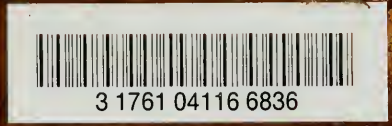
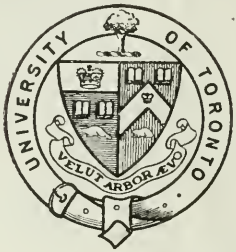

3 1761 04116 6836



COLLECTION G.M.A.

Presented to

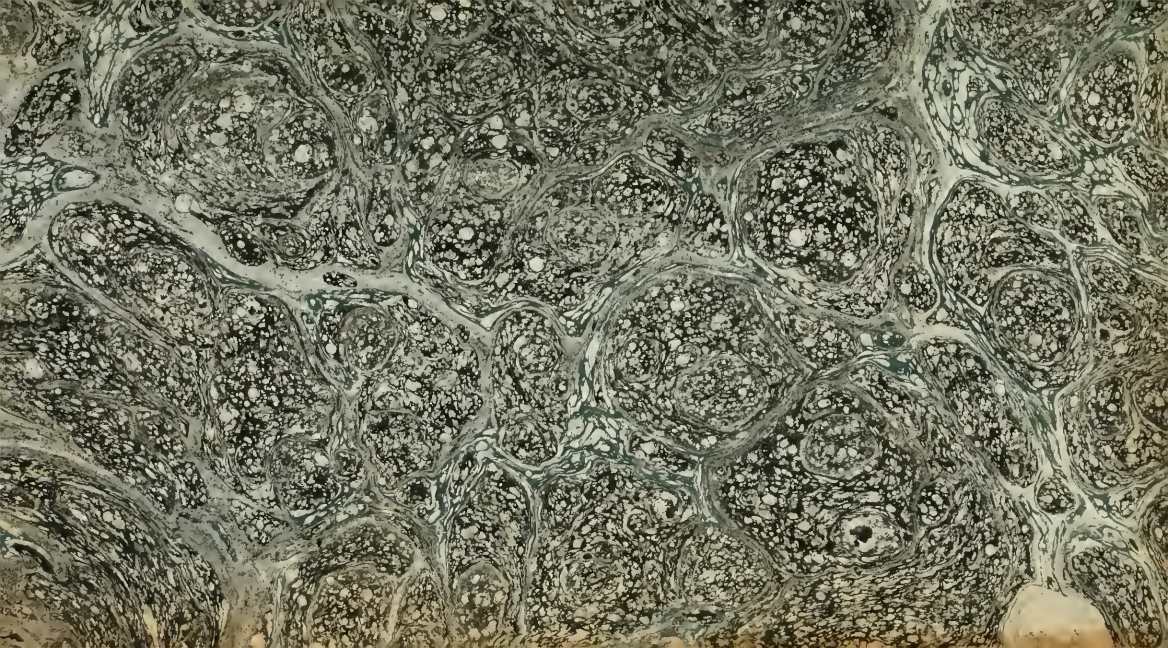
The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor



LE BARON
DE
LAS-CASAS.

Il arrive des choses si singuliers!

P.

LE BARON
DE LAS-CASAS,
SUIVI
DU PHILOSOPHE
COMME IL Y EN A TANT.

A VERSAILLES,
Chez LOBARD, Imprimeur-Libraire, rue du Commerce, n°. 18.
A PARIS,
Chez les Marchands de Nouveautés.
AN XII. — 1803.

PQ
2149
A1B3

699245
14.4.59

MÉMOIRES
SECRETS
DU BARON DE LAS-CASAS.

Je suis né dans le Duché de Piémont d'une famille ancienne et illustre. Mon père fut envoyé plusieurs fois à la cour de Portugal en qualité de ministre plénipotentiaire ; doué d'un esprit conciliateur, il remplit avec succès les missions délicates qui lui furent confiées par son Gouvernement. Pour récompenser son zèle et honorer ses talens en diplomatie, le roi de Sardaigne l'envoya en France, en

qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il passa plusieurs années à la cour de Louis XV où il eut occasion de connaître et d'apprécier les personnages les plus distingués de cette cour aimable qui tenait le premier rang dans les états de l'Europe. Je restai en Piémont sous la surveillance de mon gouverneur, et confié aux soins d'une mère respectable qui avait pour moi toute la tendresse possible. J'abusai de la faiblesse qu'elle me témoignait pour me livrer à des déréglémens qu'il eût été fort à propos de réprimer dans leur naissance. Docile autrefois aux leçons de mon gouverneur, je n'écoutai plus les avis salutaires qu'il me donnait; je quittai la compagnie de ma mère, je m'é-

loignai des parens de ma famille, auxquels le baron m'avait recommandé en partant pour son ambassade, et je me jettai inconsidérément dans le tourbillon du monde. De jeunes seigneurs m'entraînèrent dans leur société, je me livrai à eux sans réserve, avec eux je m'abandonnai à tous les plaisirs de mon âge, et bientôt (sans compromettre néanmoins mon honneur et la dignité de mes ancêtres) je contractai des dettes immenses qu'il fallut acquitter pour ne pas couvrir d'opprobre un nom qui ne s'était toujours montré qu'avec gloire. Ma mère ne tarda pas à être informée de ma conduite, elle m'en fit des reproches sévères et me menaça d'en informer le Baron qui n'était pas homme à

tolérer ou même à excuser des torts de conduite. La crainte de voir mon père venger sur moi toutes les peines que j'avais déjà causées à son épouse pendant sa longue absence me fit faire de sérieuses réflexions, et, revenant de mes erreurs, je demandai pardon à ma mère de toutes les étourderies que j'avais commises par la fréquentation des seigneurs de mon âge. Je rentrai en moi-même après avoir obtenu le pardon que j'implorais, et bien déterminé à faire oublier à la Baronne toutes les fautes qu'elle était en droit de me reprocher et que j'avais lieu d'appréhender qu'elle ne mît sous les yeux de son époux. Je commençais déjà à vivre tranquille et retiré, donnant à mon gouverneur toute la

satisfaction qu'il désirait et payant avec usure à ma mère tous les soins qu'elle m'avait prodigués depuis mon enfance, lorsqu'un heureux et fortuné hasard me fit faire la connaissance d'une jeune et belle personne qui demeurait à Turin sous la dépendance de son aïeule. Je la vis pour la première fois à l'église; ses charmes (quels charmes, ô mon Dieu !) firent sur moi une impression dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur, tout en elle fixa mon admiration et mon respect, je sentis en moi le plus vif désir de lui plaire, je m'informai de son nom et de sa demeure. J'appris qu'elle logeait dans une maison assez mal bâtie, à deux cents pas du château, et qu'elle se nommait *Cor-*

nelia Monrose, de plus qu'elle était orpheline, et réduite, par des circonstances malheureuses, à un état voisin de la détresse. Combien ces détails m'affligèrent! mais j'aimais mieux encore les connaître que de les ignorer. Epris d'un violent amour pour Cornelia, je brûlai du désir de me faire connaître à elle, et en même temps de la servir, si je le pouvais sans blesser sa délicatesse. Tous les renseignemens que je me procurai sur son compte ne me permirent pas de douter qu'elle était vertueuse autant que belle. Son père avait été sous-lieutenant dans un régiment piémontais; les hasards de la guerre avaient terminé ses jours dont quelques-uns étaient comptés par de brillans succès. Depuis plu-

sieurs années il avait cessé de vivre, et son épouse n'ayant pas eu la force de supporter la perte de celui qu'elle adorait, n'avait pas tardé à le rejoindre dans la tombe. Avant de mourir, n'ayant trouvé autour d'elle aucun parent à qui elle pût confier l'innocence de sa fille, elle l'avait remise entre les mains de madame de B***, aïeule paternelle de cette aimable et intéressante orpheline. Combien je fus charmé de tous ces détails qui me furent donnés par un voisin de la maison, M. Vignatelli, qui faisait l'unique société de madame de B***! C'était une femme qui, malgré son grand âge, se faisait écouter avec le plus vif intérêt, parce qu'elle avait des connaissances rares et que sa mémoire était

richement orné. Un service que j'eus bientôt occasion de rendre au voisin de Cornelia, me procura l'avantage de me lier d'amitié avec lui ; il m'introduisit chez madame de B*** dont je reçus un accueil très flatteur, et qui, satisfaite de mes manières polies et franches, m'engagea à accompagner aussi souvent que je le désirerais la personne qui m'avait introduit chez elle. Je ne me fis pas prier deux fois, je remerciai devant Cornelia qui était présente, madame de B*** de sa touchante et gracieuse invitation ; Cornelia m'entendit, et mes yeux ayant rencontré les siens, je vis son beau visage se couvrir d'une aimable rougeur. Enhardi par les manières tout-à-fait obligeantes de madame de B***, j'allai sou-

vent faire la conversation chez elle sous les auspices de M. Vignatelli. Ce brave et honnête voisin vint à mourir des suites d'une chûte qu'il fit en descendant de cheval ; madame de B*** et sa fille furent très sensibles à cette cruelle séparation, j'en ressentis moi-même un très grand chagrin, car je ne pouvais oublier l'avantage ineffable que je lui devais d'avoir connu l'aimable Cornelia ; M. Vignatelli était d'ailleurs un homme généreux et toujours empressé à rendre service autant qu'il le pouvait, il jouissait d'une réputation distinguée et n'était pas moins recommandable par les qualités de l'esprit que par celles du cœur. Puisse-t-il jouir dans le séjour de l'Olympe du bon-

heur qu'il a su procurer à tous ceux qui l'environnaient! Après sa mort, j'aidai de mon mieux ces dames à supporter la peine que leur causait le trépas inattendu de leur voisin et ami, je redoublai mes soins et mes assiduités auprès d'elles, je tâchai de mériter leurs bonnes graces, enfin j'adoucis tant soit peu leur chagrin et j'eus le bonheur, à force de zèle et de prévoyance, de remplacer l'obligeant M. Vignatelli à qui ces dames avaient voué le plus vertueux et le plus sincère attachement. La baronne ne connaissait pas encore ma passion, parce que je mettais tous mes soins à lui plaire et que je ne la quittais, pour aller chez la mère de Cornelia, que quand je pouvais sortir sans éveiller ses

soupçons ; cependant ma passion faisait de jour en jour de nouveaux progrès, et les témoignages de bienveillance et d'intérêt que me donnaient madame de B*** et sa fille ne faisaient que l'allumer davantage. Sur ces entrefaites, mon père arrive de la France, satisfait à juste titre du succès de son ambassade auprès de la cour de Versailles. Il témoigne beaucoup de joie de nous revoir. La baronne, loin de lui faire connaître les torts de jeunesse dont je m'étais rendu coupable avant que d'avoir vu pour la première fois la charmante Cornelia, lui confesse au contraire que j'ai profité du séjour que son époux a fait en France pour me perfectionner dans l'étude des hautes sciences, et pour

acquérir les talens qu'il convient à un jeune-homme bien né de posséder à fond. Mon père, bien satisfait de cet excellent témoignage qui est confirmé encore par la déclaration non équivoque de mon gouverneur, m'annonce qu'il se propose de partir dans trois mois pour Londres où l'appellent quelques affaires importantes, et qu'il a intention de m'emmener avec lui. « Mon projet, me dit-il, est de te faire connaître successivement les divers états de l'Europe, et surtout de t'initier dans la politique des différentes cours de chacun d'eux. » Une pareille proposition ne fut guère de mon goût; je ne pouvais songer sans effroi à la douleur de me séparer de la belle et intéressante Cornelia. Je répondis à mon père,

pour ne pas encourir sa disgrace, que je le suivrais avec plaisir partout où il lui plairait de me transporter, et que je m'estimerais infinîment heureux de voir sous ses auspices la cour de Londres, celle de Madrid, de Lisbonne, en un mot toutes celles où il jugerait à propos de me conduire pour mon instruction. J'espérais néanmoins en moi-même que ces beaux projets que mon père avait formés sans me consulter ne se réaliseraient pas, et qu'il me serait toujours permis de vivre pour Cornelia et près d'elle. Je continuais à lui rendre de fréquentes visites à l'insçu de mon père; en effet si le baron, qui était fort entêté de sa haute noblesse, avait été informé que son fils, épris d'a-

mour, allait rendre des soins à la fille d'un sous-lieutenant réduite à l'infortune, il aurait été homme à me faire enfermer jusqu'à la disparition de cette innocente créature, et à me faire souffrir mille tourmens plutôt que de permettre que je contractasse des nœuds légitimes que des préjugés ridicules auraient seuls désavoués. Depuis le prompt retour de mon père, je m'abstins en conséquence d'aller chez la mère de Cornelia aussi souvent que je le faisais; je prétextai des affaires de famille, je dis à Cornelia et à sa respectable mère, que, depuis le retour du baron, je me voyais contraint par lui à me livrer aux occupations que j'avais négligées pendant son séjour en France, qu'il exigeait de

moi que je m'instruisisse dans la jurisprudence, et qu'enfin j'avisasse aux moyens de prendre bientôt un état soit dans le barreau, soit dans le militaire. Je cachai, comme on voit, à la belle et vertueuse Cornelia le véritable motif de mes absences ; elle parut en concevoir quelque dépit auquel je fus extrêmement sensible. Un jour que nous étions seuls par hasard : « Monsieur, me dit elle, le temps sans doute est bientôt venu où vous allez voyager pour votre instruction, car on dit que les jeunes-gens de qualité courent ordinairement le monde pour connaître les usages de tous les pays. ». « Il faudrait, lui répondis-je, belle Cornelia, ne vous avoir jamais connue, pour pouvoir se résoudre à quitter le pays

où vous respirez ». Cornelia rougit ; mais bientôt rendue à sa première situation, elle allait continuer l'entretien, lorsque, par un facheux contretems, sa mère entra sans être entendue. Nous ne pûmes nous dire ce qu'il nous paraissait peut-être bien important à tous deux de nous communiquer ; pour moi qui pressentais où pouvait nous conduire l'entretien commencé et trop tôt interrompu, j'aurais vivement désiré de profiter de cette heureuse circonstance pour faire connaître à Cornelia tous les sentimens que j'avais conçus pour elle, pour lui dévoiler la passion qu'elle m'avait inspirée. Combien je souffris, ô ciel ! de l'arrivée inattendue de sa mère ! des larmes roulèrent dans mes yeux, Cornelia s'en aperçut

perçut, elle baissa sa paupière... et sortit. Je demeurai seul avec madame de B***; en attendant le retour désiré de Cornelia, je renouai la conversation; je parlai d'abord à madame de B*** du bonheur que devait lui procurer la société de l'objet aimable qui avait été confié à ses soins maternels, je vantai ses attraits et ses vertus, je lui répétai plusieurs fois, parce que j'en étais vivement persuadé, que la possession d'une fille aussi accomplie serait un trésor pour qui aurait le bonheur de mériter sa main. C'était assez faire connaître combien j'étais épris de la belle Cornelia. Madame de B*** convint de tout cela avec plaisir. J'allais ajouter de nouveaux éloges à ceux que j'avais déjà donnés à la figure

et aux qualités de la jeune et aimable orpheline, lorsque celle-ci, qui sans doute avait tout entendu, entra inopinément dans la chambre. Madame de B*** ne l'eut pas plutôt apperçue, que m'adressant la parole : « Il ne faut jamais, Monsieur, me dit-elle, flatter les jeunes personnes, elles ne sont que trop disposées à croire tout le bien qu'on a la bonté de dire d'elles, lors même qu'on ne le pense pas. Ma fille est bonne, elle m'aime, et cela me suffit. ». « Mais, Madame, répliquai-je aussitôt, si Mademoiselle a toutes les qualités du cœur, comme vous en convenez et comme je n'en saurais douter moi-même, ne pourrait-elle donc pas faire le bonheur de tout autre en même temps qu'elle fait votre bon-

heur ? ». « Ma fille ! Cornelia ! me quitter, hélas ! Dieu, que deviendrais-je au monde sans elle? elle seule est mon appui, elle seule me fait aimer le peu de jours que j'ai encore à passer sur la terre ; non, jamais, Monsieur, jamais Cornelia ne m'abandonnera, ne le croyez pas !... « A dieu ne plaise, Madame, que j'aie jamais eu cette pensée ! mais je vous le demande, ne peut-elle donc trouver dans le monde un époux qui l'adore et qui vous aime tendrement, qui soit aussi jaloux de vous plaire que d'assurer le bonheur de votre fille, qui jure de l'aimer et de ne vous abandonner jamais, de ne jamais séparer son existence, sa félicité de la vôtre ? ». Ces dernières paroles furent prononcées avec une

force, une énergie qui étonna madame de B***. Elle reprit en ces termes : « Monsieur, les exemples d'un attachement inviolable pour une belle-mère sont trop rares au siècle où nous vivons ; je ne puis croire qu'un gendre consentît toujours à faire le sacrifice de son indépendance et de ses goûts au plaisir de vivre sans cesse en bonne intelligence avec une femme que son âge fera paraître tôt ou tard bisarre et insupportable. Cornelia elle-même (j'en frémis !) oui, Cornelia, qui m'a tant aimée, peut négliger avec les années celle qui jusqu'à ce jour n'a vecu et ne veut vivre que pour elle..... ». Ah ! ma bonne Maman, s'écrie Cornelia en se jettant à ses genoux, pourriez-vous penser que je n'eusse plus

pour vous la même tendresse et le même attachement? Votre fille, Cornelia cessera d'exister avant d'oublier un seul instant tout ce qu'elle doit à vos soins, à vos bontés innombrables, tout ce qu'elle doit à la nature, à la reconnaissance. ». En disant ces mots, Cornelia versait un torrent de pleurs qui mouillaient, en tombant, son sein agité. « Releve toi, ma chère enfant, je sçais combien tu m'aimes, mais, ajouta madame de B*** en embrassant sa fille, ta reconnaissance, ton amour, quels qu'ils soient, ne sauraient surpasser l'excès de ma tendresse ». Cornelia versait de nouveaux pleurs, je souffrais étrangement de sa pénible situation; moi-même, sans le vouloir, j'avais provoqué cette scène at-

tendrissante. « Pardonne, Cornelia, je suis au désespoir de t'avoir affligée ; mais pourquoi veut-on, dit madame de B***, que nous vivions et mourions l'une sans l'autre ?... puis se retournant vers moi : « Monsieur, ajouta-t-elle avec beaucoup de sang froid, ma fille est trop jeune, pour qu'elle puisse se séparer de moi. ». Je n'osai rien répliquer à ces paroles foudroyantes. Je restai encore quelque temps chez la mère de Cornelia, pour donner à celle-ci le temps d'essuyer les pleurs que j'avais fait couler ; je ne voulais pas la quitter avant d'être bien certain que la scène touchante à laquelle j'avais donné lieu ne se renouvellerait pas après mon départ. J'eus la satisfaction de voir ma chère Cornelia rendue

à sa situation première, et oublier en quelque sorte que je lui avais causé par mon imprudence la peine qu'elle venait d'éprouver. Ensuite je fis mes adieux à ces dames en me promettant bien de revenir les voir le plutôt que je pourrais. Hélas! je ne prévoyais pas le triste sort qui m'était réservé ! mon père avait été instruit par un domestique de la maison, des soins assidus que je rendais à une jeune personne dont on vantait dans tout le quartier les charmes et les vertus sans nombre. Il me fit venir près de lui, s'informa de la naissance et de la fortune de celle à qui je consacrais exclusivement mes soins et mon affection ; et ayant connu qu'elle était pauvre et sans naissance (car je ne lui dissimulai

rien) il me défendit impérieusement de jamais la revoir. Les paroles de mon père furent pour moi un coup de foudre. Je n'osais résister à ses volontés , je savais combien il eût été dangereux de s'opposer aux desseins qu'il avait sur moi. Je lui dis seulement que je souhaiterais qu'il connût, et qu'il vît Cornelia. Je ne puis la voir , repliqua-t-il , sans blesser ma dignité ; vos assiduités auprès d'une créature qui n'a aucune existence politique n'ont déjà que trop compromis l'honneur de ma maison. Je vous ordonne pour la dernière fois de renoncer à une passion illégitime qui serait pour vous la source de mille malheurs. Mon père, comme on le voit, hélas! voulait étouffer en moi l'amour,

que

que m'avait inspiré la belle Cornelia ; il regardait ma passion comme un puissant obstacle à ma fortune et à mon avancement dans le chemin des honneurs. J'aurais voulu donner à mon père toute la satisfaction qu'il était en droit d'attendre de moi, mais il m'était impossible de renoncer à une passion qui avait tant de charmes pour mon cœur, de surmonter le penchant qui m'entraînait d'une manière irrésistible, en un mot de ne plus exister pour celle à qui j'étais entièrement résolu à consacrer ma vie et ma fortune. Cornelia n'était pas riche, il est vrai, elle ne comptait pas parmi ses aïeux des personnages d'un rang illustre, mais elle possédait ce qui vaut mieux que la richesse et la nais-

sance ; elle réunissait aux vertus les plus rares les talens et les qualités inséparables d'un bon cœur, et tous ces avantages qu'elle possédait à un degré éminent réparaient en elle les injustices de la fortune aveugle. Cornelia feignit de ne pas s'appercevoir de mon amour ; quand je la revoyais après trois semaines d'absence, elle ne s'informait pas de la manière dont j'avais passé un temps aussi long, des motifs que j'avais eus pour négliger sa mère qui m'était véritablement attachée. Mais je savais que la timidité jointe aux sentimens de bienveillance et d'affection qu'elle avait pour moi, ne lui permettait pas de me faire des questions que j'aurais peut-être regardées moi-même comme déplacées, car

telle est notre injustice : nous voulons bien, nous désirons que les femmes nous aiment, mais nous ne voulons pas qu'elles nous le disent. Une absence forcée que fit mon père me donna la pleine et entière liberté de revoir Cornelia aussi souvent que je le jugeai à propos. Ma passion faisant de jour en jour de nouveaux progrès, je résolus de profiter de l'éloignement du Baron qui était allé visiter ses terres, pour déclarer à Cornelia que je ne pouvais plus vivre sans elle. Mon père avait emmené son épouse, et m'avait, en partant, recommandé à mon Gouverneur, mais je n'ignorais pas combien il me serait facile de prendre avec celui-ci des moyens d'accommodemens que je n'aurais

pu sans danger proposer au Baron. Je retournai donc chez Cornelia, je lui parlai le langage de ma passion, je la pressai de me déclarer ses sentimens, et je tâchai de lui persuader que les miens ne s'éteindraient qu'avec ma vie. Madame de B*** parut très sensible à la peine que j'éprouvais loin de sa fille, et au bonheur dont j'étais enivré auprès d'elle : « Vous aimez Cornelia, monsieur, me dit-elle, je le crois assurément ; vous voulez la rendre heureuse, je n'en doute pas, mais avant tout, il vous faut le consentement de votre père, et à moi, l'assurance de ne jamais être séparée de ma fille ; elle ne peut vous appartenir, si vous manquez à l'une de ces deux conditions. » « Le consentement de

mon père! oui, je l'aurai, madame, je l'aurai; je vais dès ce soir lui écrire pour lui faire connaître que je ne puis plus exister, si Cornelia n'est pas mon épouse. Depuis que je l'ai connue, j'ai renoncé aux frivoles amusemens de mon âge, je ne vois, je n'entends plus qu'elle; son image me suit partout, partout je ressens le besoin d'associer mon existence à la sienne. Et vous, madame, vous pouvez être assurée que votre bonheur ne sera jamais séparé du nôtre, j'en prends à témoin ce Ciel qui permet que je consacre mes jours à la belle et adorable Cornelia ». Le lendemain j'écrivis à mon père pour l'instruire de mes projets, et pour lui déclarer formellement que, s'il me refusait la main de celle qui avait

toute ma tendresse et toute mon affection, je serais forcé de recourir à des moyens qui me rendraient le repos et le calme dont je ne pouvais plus jouir dans le monde. Plusieurs semaines s'écoulèrent sans que je reçusse de réponse à ma lettre; je ne sçavais à quoi attribuer le silence du Baron, lorsqu'un domestique vint m'apporter cette réponse si long-temps attendue; elle était conçue en ces termes:

» Votre père est tombé malade,
« mon cher fils, je n'ai pas voulu
« qu'on lui remît votre lettre qui
« l'aurait sincèrement affligé;
« mais, comme j'en ai pris lec-
« ture, et que les sentimens du
« Baron me sont connus, je dois
« vous déclarer qu'il ne consen-

« tira jamais au mariage que vous
« lui proposez. Une orpheline
« sans naissance ne peut con-
« venir à celui qui a un rang et
« de la fortune. Craignez, mon
« fils, de tomber dans une faute
« irréparable qui ne manquerait
« pas d'irriter un père très sus-
« ceptible sur le point d'honneur;
« renoncez à votre Cornelia, et
« croyez qu'il me serait infini-
« ment pénible de vous voir en-
« courir pour jamais l'aversion
« méritée de parens qui vous
« aiment et ne désirent que votre
« bonheur. »

La Baronne de LAS-CASAS.

Je me gardai bien de montrer cette lettre à personne; mais, bien qu'elle fît sur moi la plus vive impression, je n'en continuai pas

moins à rendre à Cornelia de très fréquentes visites ; plus je voyais d'obstacles à mon bonheur, plus il me semblait que j'avais d'amour et de désir de lui plaire. La belle orpheline, de son côté, comme si elle eût craint d'attirer sur moi les maux dont j'étais menacé, évitait toutes les occasions de se trouver seule avec moi ; elle paraissait se défendre de m'aimer, cependant l'embarras où la mettait ma présence, sa timidité quand elle m'adressait la parole, son empressement à me demander si le Baron ne songeait pas à revenir à Turin, tout m'assurait que j'étais aimé de Cornelia. J'avais été obligé de faire un petit voyage pour remplacer mon père qui, retenu à la campagne par un violent accès de goute, ne pouvait

faire lui-même ses affaires. Je fus à peine retourné à Turin, après vingt jours d'absence, que j'appris des domestiques du château la nouvelle de la mort de madame de B***. Quelle fut ma douleur! combien je regrettai les instans que j'avais passés, malgré moi, loin de Cornelia, loin de sa respectable mère! j'aurais voulu recevoir ses derniers soupirs, lui prodiguer mes soins, partager les souffrances de Cornelia, l'aider dans son malheur, et obtenir de madame de B*** son consentement pour mon mariage avec son adorable fille. Je voulus courir chez Cornelia; un sentiment de douleur et de honte me retint. Je m'informai à la maison de ce qui s'était passé pendant mon absence; on m'apprit qu'un com-

missionnaire avait remis pour moi une lettre à mon Gouverneur ; je courus la lui demander, il n'y était pas. Dans mon impatience, persuadé que la lettre ne pouvait être que dans son appartement, j'en brisai la porte, je cherchai partout avec inquiétude le billet dont on m'avait parlé et que je supposais renfermer les dernières volontés de madame de B***. Je trouve enfin cette lettre tant desirée, elle était à mon adresse ; je l'ouvre, et je lis ces mots tracés de la main même de Cornelia : « Si l'intérêt, Monsieur, vous parle en ma faveur, accourez sans délai, ma bonne mère est à toute extrémité, venez la sauver, venez me sauver moi-même. ». Je ne pus me contenir plus long-temps, la honte

avait fait place au désespoir, je volai chez Cornelia; je la trouvai pâle et vêtue d'un long habit de deuil; je ne pus lui adresser une seule parole, des larmes inondaient mon visage; j'entendis ses sanglots étouffés, et mes pleurs redoublèrent. Après quelques momens de silence, je m'écriai plein d'un trouble extrême : le Destin ne se lassera donc jamais de nous poursuivre! Qu'avons-nous fait, ô mon Dieu, qui méritât votre colère? Cornelia fondit en larmes, je tâchai vainement de la consoler, elle m'assura que le repos et le bonheur n'étaient plus faits pour elle. — Bonheur et repos! lui dis-je, tout est donc perdu sans ressource? — Hélas! oui, Monsieur! je ne puis survivre à celle en qui j'avais placé toute ma fé-

licité.... Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, et faites que la même tombe renferme bientôt deux êtres inséparables!.... — Que dites-vous, Cornelia? A peine arrivée au printemps de la vie, vous voulez descendre dans la tombe! vous voulez donc que je meure aussi? car je ne puis plus vivre sans vous. Dites que vous m'aimez, et la vie aura quelques charmes pour mon cœur.». Cornelia ne répondait rien, mais ses sanglots entrecoupés parlaient assez pour elle; j'osai prendre sa main tremblante, sa main pressa la mienne, et je lui jurai que nulle autre désormais ne pourrait m'appartenir.

Six mois s'écoulèrent de la sorte dans le deuil et dans les larmes. Cornelia était indigente,

mais elle avait de quoi subvenir à ses besoins journaliers. J'aurais bien voulu lui faire accepter quelques dons qui auraient ajouté à ses moyens d'existence, mais j'étais persuadé que la fierté de son âme et sa délicatesse les auraient rejettés. Il me fallut donc dévorer en silence le chagrin que j'éprouvais de ne pouvoir encore partager avec Cornelia ma fortune et mon rang. Sur ces entrefaites, mon père fut chargé par son Gouvernement d'aller en France pour y recevoir et amener dans les états de Sardaigne la princesse aimable, sœur de Louis XVI, destinée à faire le bonheur du duc de Piémont. Mon père avait d'abord conçu le projet de m'emmener avec lui, mais songeant que ce voyage, qui n'était

que de pure étiquette, serait sans fruit pour moi, il me laissa à Turin, en m'annonçant qu'à son retour il me conduirait en Ecosse, puis en Irlande. Un semblable dessein me prescrivit ce que j'avais à faire ; j'étais résolu à épouser Cornelia ou à m'exiler pour jamais. Je retournai chez elle, et après lui avoir fait connaître les intentions de mon père et ma ferme résolution, je lui déclarai qu'elle avait à choisir entre ma mort et notre union conjugale. Je lui fis en vain mille protestations, mille sermens pour l'assurer de mon amour, pour la convaincre de ma fidélité éternelle ; ce ne fut qu'après trois nouveaux mois de constance, de pleurs, de soupirs et de craintes, que je parvins à fléchir sa ri-

gueur. Mon père n'était pas encore de retour de France, soit parce qu'il ne s'y était pas rendu immédiatement après sa nomination, soit parce que la Princesse destinée au duc de Piémont eut long-temps à combattre avant que de se résoudre à quitter les lieux qui l'avaient vue naître et la famille Royale dont elle était adorée.

Un jour que je me plaignais à Cornelia de sa cruauté envers moi : « Que voulez-vous, me dit-elle, que je fasse pour vous ? ma vertu, mon devoir, l'amitié même que je vous ai accordée, tout me défend de répondre à votre pressant amour. Vous allez, croyez moi, vous plonger dans un gouffre d'infortunes, si vous ne me bannissez entièrement de votre cœur.

La distance que le ciel a mise entre vous et moi, ne nous permet pas d'espérer que votre famille consente jamais à notre union ; et, d'un autre côté, si ma fortune n'est pas assez considérable pour que je puisse prétendre au titre d'épouse, le seul qui me convienne, j'ai, monsieur, trop de vertu pour être jamais votre maîtresse. ». En disant ces mots, Cornelia versait un torrent de larmes. « Ame de ma vie, lui répliquai-je aussitôt, mon dessein est de m'unir avec vous par les nœuds les plus sacrés ; c'est avec la tendresse la plus vraie, que j'ose vous demander quelque retour, pour prix de ma fidélité ; en m'accordant une place dans votre cœur, ne vous imaginez pas, je vous en conjure, que mon

amour veuille rien entreprendre qui puisse blesser votre gloire et nuire à mes intérêts. Non, belle Cornelia, je ne suis pas moins jaloux de votre réputation, que vous l'êtes vous-même du soin de la conserver ; mais enfin, répondez, si je trouve le moyen de mettre votre honneur à couvert, si je puis, en conciliant vos devoirs et mon amour, vous placer dans une situation telle que vous ayez pour vous Dieu et les hommes, me refuserez-vous encore la tendresse et l'estime que je crois avoir méritées de votre part ? verrez-vous d'un œil indifférent les maux que vous me faites souffrir depuis si long-temps et que l'espoir de vous appartenir un jour me donne seul la force de supporter ? Si vous continuez,

aimable Cornelia, à me traiter avec rigueur, si vous demeurez toujours inflexible à mon égard, il ne me reste de secours que dans mon désespoir.... Hélas ! si vous vouliez m'aimer, unique et cher objet de toutes mes affections, que de pleurs, que de soins, que d'empressement vous parleraient en ma faveur! mais je ne le vois que trop, c'est peu pour vous d'être indifférente, vous me haïssez même, vous ne voulez que ma mort. » — « Si je vous haïssais, me répondit Cornelia, peut-être en seriez-vous plus heureux par la suite ; et moi-même, croyez-vous que je ne souffre pas de la situation de mon âme ? Je voudrais, monsieur le Baron, vous haïr pour ma tranquillité. Ah! continua-t-elle, que vous con-

naissez mal le fond de mon cœur ! car enfin, malgré la loi que je m'étais imposée de me contraindre au silence, il faut que je vous fasse connaître aujourd'hui quels sont mes sentimens. Vous m'aimez, je n'en doute pas ; dix-huit mois de soins assidus me sont garant de votre constance, mais, hélas ! que j'ai souffert de peines, durant ce long intervalle de temps ! pour vous cacher tout ce que je ressentais au fond de mon cœur, combien de maux, quelle gêne, quelle contrainte n'ai-je pas éprouvés pour vous taire, malgré moi, que vous étiez payé de retour ! Si j'avais été la maîtresse de mon cœur, hélas ! monsieur le Baron, vous ignoreriez encore ce que j'ai souffert. Oubliez, s'il est possible, un cruel aveu qui ne peut servir

qu'à vous rendre le plus malheureux des hommes. Vous le savez, trop de distance sépare la triste et infortunée Cornelia du baron de Las-Casas. Notre union serait pour vous, croyez moi, une source de malheurs intarissable; songeons plutôt, songeons, monsieur, à étouffer des sentimens qui ne peuvent que faire le malheur de deux êtres que la nature, selon moi..... selon vous, dis-je, avait créés l'un pour l'autre. » « Ah ! m'écriai-je, belle Cornelia, mon sort est trop heureux ! vous m'aimez, ô ciel ! votre cœur me tiendra lieu de toutes les richesses, je méprise tous les biens de ce monde; fier de vous posséder, femme adorable, je défie toutes les puissances de la terre. Ne vous allarmez point sur

votre sort, sur le mien ; abandonnez vous à l'ami le plus vrai, laissez moi le soin de trouver les moyens nécessaires pour vous assurer une tranquillité parfaite, et, puisque mon amour a triomphé de votre indifférence, je vais mettre en œuvre tous les ressorts convenables pour vous rendre heureuse. Je n'ignore pas que l'orgueil de mon père ne saurait se fléchir ; je sais qu'esclave des préjugés il ne consentira jamais à notre union si légitime, mais il ne saurait, après sa mort, me ravir les biens considérables qui m'appartiennent. Je jouis en ce moment d'un revenu qui, tel qu'il est, peut suffire à nos besoins ; je suis prêt à tout sacrifier pour obtenir le don de votre main, puisque celui de votre

cœur m'est acquis. Si mon père veut abuser de l'autorité que les lois ont placée entre ses mains, je saurai bien m'y soustraire, je vous conduirai, ange du ciel, dans des climats ignorés du monde entier. Là, mille fois heureux de vous posséder, je rejetterai avec mépris tous les trésors qu'on voudrait m'offrir pour me contraindre à céder ma conquête.... » « Pourquoi, répartit Cornelia, pourquoi aller ailleurs chercher une retraite? à quoi bon vous exiler volontairement de votre patrie? S'il est vrai que vous m'aimiez, cher Baron, vous ne devrez votre bonheur qu'à votre constance. Votre père est parvenu à un âge avancé, contraignez vos feux jusqu'à sa mort, évitez un éclat dangereux dans le

monde, et certain du cœur de Cornelia, attendez que le ciel décide du moment où vous pourrez sans crime obtenir sa main. « Je souscris à tout ce que vous voulez, répondis-je, et quoi qu'il m'en coûte pour attendre l'instant fortuné de notre union, je ferai tout ce qu'il vous plaira; l'espoir du bonheur qui m'est promis me rendra facile tout ce que vous exigerez de mon amour ». Tel était l'état de choses où je me trouvais, lorsque mon père revint à Turin avec la sœur du roi de France. En vain il me pressa six mois consécutifs pour me forcer à prendre un parti quelconque; je trouvai toujours quelque prétexte pour refuser de lui obéir. Ma résistance, quoique ménagée, lui fit soupçonner que

ma passion n'était pas éteinte. Il s'informa adroitement de mes démarches, et il ne tarda pas à se convaincre que je n'avais pas renoncé à l'amour que je lui avais déclaré ressentir pour la belle Cornelia. Je ne saurais dire combien de ressorts il employa pour la bannir entièrement de mon cœur. Vues d'intérêts, point d'honneur, perspective de dignités éminentes, il mit tout en usage pour me détourner de ma passion ; enfin, voyant qu'il ne pouvait réussir, il se proposa de mettre la cour dans ses intérêts mal entendus. J'appris à Cornelia les maux qui nous menaçaient, je lui fis entrevoir ce qui pouvait résulter pour nous deux des violentes poursuites de mon père. Cornelia s'était accoutumée

tumée à me regarder comme son époux, elle m'aimait trop pour vouloir me perdre par sa faute; je la fis donc consentir à notre départ pour la France, où nous n'aurions rien, lui assurai-je, à redouter des persécutions de ma famille. Un prêtre que j'avais gagné nous donna la bénédiction nuptiale dans la chapelle d'un château voisin et en présence de plusieurs de nos amis. M'étant pourvû d'une somme considérable d'argent, je partis sans domestique pour Gènes où je m'embarquai pour Marseille, accompagné de ma belle Cornelia, à qui j'avais juré aux pieds des autels amour et fidélité.

Quand j'arrivai en France, le sort qui devait me poursuivre tant que je resterais dans ce

royaume, commença à exercer ses rigueurs envers moi. Mon adorable épouse tomba malade de la fatigue du voyage, je fus pendant six semaines dans des transes continuelles ; son mal empira et je me vis tous les jours à la veille de la perdre. Ames sensibles, jugez de mon désespoir. Combien il augmenta, quand, dans le trouble où j'étais, hélas! je me regardais comme l'auteur de sa perte! Je me disais tous les jours à moi-même : oui, c'est moi, c'est mon fatal amour qui lui ôte la vie. Si je ne l'avais jamais connue, ajoutais-je, elle serait dans le sein de sa patrie, ses jours heureux couleraient paisiblement ; c'est moi, moi seul qui, l'arrachant des lieux qui l'ont vue naître, l'ai précipitée dans

l'état horrible où elle est ! Il semblait que le ciel touché de mes plaintes et de mes maux voulût différer pour un temps plus éloigné les disgraces et les infortunes que sa colère me réservait. Cornelia fut rendue à la santé, et nous nous disposâmes bientôt à aller à Paris. Cependant l'état de faiblesse et de mal-aise dans lequel mon épouse se trouvait encore, ne me permit pas d'entreprendre aussi tôt que je l'aurais voulu ce voyage qui me paraissait de trop longue haleine. Je restai, malgré moi, six semaines à Marseille ; j'allais tous les jours avec ma chère Cornelia me promener sur les bords de la mer, je voulais charmer sa tristesse et égayer sa solitude. Un jour que j'étais sorti de chez moi avec

elle, un domestique que j'avais attaché au service de mon épouse pendant sa maladie, et que j'avais conservé depuis son rétablissement, me vola une somme d'argent assez considérable que j'avais déposée dans une armoire. Heureusement je n'avais dans cet endroit qu'une partie de mon argent, car en partant de Gènes j'avais eu la précaution d'emporter avec moi des lettres de change pour Marseille, que je n'avais point encore fait acquitter, et qui se trouvaient, grâce à Dieu, dans un porte-feuille que je gardais toujours sur moi. Si tout mon argent avait été en numéraire, je serais resté sans un sou dès le premier jour de mon arrivée en France.

On conçoit aisément qu'en

rentrant chez moi je fus extrêmement surpris de voir que l'armoire où je mettais mon argent avait été enfoncée ; je pressentis de suite le malheur qui m'était arrivé, et je vis avec douleur que je ne m'étais pas trompé. Mais ce fut en vain que je fis chercher de tous côtés le domestique infidèle qui m'avait volé ; on n'eut aucun renseignement sur sa disparition, et je perdis en un instant huit cents pistoles bien comptées.

Comme il me restait beaucoup d'argent en lettres de change qu'un banquier devait me payer à vue, je me consolai de ce malheur, et je tâchai d'y paraître le moins sensible que je pus, afin que ma tendre épouse n'en prît aucun chagrin. Quelques jours après,

je me fis compter chez mes banquiers les sommes qu'ils devaient acquitter entre mes mains, et je partis ensuite pour Lyon où j'arrivai avec mon épouse sans aucun accident. Trois jours après nous prîmes la diligence pour nous rendre à Paris. Lorsque nous fûmes à la seconde journée, dans un bois situé entre Châlons et ***, notre voiture fut arrêtée par six brigands armés de pied en cap. Le premier présenta un pistolet au postillon qui eut grande peur, le second coucha en joue le cocher qui ne fut pas moins effrayé, les quatre autres brigands se saisirent des portières, et, nous ayant montré leurs armes, nous annoncèrent qu'ils casseraient la tête au premier qui ferait la plus légère résistance.

Dans la malheureuse situation où nous étions, il nous paraissait vraîment impossible de nous défendre ; nous nous trouvions serrés à l'étroit et pris comme dans un piége ; c'est pourquoi nous pensâmes qu'il n'y avait rien de mieux à faire pour nous, que de nous mettre à leur discrétion et d'exécuter leurs ordres.

On nous fit descendre de carrosse l'un après l'autre, et, tandis que deux de ces brigands toujours en garde devant les portières nous observaient scrupuleusement, deux autres faisaient le guet sur la route, et enfin les deux derniers fouillaient et déshabillaient en partie celui qu'ils avaient fait descendre, après quoi ils le forçaient à remonter dans la voiture publique. Lorsque nous

fûmes dépouillés de tout ce que nous possédions, après qu'ils nous eurent pris notre argent, nos bijoux, nos habits, et jusqu'à la soutane d'un pauvre ecclésiastique qui était avec nous, ils nous quittèrent et s'enfoncèrent dans le bois voisin; mais auparavant, ils eurent la précaution de casser une des roues de la voiture, afin qu'on ne pût pas aller trop tôt au premier village pour y donner des nouvelles de leur vol tout récent. Comme je possédais neuf mille francs tant en or qu'en bijoux qu'ils me prirent fort poliment, ils me laissèrent mon vêtement et celui de ma femme, se saisirent néanmoins de mon coffre, et chargèrent toutes mes hardes sur le dos d'un cheval bâté qu'ils

conduisaient avec eux pour emporter plus facilement tous les équipages dont ils dépouillaient les malheureux voyageurs. Il me resta pour toute fortune deux boutons de manche en émeraudes et enrichis d'un diamant, dont les coquins ne s'étaient point apperçus, et qui pouvaient valoir cinquante écus ; ce fut là ma dernière ressource, et quoiqu'elle était fort modique, je me trouvais encore moi seul plus riche que tous mes compagnons de voyage.

Lorsque nous fûmes revenus de notre étonnement, le postillon alla en avant dans un village situé à une lieue de l'endroit où nous avions été arrêtés, pour y chercher des gens en état de raccommoder la roue qu'on nous

avait brisée, ou empressés de nous en procurer une autre sur-le-champ. Il ne revint que trois heures après être parti, et ce ne fut qu'à neuf heures du soir que nous arrivâmes dans ce même village après bien des peines et des inquiétudes. La frayeur que ma chère épouse avait eue quand elle nous vit arrêtés par des brigands, lui causa une fièvre brûlante dont elle fut attaquée pendant la nuit. Le lendemain il fut impossible de lui faire continuer la route; je fus donc obligé de rester avec elle dans cette campagne, tandis que nos compagnons de voyage se rendirent à Paris, à l'aide de quelqu'argent qu'avait emprunté pour eux le cocher de la diligence, qui était connu sur la route. Je laisse à

juger, ceux qui liront ces Mémoires, de l'embarras où j'étais alors! Loin de chez moi et dans un pays étranger, je me trouvais sans argent et sans ressource ; pour comble de maux, je voyais la belle Cornelia dans une situation désespérante, ses jours étaient menacés, je craignais de la perdre à tout moment, et vingt fois, si mon amour n'avait retenu mon bras, je me serais délivré d'une vie qui m'était devenue odieuse.

Je restai pendant trois jours dans cet état déplorable ; enfin Cornelia se trouva un peu mieux, et peu après elle fut tout à fait sans fièvre. Les gens chez qui j'étais, et qui connaissaient notre triste aventure, eurent compassion de mes maux; ils me firent

des offres de services que j'acceptai, je les priai donc de transporter Cornelia jusqu'à la ville la plus voisine du village. Ils la transférèrent à Dijon, dans un charriot qu'ils couvrirent avec un drap et dans lequel ils jettèrent des bottes de paille dont ils formèrent des coussins. Ces braves et honnêtes gens refusèrent le prix de leurs services, et même ils me tinrent quitte de tout remercîment. Je possédais alors cinq louis provenant de la vente de mes boutons, je voulus les gratifier de quelqu'argent, ils me répondirent qu'ils ne vendaient pas le plaisir qu'ils avaient d'obliger.

Une somme aussi modique que celle dont j'étais nanti ne pouvait pas me conduire fort loin. Que

faire pourtant ? où trouver quelques ressources dans un pays étranger pour moi ? Je ne voulais point que mon père sçut où j'étais passé, je craignais que par le crédit de son Altesse Royale il n'obtînt un ordre pour me faire arrêter et conduire en Piémont. Hélas ! dans cet état de choses, je ne sçavais à qui devoir me confier pour qu'on m'envoyât de l'argent. J'écrivis au prêtre qui nous avait mariés, et je n'en reçus aucune réponse ; faut-il s'en étonner? il était à son aise, et moi j'étais dans la misère ! Bien résolu de cacher au Baron en quel lieu je traînais ma malheureuse existence, je me déterminai à faire usage des talens que j'avais sçu acquérir, aimant mieux vivre du fruit d'un travail pénible,

que de me séparer de ma chère Cornelia, ou même de la priver d'aucune des choses qui pouvaient lui faire plaisir. Ayant donc adopté ce parti que nécessitait notre infortune momentanée, je me fis connaître sous un autre nom. Cornelia avait reçu de la nature une voix douce et mélodieuse, et moi je jouais de divers instrumens, grâce aux habiles maîtres qu'on m'avait donnés. J'allai me présenter dans les concerts de Dijon ; on y aime beaucoup la musique : bientôt je fus demandé, accueilli dans toutes les maisons les plus opulentes. On voulut même que j'entrasse au concert public de la ville, et l'on nous y assigna, pour mon épouse et pour moi, dix-huit cents livres de revenu. Quelque

fâcheux que dût paraître un tel parti à un homme qui, comme moi, avait été élevé dans la grandeur et dans l'opulence, je ne balançai point à l'adopter; l'amour allégeait considérablement les peines que mon état et ma détresse auraient causées à tout autre; je voyais tous les jours Cornelia, je lui jurais à toute heure et sans contrainte que je l'aimais d'un amour bien tendre; enfin j'oubliais volontiers avec elle les soins d'une grandeur importune. « Est-il, me disais-je, un bonheur plus vrai que celui de vivre sans cesse auprès de l'objet qu'on chérit? A quoi servent les richesses et les dignités qui nous privent de tout ce qui peut nous rendre la vie agréable? ce sont des fers dorés avec lesquels on enchaîne l'esclave ambitieux ».

Ces sentimens que j'épanchais tous les jours dans le sein de Cornelia lui tenaient lieu de toutes les richesses d'ici bas. « Oui, je vous aime, me disait-elle, et c'est uniquement pour vous. J'éprouve quelque plaisir à vous voir dans l'infortune; il me semble, mon ami, que vous ne seriez pas aussi vivement persuadé de ma tendresse si je vous jurais, au sein de l'abondance, que mon cœur est tout à vous. L'amour, en nous ôtant les biens passagers de ce monde, a voulu du moins que nos âmes fussent rapprochées; vous n'en doutez pas, cher époux, nos sentimens ont été mutuellement soumis à de rudes épreuves, et nos cœurs sont à l'abri des revers du sort et des caprices du destin ». Telle était la félicité dont je jouis-

sais auprès de Cornelia ; mais, hélas ! qu'elle fut de peu de durée ! la maligne influence du sort qui me persécutait reprit le dessus et me livra à de nouveaux tourmens que je vais faire connaître au lecteur.

Un vieux conseiller au parlement, qui passait pour un amateur de musique, mais qui préférait encore les femmes aux plus brillans concerts, venait souvent chez moi sous prétexte de m'entretenir de mon art ; il touchait le clavecin avec assez d'habileté, et nous faisions ensemble des parties agréables. Il ne put voir long-temps Cornelia, sans éprouver pour elle les sentimens les plus tendres ; il s'avisa d'aimer ma femme, quoique son âge aurait dû le garantir.

néanmoins des mouvemens désordonnés auxquels son cœur était en proie; en un mot, rien ne put calmer la violence de sa passion. Persuadé qu'il n'y avait pas de bienséances à garder avec une chanteuse, il crut qu'il avait le droit de déclarer ses feux à Cornelia, et il le fit à la manière de ces hommes que la débauche a corrompus. Un jour qu'il se trouva seul avec mon épouse, il lui offrit trente louis et l'honneur de sa protection. De pareilles offres furent rejettées avec horreur de la sensible et vertueuse Cornelia; l'infortune dont le ciel nous avait accablés jusqu'alors ne pouvait adoucir ce qu'un affront de ce genre avait d'humiliant. « Malheureux! lui dit-elle, vous ne songez point

à la nature de vos propositions ; elles sont telles que vous mériteriez, homme vil et méprisable, que je vous apprisse à respecter des gens devant qui vous n'oseriez pas paraître assurément, si le destin n'avait pris plaisir à rassembler sur leur tête des maux sans nombre. Sortez au plutôt de chez moi, et gardez-vous, croyez m'en, d'y reparaître jamais, car je ne vous réponds pas de conserver assez de sang-froid pour ne pas vous faire repentir de votre imprudence ». Le vieux magistrat fut fort surpris de la réception qu'on lui faisait ; il ne pouvait concevoir qu'une chanteuse eût autant de vertu, et, si ce n'eût été une italienne, il aurait pris la chose pour un prodige. Cependant la manière dont Cornelia

avait accueilli sa déclaration amoureuse, ne le guérit pas de sa folle passion ; il résolut d'obtenir par la violence ce qu'on ne voulait pas lui accorder de bonne grâce. Un soir que Cornelia sortie du concert, se retirait tranquillement chez elle, deux hommes, deux forcenés l'arrêtèrent dans la rue, et prétendirent la faire entrer, malgré elle, dans un carrosse. Ma malheureuse épouse saisie d'effroi, voulut crier ; les scélérats la saisirent avec force, et déjà ils allaient la précipiter au fond de la voiture, lorsque deux jeunes musiciens qui revenaient également du concert, ayant entendu de la rumeur, arrivèrent par hasard au moment où Cornelia opposait une courageuse résistance. L'in-

fortunée sentit alors renaître ses forces, elle appela plusieurs fois à son secours; les jeunes-gens accoururent aussitôt à sa voix qu'il crurent reconnaître, et mettant l'épée à la main, ils contraignirent les deux scélérats qu'on avait chargés de cet enlèvement à abandonner leur proie. Les lâches prirent au plutôt la fuite sans opposer la moindre résistance; c'étaient des hommes qu'on avait soudoyés, mais qui, à l'approche du danger, aimèrent mieux céder à la force que de défendre leurs jours. Au milieu du charivari, le cocher prudent avait, pour n'être pas reconnu, forcé ses chevaux à accélérer leur course trop tardive à son gré. Les deux musiciens prirent la peine de ramener Cor-

nelia chez moi ; je l'attendais avec impatience, ayant été obligé ce jour là de rester à la maison pour une légère incommodité. Je rendis mille actions de grâces à ces deux jeunes-gens dont on trouve aujourd'hui si peu d'exemples, et je les priai d'être persuadés que je ferais tout au monde pour reconnaître le service signalé qu'ils m'avaient rendu. Lorsqu'ils furent partis, Cornelia revenue à elle me raconta ce qui s'était passé pendant mon absence ; ce récit me fait encore frémir, quand je songe aux dangers que courut ma tendre épouse.

La douleur que me causa cette tentative contre le droit des gens, me fit prendre la résolution d'abandonner sans plus de délai la ville de Dijon. Je ne doutais

nullement que le vieux magistrat ne fût l'auteur de cette entreprise horrible, mais n'ayant que des soupçons sur son compte, je ne pouvais pas l'attaquer pardevant les tribunaux. Je quittai donc la ville de Dijon, et je renonçai à l'établissement qu'on m'y avait procuré. Muni d'un peu d'argent que j'avais amassé à la sueur de mon front, je partis avec ma femme pour Paris, dans l'intention de me faire connaître à notre ambassadeur et de me confier entièrement à lui pour tirer de Turin toutes les sommes dont je pourrais avoir besoin pendant mon séjour dans la Capitale. Dans toute autre circonstance, j'aurais, avant mon départ, donné cent coups de bâton à l'insolent qui m'avait of-

fensé dans la personne de mon épouse, mais musicien, il me fallut subir mon sort; en effet, si j'avais eu la moindre contestation avec ce vieux magistrat, j'aurais été obligé de me faire connaître, ou j'aurais été perdu pour toujours.

En arrivant à Paris, je me logeai dans une chambre garnie, rue Jacob, faubourg St.-Germain, et je me proposai d'y demeurer jusqu'à ce que je me fusse mis en état de paraître décemment chez l'ambassadeur de la cour de Sardaigne. J'étais assez mal vêtu, c'est pourquoi je me fis faire un habit avec lequel je pus alors me présenter chez le comte de Porto qui était notre ambassadeur en France. Huit jours s'écoulèrent avant que je fisse

fisse cette démarche qui coûtait un peu à mon amour-propre ; je tremblai de mettre le Comte dans ma confidence, de lui dépeindre la situation affreuse où je me trouvais. Cependant la nécessité l'emporta sur la honte, et je fis sur moi un effort dont, à dire vrai, je me croyais peu capable. Ma visite fut inutile, le comte de Porto était parti la veille pour Versailles d'où il ne devait revenir que dans dix jours. Grand Dieu! qu'il se passa d'horribles événemens dont je dois compte au lecteur!

Ma chère Cornelia avait fait connaissance avec une femme qui logeait dans la même maison que moi, et qui se disait la veuve d'un officier des gardes françaises. Son appartement était contigu au

nôtre, et ce funeste voisinage avait donné naissance à une liaison plus funeste encore. Comme je ne voulais pas qu'on sût que j'étais à Paris, avant que j'eusse fait à notre ambassadeur la confidence que je projettais, comme je craignais aussi d'être reconnu par quelqu'un des Piémontais qui étaient arrivés dans la Capitale, je sortais bien rarement de chez moi. Cornelia, au contraire, pour se dissiper un peu, allait se promener quelquefois aux Tuileries avec la femme dont j'ai parlé plus haut; elle revenait le soir de bonne heure, et ce n'était pas sans un vrai plaisir que je la voyais prendre quelque amusement et un peu d'exercice bien propres à lui rendre la santé. La prétendue veuve avec laquelle

elle sortait assez souvent, se faisait appeler madame de Blosseville ; c'était une femme jeune encore, qui joignait les avantages de la figure aux charmes de la conversation ; elle paraissait douce et honnête, mais on verra bientôt que sous les dehors les plus séduisans, on peut cacher l'âme la plus vile et la plus corrompue : c'est une vérité que l'on oublie trop souvent dans le monde, et dont je fis, hélas ! une cruelle expérience. Lorsque la Blosseville se fut acquis la confiance et l'amitié de mon épouse par ses manières retenues et par ses propos obligeans, elle lui proposa de la mener à Saint-Denis pour voir les tombeaux des rois de France qui sont dans cette superbe église. Cornelia, curieuse

ainsi que le sont les jeunes personnes, accepta cette partie dont elle ne soupçonnait pas le vrai motif, loin de prévoir les malheurs qui devaient en résulter.

Un homme qui connaissait la Blosseville et ce dont elle était capable, un libertin qui avait eu recours plusieurs fois à son infâme ministère, avait été séduit par les charmes de mon épouse qu'il avait vue de temps à autre se promener aux Tuileries ; et jugeant de la vertu de Cornelia par la créature avec qui elle était en société, il avait eu l'impudeur de proposer à la Blosseville de lui procurer un tête à tête avec cette jeune personne. L'infernale entremetteuse lui avait répondu qu'elle doutait que Cornelia pût se résoudre à trahir ses devoirs

et la foi conjugale; mais toujours plus empressé et ne se rebutant point, le misérable l'engage à conduire ma jeune épouse dans une maison de campagne, sous prétexte de faire une promenade aux environs de Paris.

La partie étant ainsi liée, le carosse qui conduisait Cornelia et la Blosseville, s'arrêta tout à coup à la moitié du chemin de St.-Denis, en face d'une maison qui avait été choisie pour le rendez-vous. Le cocher qu'on avait mis dans le secret, déclara qu'un de ses chevaux se trouvait incommodé et qu'il était obligé d'attendre une heure ou deux. La Blosseville proposa à ma femme de mettre pied à terre, elle y consentit. A peine furent-elles descendues de voiture, qu'un

homme qui se disait le maître de la maison voisine vint les prier d'entrer chez lui pour se garantir de l'ardeur du soleil. Cornelia crut pouvoir accepter sans conséquence la politesse de cet homme; elle entra donc avec la perfide Blosseville chez ce monstre que le ciel avait engendré pour mon malheur. Les portes du logis se fermèrent aussitôt; mon épouse, ô Dieu! fut entraînée dans une chambre obscure, le scélérat l'ayant enfermée avec lui la menaça de la mort si elle ne consentait à tout. Cornelia préférant la mort à l'infamie appela de toutes ses forces, implora le secours de la Blosseville; ses cris furent superflus..... le monstre avait projetté l'action la plus horrible que le jour ait

jamais éclairée. Vainement Cornelia, mon épouse chérie, opposa la résistance la plus courageuse, le cruel qui avait juré la perte de son honneur lui ôta tous les moyens de se défendre ; en un mot, Cornelia, pâle, éperdue, fut obligée de céder à la violence de son ennemi. Lorsque ce malheureux, hélas ! eut consommé son crime, il crut pouvoir appaiser mon épouse en lui offrant quelques louis, il osa lui demander si elle gardait quelque rancune. La triste Cornelia n'eut pas la force de répondre, mais ses pleurs et ses sanglots parlèrent assez pour elle. La Blosseville, qui craignait la peine qu'elle avait encourue, ne retourna pas à son domicile, elle partit dans le carosse du scé-

lérat, et fiers tous deux de leur crime abominable, ils dirigèrent leur course vers Amiens ; on n'a jamais su depuis ce qu'ils étaient devenus. Mon épouse fut reconduite jusqu'à la porte du faux-bourg S.t-Denis ; là, le cocher, après l'avoir aidée à descendre de sa voiture, la laissa tout en pleurs au milieu du boulevard. Ce fut dans cet état vraîment déplorable, qu'elle retourna au logis d'où j'étais absent. Lorsqu'elle fut arrivée, l'hôtesse lui demanda avec empressement ce qu'elle avait. « Je ne me porte pas bien, répondit-elle, je suis près de me trouver mal ». « Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc de nouveau? ». « Ce ne sera rien. Monsieur est-il dans la chambre ? ». « Non, madame, répliqua l'hôtesse, il est sorti et

m'a laissé la clef de l'appartement ». Cornelia l'ayant prise se retira seule chez elle. A peine eut-elle fermé les portes du logis, que réfléchissant sur le malheur qui venait de lui arriver, elle ne put, hélas ! supporter cette idée affreuse et plus terrible que la mort même. Elle était persuadée que mon cœur trop sensible ne pourrait lui pardonner une offense à laquelle pourtant elle avait si peu de part. Malheureusement mes pistolets étaient placés sur un rayon de la bibliothèque, elle en prit un, et, après m'avoir écrit les détails de son infortune, dans une lettre qu'elle laissa sur la table, elle se brûla la cervelle, et tomba morte à l'instant.

Comme il y avait plusieurs

locataires dans la maison, ceux qui entendirent le coup pensèrent respectivement que quelqu'un avait déchargé une arme à feu; c'est pourquoi personne n'accourut à ce spectacle. On fut d'autant plus en droit de croire qu'il n'était arrivé rien de fâcheux, qu'on n'entendit aucune rumeur après l'explosion du pistolet. Hélas! j'étais bien éloigné de savoir ce qui se passait! O jour d'horrible mémoire! j'étais allé chez le comte de Porto pour m'informer du jour précis de son arrivée. Je venais d'apprendre qu'il reviendrait de Versailles le surlendemain, et plein de joie, je retournais à la maison en songeant avec plaisir que ma fortune allait enfin changer; que Cornelia et moi passerions des jours plus

heureux. Dieu ! quel était donc ce bonheur que tu nous avais réservé ? J'arrive sur le seuil de ma porte, le logis étant clos, je frappe, personne n'ouvre, j'appèle Cornelia, elle ne me répond pas ; la frayeur s'empare de mes sens, il était tard, et mon épouse devait être rentrée. Un voisin se présente à moi, et m'assure qu'il a vu madame revenir chez elle, et, pour me le confirmer, il ajoute qu'elle lui avait paru mal portante. Mon effroi redouble, je frappe de nouveau à la porte, personne ne vient, le désespoir me met hors de moi, je prends un marteau, et frappant à coups redoublés, j'enfonce la porte de la maison. Jugez quel fut mon état en entrant dans la chambre! je trouvai Cornelia, ma chère

Cornelia, étendue sur le plancher, la gorge et le visage couverts de sang. J'approchai d'elle, ou plutôt je me traînai jusqu'à ses restes inanimés, et je vis la moitié de son front emporté d'un coup de pistolet. Juste ciel ! quel fut mon désespoir ! un torrent de larmes s'échappa de mes yeux; je me précipitai sur son corps : « Ah Dieu ! m'écriai-je ! chère et tendre épouse, en quel état vous revois-je ! quel est le barbare qui a pu vous ôter la vie ? Je te perds donc pour toujours, mon adorable amie, et j'ignore, hélas ! par quel sort tu m'es enlevée !... Ah ! Cornelia, épouse infortunée, attendez moi, je vais vous suivre dans la tombe. . . . . ». Je poussais ces cris avec une telle violence, que tous ceux qui logeaient dans

la maison accoururent pour voir ce qui pouvait m'être arrivé. Quel fut leur étonnement ! ils me trouvèrent étendu sur le corps de mon épouse. Touchés d'un spectacle aussi triste, vainement voulurent-ils m'arracher un bien qui m'était aussi cher. Je poussais des cris affreux, lorsqu'on s'approchait de moi ; j'avais perdu l'usage de la raison, je baisais la blessure de Cornelia, et j'avalais goutte à goutte le sang qui en découlait. Peu d'instans après, je demeurais immobile, semblable à un homme dont la raison est tout à fait aliénée, mon œil était fixé sur Cornelia, et je paraissais entièrement occupé du soin, du bonheur de la contempler. Puis je me livrais à de nouvelles fureurs, j'articulais des mots sans

suite, et tout ce que je proférais dans l'excès de mon délire était sans cesse interrompu par mes plaintes et par mes sanglots.

Les personnes qu'un spectacle aussi douloureux avait attirées dans mon appartement, m'arrachèrent enfin, malgré moi, de ce lieu d'horreur. On me transféra dans une chambre voisine où l'on me prodigua tous les secours qui pouvaient convenir à ma situation ; pour cet effet, l'on choisit le moment où j'étais tombé évanoui et sans connaissance. Je parus un peu plus calme, mes yeux étaient ouverts, et l'on voyait, m'a-t-on dit depuis, des larmes abondantes couler le long de mes joues et inonder mon visage. Je fus près de deux heures dans cet état d'absorption,

c'est à dire entre la mort et la vie. Le commissaire du quartier, pendant ce temps là, fut averti de ce qui se passait, et il se transporta dans la maison. On lui dit que le coup n'avait été entendu que pendant mon absence, il vit, d'un autre côté, à quelles douleurs j'étais en proie, et il en conclut hardiment que je n'étais pas l'auteur du délit; soit que ma chère Cornelia eut été lâchement assassinée, soit qu'elle se fut tuée par mégarde. Mais bientôt, étant entré dans la chambre où gisait Cornelia, pour examiner sa blessure mortelle avec un chirurgien qu'il envoya chercher, il connut le motif de cette terrible catastrophe par la lecture d'une lettre que Cornelia avait écrite elle-même, et qu'il trouva sur la

table au grand étonnement des personnes qui étaient entrées dans la chambre, mais qui ne s'en étaient point apperçues au milieu du désordre et de la confusion qui régnaient dans mon domicile. Voici la teneur de cette lettre fatale, signée de ma trop malheureuse épouse.

« J'ai causé vos malheurs, mon « cher Baron, et je m'empresse de « les réparer à la face du ciel. Je « meurs victime de mon amour « pour vous, et cependant je suis « loin de me repentir de vous « avoir aimé. Sous prétexte de « me mener à St.-Denis pour y « voir les superbes tombeaux des « rois de France, la misérable « Blosseville m'a conduite dans « un endroit où, par son secours

« et à l'aide d'une autre femme,
« un monstre que je ne connais
« pas, m'a ravi le bien le plus
« cher : l'honneur. Je voudrais,
« mon tendre ami, pour vous
« procurer une vengeance écla-
« tante, vous donner quelque in-
« dice qui servît à vous faire con-
« naître le coupable artisan de
« mes maux, mais les scélérats
« m'ont renvoyée par un carosse
« qui m'a conduite jusqu'aux por-
« tes de la ville, et qui a disparu
« aussitôt que j'ai eu mis pied à
« terre. Tâchez, mon cher Baron,
« de découvrir par le moyen de
« la Blosseville le lieu où se reti-
« rera le monstre qui m'a désho-
« norée, mais est-il vraisemblable
« que cette femme couverte de
« crimes retourne jamais dans
« sa maison? Si vous parvenez

« pourtant à découvrir l'un ou
« l'autre, vengez sur lui, vengez
« sur elle l'injure qui nous a été
« faite à tous deux. Quant à moi,
« je meurs contente, hélas! de la
« certitude que j'ai, mon généreux Ami, que vous chérirez
« toujours ma mémoire. Après
« l'affront sanglant que j'ai reçu,
« j'étais indigne de vous appar-
« tenir; en vous voyant, j'aurais
« rougi à toute heure d'avoir
« passé dans les bras d'un au-
« tre; le trépas va me rendre
« votre estime, et me conserver
« votre amour. Adieu, cher et
« tendre époux, supportez le
« mieux qu'il vous sera possible
« le chagrin de m'avoir perdue
« pour jamais, songez qu'en mou-
« rant mon vœu le plus cher a eu
« pour objet votre bonheur et le

« soulagement des maux que ma
« perte doit vous causer ».

Votre fidèle épouse

CORNELIA MONROSE.

Lorsque le commissaire eut fait lecture de cette lettre, il ordonna qu'on mît en dépôt le corps de mon épouse infortunée, puis il prit des renseignemens du propriétaire de la maison que j'occupais ; il lui demanda quels avaient été l'état et la manière de vivre de l'infâme Blosseville. Le maître de la maison dit ce qui était parvenu à sa connaissance sur la conduite de cette femme ; il avait été le premier trompé sur son compte. Le commissaire donna ordre pour que l'on fît de suite les perquisitions nécessaires à l'effet de découvrir

cette malheureuse que tout le monde accusait. Je revins enfin de mon long évanouissement, mais en recouvrant ma raison, je sentis renaître toutes mes douleurs. Egaré par ma sensibilité, je demandai que l'on me fit voir le corps de mon épouse; on me répondit qu'on l'avait emporté dans le tombeau. Mes yeux soudain se remplirent de larmes; je m'informai de l'endroit où l'on avait enterré Cornelia, et je voulus sortir pour aller la voir une dernière fois et mourir en l'embrassant. On me retint malgré moi; deux soldats du guet, que le commissaire avait laissés pour ma garde, m'empêchèrent de sortir de mon appartement. Je dévorai ma douleur, et le lendemain je me trouvai dans un état

qui ne permettait plus d'espérer que je pusse survivre à tant de maux à la fois. Mes forces étaient épuisées par les tourmens sans nombre que j'avais endurés depuis le malheureux trépas de mon épouse ; à cet épuisement total succéda un abbattement qui me procura tant soit peu de calme.

Ce fut dans ce moment que le commissaire vint me revoir, on l'avait informé que j'avais repris l'usage de mes sens. Il me demanda mon nom et ma condition. Comme je n'avais plus aucun intérêt à déguiser ma naissance, je lui avouai franchement qui j'étais, et je le priai même d'envoyer le plutôt possible chez le comte de Porto pour savoir s'il était revenu de Versailles, et pour l'informer de ma situation pré-

sente. Il était naturellement obligeant, c'est pourquoi il consentit volontiers à la démarche que je le priai de faire en ma faveur. Le comte de Porto était de retour à Paris ; il fut fort étonné de ce qu'il apprit à mon sujet. Des lettres de Turin lui avaient bien fait connaître que j'avais disparu de cette ville depuis huit ou dix mois, mais il doutait que je fusse à Paris, et surtout que ma situation fût telle qu'on la lui dépeignit ; il voulut en conséquence venir lui-même chez moi et s'assurer de ce qu'on lui avait dit. Il vint en effet me trouver, et m'ayant reconnu à l'instant même où il entra dans ma chambre : « Prenez courage, mon cher Baron, me dit-il ! je viens vous offrir, dans vos maux, tout

ce qui peut les soulager et tout ce qui dépend de moi. Je ne souffrirai pas que vous soyez plus longtems malheureux ; mon crédit, ma fortune, tout ce que je possède est à votre service, disposez en comme il vous plaira ». Je remerciai le Comte de ses offres si obligeantes, et lui témoignai que j'en userais librement avec lui. Il me fit emporter dans son hôtel, fauxbourg Saint-Honoré, et promit au commissaire de me représenter en justice, toutes les fois qu'il en serait besoin. Il me rendit bientôt un service essentiel, et, par là même, il me sauva d'un malheur auquel je n'aurais pas eu la force de résister. Le corps de mon épouse, qu'on avait mis en dépôt, devait être privé des hon-

neurs de la sépulture, il aurait été exposé à des avanies qui auraient irrité mon amour-propre; le Comte fit cesser toutes les poursuites, et obtint, par son crédit, qu'on étoufferait cette déplorable affaire. Tous les obstacles furent donc levés, et mon épouse fut enterrée dans le cimetière des Saints-Innocents, le 3 juillet, sur les dix heures du soir.

J'ignorais toujours ce qui avait occasionné la mort de Cornelia. On n'avait jamais osé me parler d'une aventure aussi affreuse, on craignait avec raison qu'elle ne me plongeât dans un désespoir qui aurait pu terminer mes jours. Les accès de fièvre, le délire que m'avait causés la perte de mon épouse chérie, ne permettaient pas qu'on me fît d'abord le recit de

de ses dernières infortunes, cependant on fut bientôt obligé de m'en donner les horribles détails, et voici ce qui me fut raconté.

Le commissaire dont j'ai parlé plus haut avait fait des perquisitions si exactes, qu'on était parvenu à découvrir la malheureuse Blosseville. Elle s'était logée dans la rue Beaubourg, et se disait la femme d'un négociant de Lyon. Elle fut reconnue aux indices qu'on avait donnés aux mouchards que la police avait mis à sa poursuite, et dès lors elle fut arrêtée. Le propriétaire de la maison qu'elle avait occupée antérieurement fut appelé à reconnaître l'identité; il déposa contre elle et la força d'avouer son crime et de dérouler le tableau de ses noires perfidies. Cette infâme corruptrice de la jeunesse,

se voyant sur le point d'expier ses forfaits, accusa un homme d'affaires, qui avait été autrefois fermier-général, de l'avoir séduite en lui donnant une somme de trente louis. On voulut faire arrêter cet honnête homme, mais il trouva le secret de s'évader, et il agit en cela très prudemment, parce qu'il avait été prévenu par quelques-uns de ses amis, que la Blosseville avait déposé contre lui.

Je jugeai nécessaire de suivre le procès qui s'instruisait à la requête des gens du roi; en conséquence on me fit connaître en détail les malheurs et la déplorable fin de ma chère épouse. Au récit de tant d'infortunes, je faillis retomber dans mes premiers accès de fureur, quelques précautions qu'on eût prises pour me préparer à ces affligeantes

nouvelles. Je jurai, à la face du ciel, de tirer une vengeance éclatante de la mort de Cornelia ; je jurai de poursuivre à outrance l'assassin qui avait terminé les jours de cette femme adorable, digne d'un meilleur sort. J'allais faire moi-même les perquisitions nécessaires pour trouver le monstre qui avait trempé ses mains dans le sang de mon épouse, lorsqu'on me conseilla, par respect pour sa mémoire, et afin de la soustraire à la honte qui aurait rejailli sur elle, de prendre au contraire les moyens d'assoupir cette malheureuse affaire à laquelle j'allais donner la plus grande publicité. Je me vis donc forcé de contraindre au silence le ressentiment légitime que j'éprouvais, et d'employer le crédit de notre ambassadeur pour faire

désister les gens du roi de leurs poursuites. Il aurait été sans doute bien difficile d'obtenir d'eux cette grâce toute particulière, si l'infâme Blosseville ne fût venue à mourir sur ces entrefaites; son trépas inattendu opéra ce que peut-être n'auraient pu faire le crédit et la recommandation du comte de Porto. Le fermier-général n'avait contre lui que la déposition de cette femme cruellement perfide; voulant donc se délivrer de la seule personne qu'il eût à craindre, il avait trouvé le moyen de la faire empoisonner; cette malheureuse en effet mourut, trois jours après avoir été arrêtée, dans des convulsions horribles qui, pendant environ deux heures, lui firent souffrir une partie des tourmens qu'elle avait mérités.

Cette nouvelle dont je fus bientôt informé, me donna quelques consolations sous le rapport de la sécurité où cette mort mettait la mémoire de mon épouse. Je résolus néanmoins de venger complettement la femme vertueuse qui avait associé sa destinée à la mienne, et de soulager ma douleur par le plaisir de lui sacrifier tous ses bourreaux. Je m'informai adroitement de l'endroit que le scélérat de fermier-général avait choisi pour sa retraite ; j'appris qu'il s'était réfugié dans une maison de campagne, à très peu de distance du Hâvre-de-Grâce. Depuis que j'étais logé chez le comte de Porto, j'avais pris à mon service un Piémontais qui me paraissait un honnête garçon, plein de zèle et rempli de valeur. L'ayant pris

à part, je l'invitai à me déclarer franchement si je pouvais compter sur lui pour une expédition assez hardie que je méditais, et je lui promis un rouleau de cinquante louis, s'il voulait me seconder dans mes funestes desseins. « Monsieur, me dit-il, comptez sur moi comme sur vous-même. Je suis prêt à tout entreprendre, et rien au monde, lorsqu'il faudra vous servir, ne pourra ébranler mon courage ou ma fermeté ». Satisfait de voir ce brave domestique empressé à servir mes desseins, et ne doutant pas de son zèle et de sa discrétion, je pris congé du comte de Porto à qui j'assurai, après avoir emprunté de lui les sommes dont j'avais besoin, que j'allais partir le lendemain pour Turin. Au lieu de prendre la route du

Piémont, comme le croyait notre ambassadeur, je pris le chemin de la Normandie, et j'allai de suite au Hâvre-de-Grâce. J'arrêtai un bâtiment pour l'Angleterre, et je le fis mettre à la rade à une demi-lieue de la ville, pour qu'il fût prêt à partir au moment même où je jugerais à propos de m'embarquer. Mes dispositions faites en conséquence, je m'acheminai avec mon domestique vers le château de mon infernal ennemi; nous étions l'un et l'autre déguisés en chasseurs. Après avoir fait quelques pas dans la campagne, j'entrai chez un fermier sous prétexte de vouloir manger un morceau; là, je m'informai adroitement du genre de vie que menait monsieur ***; je demandai s'il voyait souvent du monde et quelles étaient ses occupations

journalières. « Il va, me dit-il, tous les matins à la chasse, et, le reste de la journée, il passe son temps à voir travailler les ouvriers et les maçons qui bâtissent le corps-de-logis qu'il fait faire près de son château ». Le fermier était loin de deviner le motif de mes questions ; je continuai donc à lui demander, comme par distraction, si monsieur *** avait coutume de chasser avec beaucoup de domestiques. « Point du tout, repliqua le fermier ; comme il ne s'éloigne pas de ses propriétés, il n'emmène jamais qu'un domestique avec lui, quelquefois même il lui arrive d'aller seul à la chasse aux environs de son château ». Je fis encore au fermier d'autres questions sans conséquence, afin d'écarter tous les soupçons qu'auraient pu faire

naître mes premières interrogations ; il répondit à tout ce que je lui demandai, et je sortis de chez lui après avoir payé mon écot pour mon domestique et pour moi.

J'attendis le lendemain matin avec une impatience extrême, et, pour ne pas perdre l'occasion favorable que je cherchais, je passai la nuit en rase campagne avec mon fidèle Alberti. Je fus assez heureux pour que l'occasion tant désirée se présentât. Sur les six heures du matin, j'apperçus le bourreau de ma chère épouse ; il s'avançait avec un seul domestique vers un petit bois, lequel bordait un rideau qui, en nous mettant à couvert, semblait nous protéger contre toute espèce de surprise. Cet endroit me parut bien propre à mon dessein ; non seulement il était assez écarté,

mais encore il avoisinait un chemin creux que j'avais remarqué la veille, et dans lequel il fallait nécessairement entrer pour parvenir jusqu'au petit bois où monsieur *** avait coutume de chasser. Je me rendis dans cet endroit, et lorsque mon cruel ennemi y fut arrivé : « défends toi, lui criai-je! il faut périr ». « Qui êtes-vous, me dit-il ? ». « Misérable ! repliquai-je fortement, je suis l'époux de celle à qui tu as ravi l'honneur ; Défends toi, te dis-je! ». Le lâche parut interdit d'abord ; mais bientôt rendu à lui-même il me tira un coup de fusil qui pensa m'atteindre. Il s'en fallut moins de six pas que le malheureux ne blessât à mort mon domestique ou moi, car nous étions l'un près de l'autre; mais à peine eut-il tiré son coup,

que je me précipitai sur lui. Mon domestique désarma le sien qui se rendit sans opposer la moindre résistance ; je fis signe à Alberti de l'attacher avec des cordes que j'avais apportées dans ce dessein, et je lui ordonnai expressément de le tuer au moindre bruit qu'il ferait. La frayeur contraignit au silence ce pauvre valet qui sans doute n'était pas complice du crime de son maître ; il demeura immobile, appuyé contre l'arbre auquel on l'avait attaché, et, dans cette attitude, il fut témoin oculaire du plus affreux spectacle que le soleil ait éclairé. Oui, je frémis encore du crime que l'amour seul m'a fait commettre, j'abhorre ce coupable attentat qui ma été commandé par le besoin de venger une épouse adorée ; mais si j'eus là

force d'exécuter le crime horrible que je déteste, je dois avoir le courage de le confesser à ceux qui liront ces Mémoires.

Mon domestique n'eut pas plutôt rempli mes ordres, qu'il vint me retrouver. « Je vais, lui dis-je, je vais offrir un sacrifice expiatoire aux mânes de Cornelia, cruellement immolée par ce barbare; ses mânes plaintifs me demandent tous les jours le sang de son bourreau, viens m'aider à le répandre ». Mon farouche ennemi n'osait remuer, je tenais mon fusil appuyé sur son estomac. Il me demanda plusieurs fois la vie en pleurant, je ne lui répondis rien. Mais, dès que je vis que mon fidèle domestique était prêt à me servir de tout son pouvoir, je lui ordonnai de saisir le malheureux, ce qu'il fit

à l'instant. Tandis qu'il le tenait fortement entre ses bras, je m'armai d'un poignard, et, sans lui donner le temps d'appeler au secours, je lui enfonçai dans le cœur et le fis de la sorte expirer sous mes coups. Ensuite, goûtant un plaisir infini à voir couler le sang qui sortait de sa blessure, je tirai de ma poche le portrait de mon épouse, que je portais toujours sur moi, et je le plongeai à plusieurs reprises dans le sang de ce misérable, auteur de tous mes maux (1). La rage dont j'étais

(1) C'est avec peine que l'Editeur rapporte ce trait horrible que rien ne peut légitimer, mais il a cru devoir se conformer au texte de l'historien, et redire fidèlement ce qu'il a lu dans les Mémoires secrets du baron de Las-Casas. Ce qui justifiera peut-être l'époux de Cornelia aux yeux de la postérité, ce n'est pas

possédé ne s'arrêta point à cet excès de barbarie ; j'allai plus loin encore, j'intimai à Alberti l'ordre de couper la tête à ce cadavre avec le couteau de chasse qu'il avait à son côté, et ayant pris entre mes mains cette tête sanglante, je l'emportai dans un sac qui servait à mettre du gibier.

J'oubliais, en partant, le valet que nous avions attaché à un arbre ; mon domestique, en me le rappelant, me dit qu'il était à propos de le faire mourir, parce qu'il ne manquerait pas de nous signaler. J'eus d'abord l'intention

---

seulement le désespoir où l'a plongé le trépas épouvantable de la femme adorée à laquelle il avait uni son sort, mais encore c'est le pénible aveu qu'il fait au lecteur de sa cruauté dont il frémit et qu'il condamne alors même qu'il la raconte.

de suivre ce conseil, mais réfléchissant que nous n'étions qu'à une demi-lieue du rivage de la mer, où notre bâtiment nous attendait pour mettre à la voile, je défendis à mon domestique d'ôter la vie à ce pauvre diable qui ne l'avait pas mérité. Malgré tout, pendant que j'entrais dans le bois pour me rendre au rivage le plutôt qu'il me serait possible, sans être découvert, le malheureux Alberti, qui était à vingt pas derrière moi, craignant toujours que le domestique qu'il avait attaché avec des cordes (qui pouvaient être facilement rompues) ne s'empressât, avant que nous fussions en mer, de donner quelques indices propres à nous faire arrêter, lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet. Je me retournai à l'instant, et je vis à regret ex-

pirer ce malheureux à qui je ne fus pas le maître de conserver l'existence.

Quand j'eus mis fin à tant de cruautés que je ne commis, hélas! que dans la vue d'appaiser les mânes plaintifs de ma chère Cornelia, je gagnai le bâtiment qui m'attendait, et je fis mettre à la voile pour Douvres d'où je comptais passer de suite à Londres. Dès que je fus en pleine mer, l'image de mon épouse lâchement déshonorée s'offrit à mon imagination ardente, toutes mes fureurs se réveillèrent ; animé d'un affreux désespoir, je voulus goûter encore le plaisir barbare de me rassasier de la vue de cette tête sanglante que j'avais enfermée dans un sac; je me retirai seul dans la chambre du bâtiment, et là, déliant sans témoins le sac

ensanglanté, je tirai, en frémissant, ce qu'il renfermait. Quel horrible spectacle! je parcourais néanmoins d'un œil avide cette hideuse physionomie; j'accablais le monstre des reproches qu'il me semblait encore mériter même après sa mort, lorsque le ciel, indigné sans doute de mes horreurs, ne voulut pas plus longtemps en souffrir le cours. Soudain un violent orage s'éleva sur l'empire des eaux, les vents mugirent, les flots se soulevèrent, la foudre gronda au loin, et la mer en courroux semblait d'intelligence avec les élémens confondus pour venger mon crime et punir mon amour insensé. Après avoir été long-tems le jouet des vagues amoncelées, nous commencions à entrevoir quelque lueur d'espérance; déjà nous dé-

couvrions la terre qui ne paraissait pas très éloignée de nous, et séduits par cette amorce trompeuse nous pensions pouvoir gagner le port, quand un coup de vent terrible poussa notre navire contre un rocher et l'entr'ouvrit à l'instant. Il fallut chercher son salut au milieu des eaux, et comment espérer d'échapper au naufrage ? nous avions encore près d'un quart de lieue pour aborder au continent. Je voulus y arriver à l'aide d'une planche, et sans me séparer de la tête fatale que je portais au milieu des périls, et pour laquelle peut-être le ciel me poursuivait sans relâche, mais ma volonté céda à la force surnaturelle qui m'entraînait, et je fus contraint, malgré mon acharnement, d'abandonner ma triste victime ; en effet les vagues mu-

tinées, en venant se briser contre le rivage, m'enlevèrent et ma planche et le sac horrible dont je ne voulais pas me dessaisir. De son côté, mon malheureux domestique reçut, sous mes yeux mêmes, la punition due à son crime ; il fut impitoyablement écrasé contre les rochers, et son corps en lambeaux devint la pâture des poissons. Quant à moi, réservé à de nouveaux malheurs, je fus poussé vers le sable avec deux autres matelots qui furent, je crois, les seuls qui échappèrent au naufrage.

En échouant sur les côtes d'Angleterre, je déplorai la perte de ma cassette que les eaux avaient engloutie, et dans laquelle était renfermé tout l'argent que j'avais reçu du comte de Porto. Il me restait pour tout bien huit pis-

toles qui s'étaient heureusement trouvées dans ma poche au moment où, saisi d'effroi, j'avais abordé au rivage. J'en eus bientôt mangé une grande partie dans l'état de dénuement où j'étais, et bientôt je me trouvai dans l'impossibilité absolue de retourner en Italie, n'ayant pas assez d'argent pour m'embarquer jusqu'à Gènes. Il m'était bien venu dans l'idée d'écrire à Paris au comte de Porto pour en obtenir de nouveaux secours pécuniaires, mais, pour le faire sûrement, je craignais avec trop de raison que la mort de mon ennemi n'eut excité beaucoup de rumeur en France, et qu'on ne m'eût soupçonné d'être seul l'auteur de cet attentat que les lois devaient punir. Il n'y avait, à la vérité, comme je le pensais, aucun té-

moin oculaire de ce délit, et tout le monde pouvait croire que j'étais retourné en Piémont, mais mon voyage en Angleterre, une lettre timbrée de ce pays, ne permettaient pas de douter que je n'eusse pris la fuite après l'exécution de mon crime. Je crus en conséquence devoir aviser à un autre parti. Celui-ci me parut le plus sûr et le plus raisonnable. Muni d'un peu d'argent, j'allai jusqu'à Londres pour y attendre la sortie du premier bâtiment qui devait faire route pour l'Italie; lorsque je l'eus trouvé, je m'y embarquai en qualité de simple matelot. Le vaisseau que je montai (ce fut huit jours après mon arrivée à Londres) partait pour Savonne. Après environ deux mois de navigation, j'arrivai enfin dans ce port. Je me fis con-

naître à des marchands de Turin qui y étaient établis ; ils me prodiguèrent généreusement tous les secours dont j'avais besoin. J'achetai de nouveaux vêtemens pour me mettre en état de reparaître devant mon père que ma conduite avait révolté. Couvert d'un habit propre et décent, je me rendis à Gènes où je passai quelques jours dans une situation douloureuse. Ce fut de là que j'écrivis à mon père pour l'informer de la mort de mon épouse, pour implorer le pardon de mes fautes, lui dépeindre toute l'horreur de ma position, et lui annoncer mon retour qu'il savait déjà par le comte de Porto. Le Baron avait eu le malheur de perdre ma mère que le chagrin sans doute avait consumée ; ses dispositions à mon égard étaient entièrement chan-

gées, il sentait le besoin de retrouver un fils dont il avait été privé depuis trop longtemps et qui devait faire la consolation de ses vieux jours ; il me répondit en conséquence qu'il ne se souvenait plus du passé, qu'il me pardonnait toutes mes fautes, et qu'il me recevrait en père. Je dois déclarer, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il me tint parole, et que, tant que j'ai vecu avec lui, heureux de ses bienfaits, j'ai eu longtemps à rougir de mes anciens procédés à son égard. Pendant trois ans, il me pressa de choisir une nouvelle compagne qui, par les charmes de son esprit et la douceur de son caractère, pût adoucir l'amertume de mon sort ; je ne voulus jamais consentir à former de nouveaux engagemens. Je craignais d'ou-

blier Cornelia au sein d'un ménage heureux et paisible, entouré d'enfans qui auraient charmé mon destin, et jamais je ne me serais pardonné cet outrage involontaire fait aux mânes de celle qui avait emporté au tombeau mes premiers sermens et mes premières amours. Je demeurai donc fidèle à mon épouse, et la mort imprévue de mon père qui eut lieu jour pour jour, sept ans après mon retour à Turin, l'offre qui me fut faite d'un parti riche et considérable, rien ne put me déterminer à renoncer au projet que j'avais formé dès longtemps de vivre et de mourir pour Cornelia Monrose.

FIN.

LE
PHILOSOPHE
COMME
IL Y EN A TANT.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE qu'on vient de lire n'est pas moins affreuse qu'elle est vraie. Je ne doute pas qu'elle ne laisse dans l'esprit du Lecteur, pour peu qu'il soit délicat et sensible, une impression douloureuse et profonde qu'il est, ce me semble, à propos de détruire par dégrés. Cette considération, dont il me saura gré, m'engage à lui

présenter l'anecdote suivante qu'il lira sans doute avec un véritable intérêt; et en cela, je me conforme à l'usage des comédiens qui, après avoir mis sous les yeux du Public les tourmens de la reine de Carthage, ou les malheurs de Gabrielle de Vergy, égaient la scène par quelque comédie agréable de Fagan ou de Dufresny; c'est ainsi que ces prudens Histrions s'empressent de sécher fort à propos les larmes qu'ils ont arrachées un peu auparavant au spectateur attendri. Tous

les Romanciers Anglais et leurs noirs Traducteurs devraient suivre cet exemple. J'aime à croire que le Conte qui va suivre les pénibles Mémoires du Baron de Las-Casas, intéressera quiconque le lira avec réflexion; nous le devons à M. B***. On assure que l'aventure qu'il renferme est véritable et de nos jours; chacun le croira sans peine après l'avoir lue. Il y a, surtout aujourd'hui, tant de charlatans en morale et en politique, contre lesquels il faut se mettre en

garde ! ils blâment tout, en présence des autres, et font en particulier usage de ce qui convient à leurs goûts, ou de tout ce qui sert leurs intérêts de ce monde. A les voir, à les entendre, on croirait fermement qu'ils s'abstiennent de ce qu'ils défendent, ou qu'ils font scrupuleusement eux-mêmes ce qu'ils recommandent avec tant de soin ; il n'en est pourtant rien du tout ; ils ne prêchent la morale que pour acquérir, comme ils le pensent, le droit de faire tout

ce que la vertu, les lois et la morale réprouvent. Ils ne font la guerre à nos passions, que pour satisfaire pleinement les leurs ; ils se croient tout permis, hors le bien, et s'ils craignent, par exemple, de s'engager dans les liens du mariage qui sont si respectables, c'est qu'ils savent quelles obligations leur imposeront les devoirs sacrés de père et d'époux, ils savent que le soin de leur réputation et de leur famille leur ôtera les moyens de se livrer à la débauche

la plus crapuleuse et au libertinage le plus effréné : or voilà la vie qu'il aiment. Défiez vous, ô mes chers concitoyens, de cette espèce d'hommes qui affectent des dehors si simples et qui n'ont à la bouche que les mots de vertu et d'humanité, leur cœur le plus souvent est corrompu, et leurs actions démentent presque toujours leur physionomie et leur langage faux et insidieux. L'homme au teint pâle et livide, qui parle sans cesse de la vertu, ne pratique ja-

mais ce qu'elle enseigne. Les *Aristes*, à l'extérieur négligé, aux cheveux plats, à l'œil faux, sont mille fois plus dangereux que tous nos incroyables qui s'en vont pirouettant, tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre; ceux-ci ne sont que des étourdis occupés sans relâche du soin de plaire à leurs belles par des rebus, par des calembourgs sans conséquence; ceux-là sont des loups ravisseurs qui viennent à vous sous la forme de brebis pleines d'innocence; tôt

ou tard vous les reconnaîtrez à leurs œuvres. Puisse la lecture de l'aventure fort gaie que je raconte, et qui ne plaira pas à certains dévots, à un grand nombre de faux-philosophes ; puisse-t-elle, dis-je, être une leçon salutaire pour les personnes qui ont le malheur d'être quelquefois dupes des hypocrites !

LE
PHILOSOPHE
COMME
IL Y EN A TANT.

CLARISSE, depuis quelques années, n'entendait parler que de Philosophes. « Qu'est-ce donc que cette espèce d'hommes-là, dit-elle ? Parbleu ! je voudrais bien en voir un seul ! » On la prévint que les vrais Philosophes étaient extrêmement rares, et qu'ils se communiquaient difficilement ; qu'au surplus c'étaient de tous les individus de ce bas-monde

les hommes les plus simples et les moins affectés. « Il y en a donc de deux sortes, reprit Clarisse? car dans tous les récits que j'entends, il me semble entrevoir qu'un Philosophe est un être bizarre qui fait profession de ne ressembler à rien. » Oh ! de ceux-là, lui répondit-on, il y en a partout ! vous désirez en voir, eh bien, vous en verrez, c'est la chose du monde la plus facile.

Clarisse était à la campagne au milieu d'une de ces sociétés qu'on appelle frivoles, et qui ne cherchent que les occasions de rire et de s'amuser. Quelques jours après, on lui présenta le sentencieux *Ariste*. « Monsieur est donc Philosophe, demanda-t-elle en le voyant ? » — Oui, Madame, répondit *Ariste* en faisant une pro-

fonde révérence de la manière la plus gauche. — C'est une belle chose, Monsieur, que la philosophie! n'est-il pas vrai? — Mais... Madame.... c'est la science du bien et du mal, ou si vous voulez, c'est la Sagesse elle-même.—N'est-ce que cela, dit Eugénie? .... — Et le fruit de cette sagesse, poursuivit Clarisse, c'est d'être heureux sans doute? — Ajoutez, Madame, *de faire des heureux*.... — Je serais donc Philosophe aussi, dit à demi-voix la naïve Arsinoé, car on m'a dit souvent qu'il ne tenait qu'à moi d'être heureuse en faisant des heureux.... — Bon! qui ne sçait pas cela, reprit Eugénie? c'est le secret de la comédie ».

Ariste, avec le sourire du mépris, fit entendre à ces Dames que le bonheur philosophique n'étai

pas du tout celui que peut goûter et faire goûter une jolie femme, qu'au contraire..... —Je m'en doutais bien, interrompit Clarisse, et rien ne se ressemble moins, je crois, qu'une jolie femme et un Philosophe. Mais voyons d'abord comment le sage *Ariste* s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple, Madame ; je n'ai point de préjugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, et je dis tout ce que je pense. — N'aimer rien, observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. — Eh ! Monsieur, répliqua le Philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime ? affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant ? C'est ainsi que nous distri-

buons à l'humanité le secours de nos *lumières*.... — Et c'est, dit Eugénie, avec des *lumières* que vous faites des heureux ? — Oui, Madame, et que nous le sommes par dessus le marché ». La grosse présidente de Bésenval trouvait ce bonheur là bien mince, et elle souriait de pitié. — Un Philosophe a-t-il bien du plaisir, demanda Arsinoé ? — Il n'en a qu'un, Madame, dit *Ariste*, c'est celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant, reprit brusquement la grosse Présidente ! puis elle ajouta : Si vous n'aimez rien, monsieur le Philosophe, que faites-vous donc de votre âme ? — Ce que j'en fais, Madame ? je l'emploie au seul usage qui soit digne d'elle. Je contemple, j'observe les merveilles de la nature... — Eh !

que peut-elle avoir pour vous d'intéressant cette nature » répliqua Clarisse, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui puisse vous attacher? — Mes *semblables*, Madame! je ne dispute pas sur les mots, mais celui-là est un peu fort; quoiqu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le désir est le mobile du sentiment.... — La curiosité, dit Eugénie? oui-dà, je conçois que c'est quelque chose, mais le désir, Monsieur, ne le comptez-vous pour rien? — Le désir, je vous l'ai dit, est un attrait d'une autre espèce... — Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous résistez à l'autre? — Ah! Madame,

c'est que les jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume, et que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. — Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens? — Oui, j'ai des sens, si vous voulez, mais ils n'ont sur moi aucun empire; mon âme en reçoit les impressions comme une glace, et il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. — Voilà un bien froid personnage, dit tout bas Eugénie à Clarisse! qui t'a donc amené cet homme-là?... — Paix! cela est bon pour la campagne, il y a moyen de s'en divertir.

Cléon qui voulait connaître à fond le caractère d'*Ariste*, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer.—Mais enfin,

lui dit-il, ne connaissez-vous rien d'aimable sur la terre? — Je connais des surfaces, reprit le Philosophe, mais je sais me défier du fond.—Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance n'est pas un peu hazardée. — Non assurément, vous pouvez m'en croire; j'en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'est peuplé que de méchants et d'ingrats. — Si vous y regardiez bien, lui dit Clarisse sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, et peut-être aussi plus heureux. Le Sage un moment interdit ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça que le diner était servi, il donna la main à Clarisse, et se mit auprès d'elle à table. — Je veux, lui disait-elle, vous réconcilier avec l'humanité. — Il n'y a

pas moyen, Madame, il n'y a pas moyen ; l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le spectacle de votre dîner ? combien d'innocens animaux immolés à la voracité de l'homme ! ce bœuf, quel mal vous avait-il fait ? ce mouton, symbole de la douceur, quel droit aviez-vous sur sa vie ? et ce pigeon, l'ornement de nos toits, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe ! O ciel ! s'il y avait un Buffon parmi les bêtes, dans quelle classe placerait-il l'homme, ce tyran des animaux ? le tigre, le vautour, le requin lui céderaient la première place parmi les espèces voraces. Tout le monde conclut que le philosophe *Ariste* ne se nourrissait que de légumes, et personne n'osait lui offrir de

ces viandes qu'il parcourait avec tant de pitié. — Donnez, donnez, dit-il ; puisqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamait ainsi, en mangeant de tout, contre la profusion des mets, leur recherche et leur délicatesse. — Ah! l'heureux temps, disait-il, que celui où l'homme broutait avec les chèvres ! donnez-moi à boire, je vous prie.... la nature a bien dégénéré ! Le Philosophe s'enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéraient ses pères.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler, s'il se pouvait, le principe de ce chagrin philosophique qui se répandait sur le genre humain. — Eh bien, demanda-t-il à *Ariste*,

vous voilà avec les hommes ; les trouvez-vous si odieux ? avouez que vous ne les condamniez que sur parole, et qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit..... —Sur parole! interrompit *Ariste !* apprenez qu'un Philosophe ne juge que d'après lui. C'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes.... — Ah ! de grâce, répartit Cléon, épargnez nous un peu, notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens, car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite....—Et comment l'honorez-vous, repliqua vivement le Philosophe? est-ce en le négligeant, en l'abandonnant qu'on l'honore ? Pour Dieu ! les Philosophes de la Grèce étaient les ora-

cles de leur siècle, les législateurs de leur Patrie. Aujourd'hui la sagesse et la vertu languissent oubliées; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. — Si cela était, dit Cléon, ce serait peut-être la faute des *Grands Hommes* qui dédaignent de se montrer.... — Eh! quoi! reprit *Ariste*, ne voulez-vous pas qu'ils se jettent à la tête, ou pour mieux dire aux pieds des dispensateurs des récompenses? — Il est vrai, dit Cléon, qu'on pourrait bien leur en épargner la peine, et qu'un homme tel que vous (pardon, si je vous nomme)... — Il n'y a pas de mal à cela, reprit humblement le Philosophe. — Un homme tel que vous, ai-je dit, devrait bien être dispensé de faire sa cour,

— Moi! faire ma cour! ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir. Que je fasse ma cour! je sais m'apprécier, grâce au ciel, et j'irais vivre dans les déserts plutôt que de dégrader mon nom et ma dignité d'homme. — Ce serait pourtant bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît; si vous n'avez pas besoin d'elle, elle a besoin de vous; né pour éclairer vos semblables, vous devez vivre au milieu d'eux. Ah! Mesdames, ajouta Cléon, vous ne sauriez croire le bien que fait un Philosophe à la terre; je gage que Monsieur a découvert une foule de vérités morales, et qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. — Des vertus, reprit *Ariste*, je n'en ai pas ima-

giné beaucoup, mais j'ai dévoilé bien des vices! ... — Eh! Monsieur, lui dit Arsinoé, que ne leur laissiez-vous leur voile? ils auraient la laideur de moins.... — Ma foi! je suis votre servante, reprit madame de Bésenval, j'aime mieux un vice bien gros, bien prononcé, qu'une vertu maigre ou équivoque; du moins l'on sait à quoi s'en tenir... — Et cependant voilà, s'écrie *Ariste* avec dépit, voilà comme on nous récompense! aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même, le monde ira comme il pourra. — Non, lui dit poliment Clarisse en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Dites moi, avez-vous à Paris quelque affaire pressée? — Aucune, Madame, un Philosophe n'a point d'affaire.

d'affaire. — Eh bien! je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la philosophie, et je vous y promets la solitude, le repos et la liberté. — La *liberté*! Madam e,dit le Philosophe à demi-voix? je crains bien que vous ne me manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie, Cléon emmena ces Dames dans un bosquet, *Ariste* avec un air rêveur feignit d'aller méditer dans une allée où il digéra sans penser à rien.... je me trompe, il pensait à Clarisse, et il se disait à part soi : une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie, ah! cela s'annonce bien, voyons jusqu'au bout. Il faut avouer, poursuivait-il, que la société est une plaisante scène ; si j'étais

galant, empressé, complaisant, aimable, on ferait à peine attention à moi ; on ne voit que cela dans le monde, et la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués à tort et à travers; mais apprivoiser un ours, civiliser un Philosophe, fléchir son orgueil, amollir son âme, c'est un triomphe difficile et rare dont leur amour-propre est flatté. Clarisse vient d'elle-même se jetter dans mes filets, attendons la sans nous compromettre en aucune façon.

La compagnie, de son côté, se divertissait aux dépens du vertueux *Ariste*. — C'est un plaisant original! disait Eugénie, qu'en ferons-nous ? — Une comédie, répondit Cléon, et si Clarisse veut m'en croire, le plan en est déjà

tout tracé dans ma tête. — Voyons, dit Clarisse. Cléon communiqua son idée, tout le monde y applaudit, et après quelque difficulté, Clarisse consentit à jouer son rôle. Elle était beaucoup plus jeune et plus jolie qu'il ne fallait pour un Philosophe, et quelques mots, quelques regards échappés à celui ci semblaient répondre du dénouement. Elle se présenta donc, comme par hasard, dans l'allée solitaire où se promenait *Ariste*. — Je vous détourne, lui dit-elle; pardon, je ne fais que passer. — Vous n'êtes pas de trop, Madame, et je puis méditer avec vous. — Vous me ferez plaisir, dit Clarisse; je m'apperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme, et je serai fort aise de voir les choses par vos

yeux... — Il est vrai, Madame, que la philosophie semble créer un nouvel univers ; le vulgaire ne voit que des masses, les détails de la Nature sont un spectacle réservé pour nous ; c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce ; une fourmillière est pour nous une République, et chacun des atômes qui composent ce monde sublunaire, me paraît un monde nouveau. — Cela est admirable, dit Clarisse ! qu'est-ce qui vous occupait en ce moment ? — Ces oiseaux, répondit le Sage en adoucissant la voix.... — Ils sont heureux, n'est-ce pas ? — Ah ! très heureux sans doute ; et comment ne le seraient-ils pas ? l'indépen-

dance, l'égalité, peu de besoins, des plaisirs faciles, l'oubli du passé, nulle inquiétude sur l'avenir, et pour tout souci, le soin de vivre et celui de perpétuer leur espèce; quelles leçons, Madame, quelles leçons pour l'humanité!... — Avouez donc, Monsieur, que la campagne est un séjour délicieux, car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, et, comme eux, nous semblons n'y avoir pour loi que le doux instinct de la nature... — Ah! Madame, que n'est-il vrai? mais ce caractère est effacé du cœur des hommes, la société a tout perdu... — Vous avez raison, *Ariste*; cette société est quelque chose de bien gênant, et, quand on n'a besoin de personne, il serait tout simple de vivre pour soi... — Hélas! c'est

ce que j'ai dit cent fois, c'est ce que je ne cesse d'écrire, mais personne ne veut m'écouter. Vous, Madame, par exemple, qui semblez reconnaître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer? — Je ne puis que souhaiter, dit Clarisse, que la Philosophie devienne à la mode; je ne serai pas la dernière à la suivre, comme je ne dois pas être la première à l'afficher. — C'est le langage que chacun tient; personne ne veut se hasarder à donner l'exemple, et cependant l'humanité gémit accablée sous le joug de l'opinion et dans les chaînes de l'usage.—Que voulez-vous, Monsieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances. Je le veux bien, Madame, ob-

servez les, ces bienséances tyranniques, ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du siècle ; mais votre âme est à vous, la société n'a des droits que sur les dehors, et vous ne lui devez que les apparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit ne sont elles-mêmes que les apparences bien ménagées ; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur est le sanctuaire de la volonté, et la volonté est indépendante. — Je conçois, dit Clarisse, que je peux vouloir ce que bon me semble, pourvû que je m'en tienne là. — Vraiment sans doute, reprit le Philosophe, il vaut mieux s'en tenir là, que de risquer des imprudences, car, Madame, savez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse ? c'est une femme qui ne

s'observe, qui ne se respecte sur rien.—Quoi! Monsieur, demanda Clarisse en affectant un air satisfait, le vice ne consiste donc que dans l'imprudence. — Avant de vous répondre, Madame, permettez moi de vous interroger : qu'est-ce que le vice à vos yeux ? n'est-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit ou ce qui peut nuire ? — C'est cela même. — Eh bien, Madame, tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre aux préjugés vos sentimens et vos pensées ? voyez dans ces oiseaux cette douce et fière liberté que la nature vous avait donnée, et que vous avez perdue... — Ah! dit Clarisse en poussant un long soupir, la mort de mon époux m'avait rendu ce bien précieux, mais je touche au moment d'y

renoncer encore... — Se peut-il! allez-vous donc former de nouveaux liens?.. — Mais, je.... ne sais... — Vous ne savez, dites-vous!.. — Ils le veulent... — Qui donc, trop aimable Clarisse? quels sont les ennemis qui osent vous le proposer? non, croyez moi, l'hymen est un joug, et la liberté est le bien suprême.... mais encore, quel est cet époux que l'on vous donne? — C'est Cléon. — Cléon, Madame; je ne m'étonne plus de l'air aisé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois; il a cette politesse avantageuse qui semble s'abbaisser jusqu'à nous; on voit bien qu'il fait les honneurs de sa maison, et je sens désormais tout ce que je lui dois de respect et de déférence. — Vous ne lui de-

vez, Monsieur, qu'une honnêteté réciproque. Je prétends que tout le monde soit égal chez moi. — Vous le prétendez, Madame! hélas! votre choix détruit l'égalité entre les hommes; et celui qui doit vous posséder.... mais n'en parlons plus, j'en ai trop dit, ce séjour n'est pas fait pour un Philosophe, permettez moi de m'en éloigner. — Point du tout, interrompit Clarisse! j'ai besoin de vous, et vous me plongez dans des irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer, ajouta-t-elle, que la Philosophie est une chose bien consolante, mais si un Philosophe était un trompeur, ce serait un dangereux ami! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voie ensemble, je rejoins la compagnie,

venez bientôt nous retrouver. ». Hé! voilà donc, disait Clarisse en s'éloignant, voilà ce qu'on appelle un Philosophe! *Ariste* disait de son côté : Cléon ne tient plus qu'à un fil.

Clarisse, de retour vers la compagnie, rendit compte, en rougissant, de la première scène qu'elle avait eue avec le Philosophe. Son début reçut mille éloges; mais la grosse Présidente fronçant le sourcil : avez-vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice? non, non, je veux jouer mon rôle, et je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguer cet homme sage? point du tout; c'est moi qui aurai cet honneur-là. — Vous, Présidente! — Oui moi; vous avez beau rire, mes cinquante ans,

mes trois mentons et ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos grâces. Tout le monde applaudit à ce défi en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle, et si ce n'est pas assez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer sa conquête, je vous brave toutes les trois. Allez, charmante Eugénie, divine Arsinoé, merveilleuse Clarisse, allez étaler à ses yeux tout ce que la coquetterie et la beauté ont de séduisant, je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton résolu et bien propre à faire trembler.

Cléon parut sombre et rêveur à l'arrivée d'*Ariste ;* de son côté, Clarisse prit avec le Philosophe l'air réservé du mystère ; on parla peu, mais on lorgna beaucoup.

Ariste s'étant retiré dans son appartement le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe : O ciel ! dit-il à la compagnie qui, pour s'amuser, l'y avait conduit, ô ciel ! n'est-il pas ridicule que tout cet appareil soit dressé pour le sommeil d'un homme ? Est-ce ainsi que l'on dormait à Lacédémone ? ô sage Lycurgue, que dirais-tu ? une toilette à moi ! c'est se moquer. Me prend-on pour un Sybarite ? je me retire ; je n'y saurais tenir en vérité. — Voulez-vous, lui dit Clarisse, que l'on démeuble exprès pour vous ? jouissez, croyez moi, des douceurs de la vie, quand elles se présentent ; un Philosophe doit savoir se payer de tout et s'accommoder de tout... — A la bonne heure, il faut bien vous complaire, mais

je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi ! dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose ! et le Sage s'endormit.

Ses songes lui rappellèrent l'entretien qu'il avait eu avec Clarisse, et il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme sagesse dans les femmes, lui résisterait faiblement.

Il n'était pas encore levé, qu'un laquais vint lui proposer le bain. Le bain était d'un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai, le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne, c'est à nous de jouir de ses présens. Il aurait bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyait dressée, mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner

à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible, et le miroir fut vingt fois consulté. — Comme vous voilà fait, lui dit Clarisse en le voyant paraître ! pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? cet habit, cette coëffure vous donnent un air commun que vous n'avez pas... —Eh! Madame, est-ce à l'air qu'on doit juger les hommes ? voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode et que je sois mis comme vos Cléons ? — Pourquoi pas, Monsieur ? savez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité, et que c'est là surtout ce qui affoiblit dans les esprits la considération qui vous est due ? Moi-même, pour vous rendre justice, j'ai besoin de ma réflexion ; le premier coup-d'œil est contre

vous, et c'est bien souvent ce premier coup-d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir ? — Non, Madame, l'artifice n'est pas fait pour elle ; plus elle est nue, plus elle a d'attraits, on la déguise en voulant l'orner. — Hé bien, Monsieur, qu'elle se contemple elle seule tout à son aise, quant à moi je vous déclare que cet air rustique et bas me déplaît. N'est-il pas singulier qu'ayant reçu de la nature une figure distinguée, on fasse gloire de la dégrader ? — Mais, Madame, que diriez-vous si un Philosophe prenait soin de sa parure et se composait comme vos Marquis ? — Je dirais : *il cherche à plaire* ; car cessez, Monsieur, de vous abuser, on ne plaît qu'avec beau-

coup de soin... — Ah! je ne désire rien tant que d'y réussir à vos yeux. — Si ce soin vous occupe, reprit Clarisse avec un regard tendre, donnez y du moins un quart-d'heure. Blondel, Blondel! allez coëffer Monsieur. *Ariste* en rougissant se rendit enfin à ces douces sollicitations. Voilà le Sage à sa toilette.

La main légère de Blondel arrange avec art ses cheveux parfumés d'essence; sa phisionomie se déploie, il admire la métamorphose, il a peine à la concevoir, il paraît enflé d'orgueil, mais avec un air gauche et timide. — Oh! pour le coup, dit Clarisse, voilà un joli homme. il n'y a plus que cet habit dont la couleur afflige mes yeux. — Oh! Madame, au nom de ma gloire,

laissez moi du moins ce caractère de la gravité de mon état... — Eh! quel est, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient réellement à cœur? j'approuve fort que l'on soit sage, mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de M. Guillaume est-il plus dans la nature, que le bleu céleste et que le gris de lin? je vous le demande, par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtemens l'enveloppe du marron, que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printemps? pour moi, je vous avoue que le gris de lin me charme la vue; cette couleur a je ne sçais quoi de tendre qui va jusqu'à l'âme, et je vous trouverais le plus joli du monde

avec un habit gris de lin. — Gris de lin, Madame! ô ciel! un Philosophe gris de lin!... — Oui, Monsieur, gris de lin clair; que voulez-vous? c'est ma folie. En écrivant tout à l'heure à Paris, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas? — Quoi, Madame? — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'est pas possible. — Pardonnez moi, rien n'est plus aisé, les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. — Hélas! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre ridicule! considérez, je vous supplie, que ce serait une extravagance à me perdre de réputation. — Hé bien, Monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre, et il y

a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'est affreux de vous déplaire, mais..... — Mais vous m'impatientez, je n'aime pas à être contrariée. Il est bien étonnant, poursuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez m'apprend à observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots, elle sortit et laissa le Philosophe plein de confusion et de regret qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. « Gris de lin, disait-il ! gris de lin ! quel ridicule ! quel contraste ! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre » et le Philosophe écrivit. — Je vous ai obéi, Madame, dit-il à Clarisse en l'abordant. — Vous en a-t-il

coûté beaucoup, lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux? — Beaucoup, Madame, et plus que je ne puis dire, mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coëffure du Philosophe, la Présidente surtout jurait ses grands Dieux qu'elle n'avait jamais vu d'homme plus noblement coëffé. *Ariste* lui rendit grace d'un compliment aussi flatteur. — Bon! reprit-elle, des complimens! je n'en fais jamais, c'est la fausse monnaie du monde. — Rien n'est plus judicieusement pensé, s'écria le Sage; cela mérite d'être écrit. On s'apperçut que la Présidente engageait l'attaque, et on les laissa en liberté. — Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y ait que vous qui fassiez des sentences? je suis Philosophe aussi,

moi, telle que vous me voyez. — Vous, Madame! et de quelle secte? Stoïcienne? Epicurienne? — Oh! ma foi, le nom n'y fait rien, j'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaîment, j'ai du bon vin de Champagne que je bois avec mes amis, je me porte bien, je fais ce qui me plaît et laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma secte. — C'est fort bien fait, et c'est là précisément ce qu'enseignait Epicure. — Oh! je vous déclare franchement qu'on ne m'a rien enseigné, tout cela vient de moi. Depuis vingt ans je n'ai lu autre chose que la liste de mes vins et le menu de mon souper.... — Mais sur ce pied-là, vous devez être la plus heureuse femme du monde. — Heureuse, non pas tout à fait; il me manque un mari à ma

façon ; mon président était une bête, Dieu sait ! il n'était bon qu'au palais, cela savait les lois, et voilà tout. Je veux un homme qui sache m'aimer, et qui ne s'occupe que de moi seule. — Vous en trouverez mille, Madame.—Je n'en veux qu'un, Monsieur, mais je veux qu'il soit bon. La naissance, la fortune, tout cela m'est égal, je ne m'attache qu'à la personne. — En vérité, Madame, vous m'étonnez ; vous êtes la première femme en qui j'aie trouvé des principes ; mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez ? — Oui, Monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent sans qu'il nous soit permis de nous plaindre, au

lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers, et si le mien osait me manquer, je veux pouvoir, mon tître à la main, aller donner en tout bien et en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'aurait enlevé. — Fort bien, Madame! fort bien! le droit de propriété est un droit inviolable, mais savez-vous qu'il est peu d'âmes comme la vôtre? quel courage! quelle vigueur! — Oh! j'en ai comme une lionne. Je sais que je ne suis pas jolie, mais dix mille écus de rente en présent de nôce valent bien les gentillesses d'une Arsinoé ou d'une Clarisse, et, quoique l'amour soit rare dans ce siècle, on doit en avoir pour dix mille écus. » Cet entretien les ramena au château dans le moment qu'on annonçait le souper.

Ariste

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses, il balançait les avantages et les inconvénients qu'il y aurait à épouser madame la Présidente, et il calculait combien une femme de cinquante ans pouvait vivre encore en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. Une dispute qui s'éleva entre Clarisse et madame de Bésenval le tira de sa rêverie. Ce fut Eugénie qui fit naître cette dispute. — Est-il possible, dit-elle, que la Présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête-à-tête d'un Philosophe, elle qui baille dès qu'on lui parle raison! — Ma foi! répliqua madame de Bésenval, c'est que votre raison n'a pas le sens commun; demandez à cet homme sage, si la mienne

n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme, et il est d'accord avec moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. — Oh ! fi ! s'écria Clarisse ! sommes-nous donc faites pour être esclaves? et que devient cette liberté qui est le premier de tous les biens? Cléon se déchaîna contre ce système de la liberté, il soutint que le lien des cœurs n'était rien moins qu'un esclavage. La Présidente vint à l'appui, et déclara qu'elle ne distinguait point l'amour de la liberté de l'amour du libertinage. Je veux, dit-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme, qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est que fleu-

relle. — Et voilà précisément, reprit Clarisse, ce que le mariage a d'humiliant, l'amour avec sa liberté perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas, Monsieur, demanda-t-elle au Philosophe qui paraissait un peu interdit? — Mais, Madame, répliqua *Ariste*, je pensais comme vous; cependant il faut convenir que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils; les inclinations heureuses sont un si grand bien, et l'inconstance est si naturelle à l'homme, que, lorsqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer.... — Vous l'entendez, Mesdames, s'écria la grosse Présidente? voilà de mes gens; cela ne flattepoint, c'est bien ce qui s'appelle un Phi-

losophe. Tâchez de le séduire, si vous pouvez ; pour moi, je me retire enchantée. Adieu, Philosophe, j'ai besoin de repos, je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière, et il me tarde d'être endormie pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil passionné où pétillait le vin de Champagne. — — Mesdames, dit Arsinoé, avez-vous apperçu ce regard ? — Vraiment, reprit Eugénie, elle est folle d'*Ariste*, cela est clair.— De moi, Madame, s'écrie le Philosophe ! vous n'y pensez pas ! nos goûts ni nos caractères ne sont pas faits, je crois, pour aller ensemble. Je bois peu, je jure encore moins, et je n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah ! Monsieur, dit Eugénie, dix mille écus de

rente! — Dix mille écus de rente sont une insulte, quand on parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Présidente. — Ah! l'insolent, dit-elle! je suis piquée; vous le verrez à mes genoux ». Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du sage *Ariste*. Un bon carosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, et le meilleur cuisinier de Paris, tel était son plan de vie. « Nos Philosophes, disait-il, murmureront peut-être un peu, mais je leur ferai bonne chère et bon accueil; d'ailleurs une femme laide et surannée a quelque chose de philosophique : au moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché les plaisirs des sens ».

Le jour de son triomphe arrive

et l'habit gris de lin aussi ; il le contemple , il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air agité d'un homme qui se possède ; et, après avoir jetté un œil d'indignation sur les apprêts de sa parure : Monsieur , lui dit-il, si j'avais affaire à un homme du monde, je lui proposerais pour début de se couper la gorge avec moi ; mais je parle à un Philosophe , et je ne viens faire assaut avec lui que de franchise et de vertu. — De quoi s'agit-il, lui demanda le Sage un peu interdit de ce préambule ? — J'aimais Clarisse , Monsieur , reprit Cléon , elle m'aimait , nous allions être unis. Je ne sais quelle révolution s'est faite tout à coup dans son âme ; mais elle ne veut plus en-

tendre parler ni de mariage ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause de son changement, mais cet habit gris de lin me les confirme. Le gris de lin est sa folie, vous prenez ses couleurs, donc vous êtes mon rival. — Moi, Monsieur ! — Je n'en puis douter, et toutes les circonstances qui l'attestent viennent en foule se présenter à mon imagination échauffée : vos promenades secrettes, vos propos à l'oreille, des mots échappés, des regards furtifs, et principalement sa haine contre la Présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, Monsieur, ce que je vous propose : il faut que l'un de nous deux cède la place ; la violence est un moyen injuste, la générosité va nous mettre d'accord.

J'aime, j'idolâtre Clarisse, j'étais heureux sans vous, je puis l'être encore; mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si, au contraire, il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au désespoir, le trépas sera mon seul recours. Jugez, *Ariste*, si votre situation est la même; consultez vous et répondez moi. S'il y va du bonheur ou du malheur de votre vie à me la céder, je n'exige rien, et je me retire. — Allez, Monsieur, lui répondit le Philosophe avec un air serein, vous n'effacerez point *Ariste* en générosité, et, quoi qu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritais cette marque d'estime. » A ces mots, Cléon sortit en affectant du calme et un air de satisfaction.

Quand *Ariste* se vit seul : « Voilà, se dit-il, une belle occasion de montrer une vertu héroïque. Ah ! ah ! messieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer..... mais ils ne sauront peut-être pas ce que j'aurai fait..... Oh ! que si ! Clarisse en fera confidence à ses amies, celles-ci le diront à d'autres, l'aventure est assez rare pour faire du bruit dans le monde... Après tout, le pis-aller sera de la publier moi-même. Il faut que le bien soit connu, peu importe par quelle voie ; notre siècle a besoin de ces exemples, ce sont des leçons pour l'humanité.... cependant n'allons pas être vertueux en vrai dupe, c'est à dire abandonner nos droits sur Clarisse avant que d'être sûr de la Présidente. »

En réfléchissant ainsi sur la conduite qu'il avait à tenir, le Philosophe s'habilla. L'industrieux Blondel se surpassa dans son art, la coëffure était d'un goût exquis, l'habit gris de lin fut mis devant le miroir avec une secrette complaisance, et le Sage, content de lui-même, sortit comme un astre radieux pour se rendre chez la présidente de Bésenval. Celle-ci le reçut avec un cri de surprise, et, passant tout à coup de la joie à la confusion : — Je reconnais, dit-elle, la couleur favorite de Clarisse, vous êtes attentif, Monsieur, à étudier ses goûts. Allez, allez faire valoir les soins que vous prenez pour lui plaire, ils auront sans doute leur prix. — Mon ingénuité naturelle, répondit le Philosophe, ne me permet pas de vous

dissimuler que dans le choix de cette couleur je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier désir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans faiblesse, comme on sait; et quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est bien difficile de n'en être pas touché; mais que ma reconnaissance est affaiblie! je me le reproche, Madame, et vous devez vous le reprocher. — Ah! Philosophe, que ne puis-je croire à l'aveu que vous me faites! mais ce gris de lin confond mes idées. — Eh bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie, et si ma première simplicité.... — Non; demeurez, je vous trouve charmant.... mais que dis-je? qu'on est

heureux d'être aussi beau! . . Ah! cher *Ariste*, que n'ai-je également la beauté en partage! . . . — Quoi donc, Madame ! ne savez-vous pas que la laideur et la beauté n'existent que dans l'opinion? rien n'est beau, rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que la beauté d'un autre, et il en est de même des hommes. — Vous me flattez, répliqua la Présidente avec une pudeur enfantine et faisant semblant de rougir ; mais je ne sais que trop, hélas! que je n'ai rien de beau que l'âme. — Hé bien ! répartit le Sage, n'est-ce pas la beauté par excellence, la seule digne de toucher un cœur? Quel est celui qui n'est pas fier de la posséder? quel est celui qui ne la préfère pas à tous les avantages de la figure et

de l'esprit ? — Ah ! Philosophe, croyez-moi, dit la Présidente en minaudant, cette beauté seule a peu de charmes. — Elle en a peu sans doute pour le vulgaire, mais encore une fois, Madame, vous n'en êtes pas réduite là. N'est-ce rien qu'un air noble, un regard imposant, une physionomie de caractère ? et depuis quand la majesté n'est-elle plus la reine des grâces ? — Et mon embonpoint, Philosophe, qu'en dites-vous ? — Ah ! Madame, l'embonpoint qui n'est parmi nous qu'un excès de santé est une beauté réelle en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne se connaissent pas en femmes ? Eh bien ! toutes ces tailles sveltes et élégantes qu'on admire à Paris ne seraient pas même reçues dans le sérail du

Grand-Seigneur, et le Grand-Seigneur n'est pas un sot sur l'article du bon goût. En un mot, la santé brillante est la mère des plaisirs, et l'embonpoint en est le symbole. — Vous réussirez, je pense, à me faire croire que ma graisse ne me messied point; mais ce nez qui en s'allongeant, ombrage mon visage, qu'en pensez-vous, Philosophe? — Est-ce que les nez des Dames Romaines ne s'allongeaient pas? — Croyez-vous? — Voyez vous-même, Madame, tous les bustes antiques, celui de Cornélia, de Véturie, de Sempronia; toutes ces Dames avaient le nez fort long. — Mais du moins n'avaient-elles pas cette grande bouche et ces grosses lèvres? — Les grosses lèvres, Madame, sont le charme des beautés Africaines;

ce sont comme deux coussins où repose la douce et tendre volupté; à l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connais rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture et de gaîté. — Cela est en quelque sorte vrai, quand les dents sont d'un bel émail; mais par malheur.... — Allez à Siam; vous y verrez que les belles dents sont pour le peuple, c'est une honte que d'en avoir. Ainsi, Madame, tout ce qu'on appèle beauté dépend du caprice des hommes, et la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmés. — Serais-je la vôtre, mon cher Philosophe, lui demanda la Présidente en se cachant avec son éventail?.. — Pardon, Madame, si j'hésite; ma délicatesse me rend timide, et je fais profession d'un désintéressement qui ne vous est pas encore

assez connu, pour me mettre au dessus d'un soupçon injurieux. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente, et, je dois en convenir, cet article me fait trembler. — Allez, Monsieur, vous êtes trop juste pour me supposer des soupçons aussi avilissans. Je vous ai deviné, c'est Clarisse qui vous arrête ; je vois vos détours, ainsi laissez moi. — Oui, femme adorable, je vous laisse, mais c'est pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il était congédié, il s'en est plaint à moi, et je lui ai promis d'engager Clarisse à lui accorder sa main.... Femme injuste, croyez donc à présent que Clarisse a disposé de mon cœur. — Est-il possible, ô ciel! ah! vous m'enchantez, et je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir, je vous at-

tends, ne me faites pas languir. Ce soir, nous quittons la campagne.

Ariste en s'en allant se disait à lui-même : « Je m'admire en vérité d'avoir l'audace d'épouser cette femme ; elle est affreuse, mais elle est riche ». Il arrive chez Clarisse, elle était à sa toilette ; près d'elle se trouvait Cléon qui, en voyant arriver le Philosophe, prit le maintien et la figure d'un homme accablé. — Ah ! le joli habit ! s'écria Clarisse ; approchez donc un peu, que je le voie. Il est délicieux, n'est-ce pas, Cléon ? c'est moi qui l'ai choisi. — Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air sombre. —Laissons ce badinage, interrompit le Philosophe. Je viens me justifier d'un crime dont on m'accuse, et remplir un devoir sérieux

Cléon vous aime, Madame, vous l'avez aimé ; il perd votre cœur, dit-il, et c'est moi qui en suis la cause... — Oui, Monsieur, reprit Clarisse, pourquoi ce mystère ? je viens de le lui déclarer... — Et moi, Madame, s'écria *Ariste*, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme estimable qui mérite le don de votre main, et qui meurt s'il ne l'obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer ; c'est un aveu que je fais sans honte, mais son inclination a de plus que la mienne la force de l'habitude, et peut-être aussi trouverais-je en moi-même des ressources morales qu'il n'a pas en lui... — Ah ! l'homme étonnant, s'écria à son tour le perfide Cléon ! que vous dirai-je ? ajouta-t-il en embrassant

le Philosophe de toutes ses forces, que vous dirai-je ? homme généreux, vous me confondez ! — Il n'y a pas de quoi, reprit humblement *Ariste* ; votre générosité m'a donné l'exemple, je ne fais que vous imiter. — Venez, Mesdames, dit Clarisse à Eugénie et à Arsinoé qu'elle vit paraître, venez être témoins du triomphe de la Philosophie. *Ariste* me cède à son rival, et sacrifie son amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connaît à peine. ». L'étonnement et l'admiration furent joués d'après nature. *Ariste* prit la main de Clarisse, et la mettant dans celle de Cléon, il parut savourer à longs traits, avec une orgueilleuse modestie, les douceurs de l'adoration. « Soyez heureux, leur dit-il, et cessez de vous étonner d'un effort qui, tout pé-

nible qu'il est, trouve sa récompense en lui-même. Que serait-ce donc qu'un Philosophe, si sa vertu ne lui tenait pas lieu de tout? A ces mots, il se retira comme pour se dérober à la gloire, et nos jeunes étourdies de rire à gorge déployée.

La Présidente attendait le Philosophe. — Est-ce fait, lui demanda-t-elle avec empressement? — Oui, Madame, ils sont unis; je suis à moi... et je suis à vous. — Ah! je triomphe! vous êtes à moi pour toujours, *Ariste*! venez donc que je vous enchaîne par des liens indissolubles. Le Philosophe tombant aux genoux de la Présidente : « Ah! Madame, quel empire vous avez pris sur moi! ô Socrate! ô Platon! qu'est devenu votre disciple? Le reconnaissez-vous encore dans ce

état d'abaissement ? » Comme il parlait ainsi, la Présidente avait pris un ruban couleur de rose qu'elle attachait au cou du Sage, et imitant Lucinde de l'*Oracle* avec un air enfantin le plus plaisant du monde, elle l'appellait du nom du *charmant*. — Juste Ciel ! que deviendrais-je, dit *Ariste*, si quelqu'un savait... si quelqu'un pouvait seulement deviner.... Ah ! Madame, épargnez moi, fuyons, éloignons nous d'une société qui nous observe, sauvez moi de l'humiliation où je me trouve.... — Qu'appelez vous *humiliation*, reprit madame de Bésenval ! je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne.... » A ces mots, la porte s'ouvre, la Présidente se lève tenant le Philosophe en lesse. « Le voilà,

dit-elle à la compagnie qui l'environna tout à coup, le voilà cet homme si fier qui soupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma cassette; je vous le livre, mon rôle est joué.» A ce tableau unique, le plafond retentit du nom de *charmant* et de mille éclats de rire. Le malheureux *Ariste* s'arrachant les cheveux, et déchirant ses vêtemens de rage, se répandit en injures contre la perfidie des femmes, et alla composer un ouvrage (que personne ne lut) contre la dépravation de son siècle, dans lequel livre il déclara hautement qu'il n'y avait de Sage que lui.

FIN.

DARTISSON,

OU

L'ABUS

DE

LA CONFIANCE.

Prononce si tu veux, je saurai mépriser le supplice et mon bourreau.

F. Huet del *F. De Monchy Sculp*

DARTISSON,

OU

L'ABUS

DE

LA CONFIANCE.

A VERSAILLES,

Chez LOCARD, Imprimeur-Libraire, rue du Commerce, n°. 18.

A PARIS,

Chez DESPREZ, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 44.

AN XI. — 1803.

DARTISSON,

OU

L'ABUS DE LA CONFIANCE.

CHAPITRE PREMIER.

AH ! combien est à plaindre l'homme qui n'a de confiance que dans son opinion ; mais combien plus encore est à plaindre l'homme qui s'en rapporte aveuglement à tous ceux qui se disent dévoués à ses intérêts ! Persuadé de trouver en eux la délicate probité qu'il sent en lui, il les croit, les appelle ses amis. Mais hélas ! victime de sa confiance, il s'aperçoit un jour,

souvent un peu trop tard, qu'il est en ce monde des êtres affectant toutes les vertus, et n'en ayant aucune; qui se font une criminelle étude de flatter les faibles, afin d'obtenir une amitié qu'ils trahissent bientôt après. Ces réflexions me rappellent un trait que je vais raconter pour en prouver la justesse.

Le baron Dartisson, lassé du célibat, chercha dans les cercles brillans où il allait, une femme douce et sensible, instruite, et d'une famille digne de la sienne. Bientôt son incertitude est fixée; Clarisse de Montesson est l'objet de son choix. Il en fait la demande à ses parens, qui ne s'opposèrent point à

leur alliance. Clarisse avait peu de bien ; mais Clarisse avait des qualités, et c'était là les richesses que Dartisson considérait le plus.

Il goûta près de son épouse le bonheur d'aimer et d'être aimé ; mais il manquait un fils à sa félicité, et ses vœux furent comblés la deuxième année de son mariage..... Hélas ! ce fils lui coûta bien cher.... Clarisse perdit la vie en lui donnant un héritier. Dartisson, dont l'âme courageuse était inaccessible à l'accablement, supporta ce revers avec toute la fermeté d'un philosophe. Il soupira seulement, leva les yeux au ciel et prononça ces mots : « Du moins, grand

» Dieu! conserve-moi mon fils....;
» qu'il soit l'image vivante de
» sa mère, qu'il en possède toutes
» les vertus, et, qu'appui de ma
» vieillesse, il en puisse faire le
» bonheur. »

Cet espoir diminua l'excès de sa douleur, et après avoir consacré les premiers instans aux regrets que méritait son épouse, il résolut de ne s'occuper que de son fils Eugène ; dès lors il confia son enfance à plusieurs gouvernantes, sur lesquelles il veillait avec les yeux d'un bon père.

Chapitre II.

A peine Eugène avait-il atteint sa quatrième année, que déjà tout en lui présageait le plus heureux naturel ; ses réponses étaient toujours assaisonnées de saillies vraiment au-dessus de son âge. Sans cesse il agaçait ses bonnes par maintes espiégleries amusantes ; mais quoique fort jeune encore, il montrait un fond de sensibilité bien précieux : on le voyait attentif et ému quand on lui peignait la différence qui existait entre lui et le fils du jardinier ; souvent même la figure mouillée de pleurs, il en deman-

dait la raison ? Quelle joie n'éprouve pas un bon père en voyant couler des yeux de son jeune enfant, les larmes de la compassion ! Si mon fils s'attendrit, disait le Baron, aux seuls récits du malheur, ah ! combien plus encore il s'attendrira quand il en connaîtra l'aiguillon : je le vois d'ici consoler l'orphelin en lui servant de père ; je le vois ardent défenseur de la vertu qu'on opprime ; je vois enfin, je vois autour de lui fumer sur les autels de la reconnaissance, l'encens que brûleront les heureux qu'il aura faits. »

Cette douce pensée lui faisait goûter d'avance le bonheur qu'il attendait de son fils. Je ne veux

point, continua-t-il, confier à un étranger le soin de former son cœur : c'est un champ difficile à cultiver ; mais ce champ promet au laboureur une moisson qui doit le récompenser de ses peines.

Quant à son esprit, j'en chargerai un docte et sage précepteur ; je ne veux rien épargner pour faire un homme instruit ; car l'éducation épure nos sentimens, développe nos idées et balance l'expérience même.

Chapitre III.

Un jour que le Baron tenait son fils dans ses bras et qu'il lui parlait des avantages de l'étude : Mon ami, lui dit-il, vous savez lire et même écrire, mais cela ne suffit pas. — Que faut-il donc de plus, mon père ? — Puiser dans les sciences la force de l'âme dans l'adversité. — Qui n'est pas malheureux en a-t-il besoin ? — Qui vous assure ne le point devenir ? — Près de vous, mon père, mon âme est inaccessible à l'infortune. — Penserez-vous toujours ainsi ? — Oh ! oui, toujours ; et il l'embrassa. — Eugène, je

ne serai pas toujours avec vous. — Pourquoi ? — Un temps doit venir où Dieu m'appelera dans un autre monde : tout homme en naissant contracte la dette de mourir ; il faut tôt ou tard l'acquitter. Tu pleures, Eugène....Ne t'afflige pas, mon ami ; alors je verrai Dieu, je verrai ta mère, et mon fils viendra m'y trouver! — Allons-y ensemble. — Cela ne se peut pas ; plus âgé, je dois mourir avant toi. — Je sais bien ce que je ferai, moi. — Que feras-tu ? — Je ne mangerai plus, il faudra bien que je meure.—Non, mon fils, et vous auriez grand tort : quand Dieu donne l'existence à l'homme, il ne la lui donne pas pour lui seul ; il doit

la rendre utile à ses semblables. Votre patrie peut avoir besoin de votre courage dans les combats, et de votre sagesse dans les conseils. La noire calomnie peut déchirer l'innocence ; vous êtes là pour lui opposer une barrière. Ces devoirs sont sacrés, mon fils, et tels pénibles qu'ils paraissent à remplir, ils font pourtant la volupté de l'honnête homme. — Mais, mon ami, vous m'avez fait lire Bélisaire, et je crois me rappeler que Bélisaire fut la victime de son mérite. — J'en conviens, et tel est le sort de la plupart des grands hommes ; mais qui fait le bien en reçoit toujours la récompense. Si le monde la lui refuse, la vertu la

lui donne. Qu'éprouvez-vous, mon fils, en lisant Belisaire? — Beaucoup d'intérêt, mon père; je le plains, je l'estime, je voudrais même le voir pour essuyer ses pleurs, quand il fait couler les miens. — Eh bien! si l'auteur vous avait peint Bélisaire partout triomphant de ses ennemis, élevé au faîte des grandeurs, vous éprouveriez un sentiment bien différent; Bélisaire vous serait moins cher, et peut-être même terniriez-vous l'éclat de sa gloire en le soupçonnant ambitieux; car l'orgueil fait autant de héros que le vrai mérite, et l'on ne saurait les distinguer que quand le sort est contre eux. Le premier, par le moindre revers, perd le

fruit de ses exploits ; le second, au contraire, se montre plus héros que jamais ; la vanité de l'un quêtait des louanges publiques ; la vertu de l'autre des *bravos* de l'âme. Mais je vous parle un langage que vous n'entendez pas ; revenons à l'éducation. Je vous ai cherché un précepteur, et je l'ai trouvé. — Un précepteur ? — Oui, mon fils ; un précepteur est un homme qui veut bien se charger du soin d'orner l'esprit des fleurs de l'éducation. — J'aurais mieux aimé, mon père, que c'eût été vous qui vous en chargeassiez. — Mon fils, il faut pour bien montrer, bien savoir ; et les années m'ont fait oublier beaucoup de choses. Cependant je me

propose de vous donner des leçons de harpe ; j'en pince encore assez pour démontrer les premiers principes. Préparez-vous donc, mon cher ami, à parcourir la carrière des sciences : les chemins en sont rebutans ; mais le véritable bonheur est au bout. D'ailleurs, vous aurez des instans de repos ; et Théodore, le fils de mon ami de Monterville, viendra travailler avec vous ; vous êtes tous deux du même âge et montrez les mêmes dispositions ; j'espère qu'excité l'un par l'autre, vos progrès seront plus rapides. de Monterville a peu de bien, et je ne peux l'obliger plus décemment, qu'en faisant instruire son fils.

Comme le baron Dartisson achevait ces paroles, un domestique annonça monsieur de Monterville. — Tu te charges, lui dit celui-ci en entrant, d'une tâche bien épineuse; mais rien ne rebute l'amitié. Voilà mon fils; il me doit la vie, qu'il te doive le bonheur! Allons, Théodore, embrassez votre second père. Le jeune enfant courut vers le Baron qui le reçut avec cette douce émotion, qu'un bon cœur éprouve à l'aspect des heureux qu'il doit faire! — Venez, lui dit ce généreux ami, venez, et puissiez-vous, profitant de mes avis, vous consacrer entièrement à la félicité de vos parens. — Souvenez-vous que si un bon fils est le plus beau

présent des cieux, un mauvais est le plus affreux ; mais je présage que vous serez tel que le désire et que le mérite votre vertueux père... A ces mots, de Monterville rougit ... Dartisson s'en aperçut, et pour ne point blesser sa modestie, il changea de conversation. Tandis que ces deux amis s'entretenaient sur divers sujets, Eugène ne se lassait point d'examiner Théodore qui, de son côté, en faisait autant... Que de plaisirs ils se promettaient réciproquement ! On voyait dans leurs yeux qu'ils se supposaient déjà ensemble à la promenade, abandonnant aux airs, maint cerf-volans ou bien, qu'ils faisaient rouler, sur un terrein égal, des

petites boules de cailloux ; ils pensaient qu'aucun délice ne pouvait surpasser ceux-là ; mais la tendre amitié leur en réservait d'autres bien préférables et qu'ils ne connaissaient point encore.

M. de Monterville, après avoir dit adieu à son fils, et après lui avoir promis de le venir chercher tous les dimanches, prit congé du Baron en l'accablant de discours reconnaissans.

Chapitre IV.

Dartisson se vit donc alors deux fils ; car il se promettait de prodiguer à Théodore les mêmes soins qu'à Eugène. Mes petits amis, leur dit-il le lendemain, j'ai à vous parler de vos devoirs ; car vous en avez à remplir : le premier, c'est de m'accorder votre entière confiance... ; le second, c'est de m'obéir... Vous aurez à obéir également à votre précepteur... C'est un homme dont la probité à toute épreuve, sert de modèle à ceux qui le connaissent... Il est d'ailleurs très-respectable par les malheurs qu'il a éprouvés...

et par son âge ; à trente-six ans, un homme commence à mériter de la vénération... Allons, mes petits amis, à demain; car demain vous commencerez à vous mettre à l'ouvrage.

En effet, M. Dutange, prévenu par le Baron, arriva vers les neuf heures, tout disposé à enseigner ses nouveaux écoliers.

Halte là ! M. Dutange.... Suspendez un instant votre zèle..... permettez-moi de vous peindre à mes lecteurs... Eh quoi ! vous hésitez ? ... Sauriez-vous donc tout ce que vous perdrez à être connu?... N'importe, je commence votre esquisse :

Qu'on se figure d'abord un homme dont tous les traits a n-

noncent un flatteur ... Sur ses lèvres, on voit le sourire de la complaisance, et dans ses yeux, l'évidence de l'hypocrisie ; la probité sans cesse est dans sa bouche, et le vice dans son cœur ... ; gestes et regards, rien n'est naturel chez lui ; tout désigne une vertu étudiée...

O malheureux Dartisson ! que d'infortunes tu te prépares, en recevant dans ta maison un tel serpent !

Maintenant, M. Dutange, vous pouvez vous mettre à la besogne ; mon lecteur ayant sans doute déjà vu en ce monde quelques-unes de vos copies, ce que j'ai dit de vous, doit lui suffire pour qu'il vous reconnaisse.

Afin de rendre hommage à la vérité, je dois convenir que ce précepteur avait du talent ; et c'est précisément son talent qui le rendait plus dangereux ..... Pour servir ses projets criminels et leur donner un air de justice, il puisait, dans la bourbeuse source des sophismes, les couleurs dont il tachait l'équité.

Venez, innocentes créatures, Eugène et Théodore ; venez vous livrer à votre bourreau ; venez près de lui respirer un air qu'il corrompra par un souffle impur.... Si vous suivez ses conseils, vous êtes perdus ..... Mais non, votre vertu pourra souffrir sans vous abandonner ; vous serez ses victimes, et non pas ses complices.

Le Baron voulant installer Dutange, entra dans la chambre où il était ; et après s'être arrangé sur l'heure et le genre de travail de ses deux fils, il les leur recommanda avec cette bonté paternelle, qui semble confier le plus précieux trésor à celui qui se charge d'éduquer ses enfans.

Chapitre V.

Dutange voulant obtenir l'amitié, même la confiance du Baron et de son fils, déguisa longtemps son horrible caractère, et prit un soin affecté de l'éducation de ses élèves.

Théodore balançait Eugène, et le maître même eût été embarrassé de décider lequel faisait le plus de progrès, soit dans la langue latine, soit dans la géographie, soit enfin dans les mathématiques; mais Dutange flatait davantage Eugène....; la fortune dont celui-ci devait jouir un jour, tentait trop cet indigne

précepteur pour qu'il ne conçût pas l'espoir de s'en approprier une partie. Brouillons le père avec le fils, se disait-il ; faisons croire au Baron, qu'Eugène donne dans le travers, et persuadons à Eugène que je prends ses intérêts près du Baron. Surtout beaucoup de prudence et d'adresse ; l'un est crédule, l'autre, trop jeune encore, est sans défense... Tout sourit à mes vœux ; osons donc tout, sans avoir la puérile crainte de blesser notre conscience. Car d'où vient qu'il est plus riche que moi ? — C'est, me répondra-t-on, le sort qui l'a voulu. — Qui commande au sort ? — Dieu. — Dieu est donc injuste ?... — Or, si Dieu est in-

juste, peut-il exiger que l'homme ne le soit pas ? Au surplus je peux déplaire ou devenir infirme ; quelles seront alors mes ressources ? Je suis sans bien, il m'en faut ;

Necessitas non habet legem.

Laissons, laissons aux sots, toujours esclaves du préjugé, le stérile avantage d'être vertueux...; soyons heureux, voilà le point essentiel, et peu m'importe si je dois mon bonheur au crime ou à la vertu.

Quels discours, grand Dieu ! et tu n'écrases pas ceux qui les prononcent ? .... Dutange ignorait-il donc combien sont amers, les fruits qu'un méchant recueille de sa victoire.... le remord les empoisonne,

empoisonne, et fait dire à qui les a goûté, qu'il vaut mieux être pauvre en bien, mais riche en probité.

Le caractère doux et modéré du jeune écolier, déconcertait son infâme précepteur, qui aurait voulu le voir donner dans de coupables excès, afin d'être détesté du Baron ; Eugène aimait les plaisirs, mais les plaisirs agréables à son père ; et, quoi qu'ayant déjà quinze ans, le plus vif pour lui était de prendre sa leçon de harpe.

Cependant cet âge fougueux où s'agite si facilement le ressort des passions, laissait à Dutange l'espoir de le voir changer de sentimens. Allumons, se disait-il,

allumons dans ce jeune cœur le feu des désirs . . . .; cachons avec soin le vice, sous le voile séducteur des plaisirs, et semons de fleurs le chemin qui doit le conduire dans l'abîme des erreurs. Son père ne le laisse point sortir sans l'accompagner ; persuadons-lui que c'est un esclavage honteux à son âge . . . . . Il se livre avec ardeur à l'étude . . .; démontrons-lui que la meilleure des sciences consiste à savoir jouir. Il ne lit que de bons livres ; donnons-lui le goût des romans. Il me reste encore un autre moyen plus efficace que ceux-là. . . . . il est sage, peignons-lui les charmes de l'Amour. . . Pourra-t-il braver un Dieu qui sut vaincre tant de

héros.... J'ai la confiance du père ; elle est le fruit de huit ans de travail ; il me croit incapable de le tromper, profitons de sa crédulité.

Chapitre VI.

Pendant que Dutange méditait ses noirs complots, Eugène et Théodore se promenaient dans le grand jardin. Là, loin de s'amuser à des jeux d'écoliers, ils s'occupaient à raisonner.... Une règle de grammaire, un problême d'algèbre était toujours l'objet de leurs conversations..... Sur un contre-sens échappé de la bouche de Théodore, Eugène se mit à rire aux éclats, et s'aperçut qu'un écho répétait ses accens....; il s'arrête, frappe des mains, et l'écho répéta fidèlement une seconde fois.... Quoi! reprit Théodore, tu

ne savais pas encore qu'il y avait ici un écho ? souvent de notre croisée que tu vois en face (1), souvent ma sœur et moi nous nous amusions à crier pour l'entendre résonner.... Nous étions bien jeunes alors..... c'était avant qu'elle n'allât en pension..... Depuis qu'elle y est, je l'ai vue bien rarement, ma bonne sœur; on l'attend de jour en jour..... elle revient demeurer avec nous.... Te rappelles-tu de l'avoir connue? — J'en ai une bien faible idée..... mais laissons là ta sœur, cher Théodore.... je me meurs d'envie de faire apporter ma harpe en

(1) Le logement de de Monterville avait la vue sur le parc du Baron.

cet endroit..... je veux savoir comment l'écho rendra ses sons. Il court aussitôt à la maison, et revient quelques instans après accompagné de deux domestiques qui portaient l'instrument..... Eugène commença par un accord....., puis ensuite un prélude, et bientôt entreprit une romance. Il était alors éloigné de la maison, au fond d'un charmant bois, et croyait ne pouvoir être aperçû de personne. Cependant il entend ouvrir une croisée, se retourne vers la maison où demeurait de Monterville, et voit une fenêtre ouverte ; mais ce qui le frappe, est la jeune personne qui se dispose à l'entendre..... sa beauté

l'étonne et rend sa main immobile sur sa harpe. — Qu'as-tu, lui dit Théodore, tu me parais troublé? — Je le suis en effet. — Et quelle en est la cause? — Je l'ignore; mais on vient d'ouvrir une croisée de ta maison, et j'ai aperçu une femme aussi belle qu'on nous peint Cypris! — Eh! mais je ne me trompe pas;.... c'est ma sœur! — Ta sœur? — Elle-même.... Emélie!... Emélie! — C'est toi, Théodore! — Oui, ma sœur..... Te voilà donc arrivée? — Tu le vois bien.... je t'ai aperçu, et j'ai voulu te dire un petit bon jour.... — Ce hasard est heureux pour moi, reprit Eugène, puisqu'il me pro-

cure le bonheur de vous voir ; — Et moi de vous entendre, monsieur, car vous vous disposiez à faire de la musique. — Je le voudrais bien, mademoiselle ; mais je ne le puis. — Pourquoi donc, monsieur ? — Je chante à faire pitié, et pince de cet instrument encore plus mal que je ne chante. — La modestie, monsieur, donne un nouveau mérite au mérite qu'on a. Il faut qu'un orgueilleux ait bien du talent, pour me faire oublier sa vanité ; mais qui n'a pas de prétentions, a droit à l'indulgence..... Sans doute que vous n'avez pas besoin de la réclamer, monsieur. Au surplus, mon frère, puis-

que je ne saurais obtenir cette grâce, prie ton ami de vouloir bien te l'accorder ; tu seras peut-être plus heureux que moi. — Ma sœur, repliqua-t-il d'un ton railleur, je l'excuse..... il n'est pas à son aise. — Tais-toi donc, indiscret ! — Pourquoi ? — Cela ne se dit pas. — Monsieur n'est pas à son aise, dis-tu ?... Il a tort, en ce cas, de rester au grand air. — Mon ami s'amuse, mademoiselle ; si j'avais quelque chose d'affligeant, votre présence seule suffirait pour me le faire oublier. — Or, monsieur, plus d'excuse. — Mais, mademoiselle, je vais vous sembler détestable ? — Je ne trouve de détestables que ceux

qui se font prier. — J'obéis donc; Alors Eugène, tremblant comme la feuille par excès d'amour et de timidité, chanta du mieux qu'il put les vers suivans :

Avant de connaître Thémire,
Tircis dédaignait les Amours ;
Il l'aperçoit.... son cœur soupire !
Son cœur s'embrase pour toujours.
Il.....

Il veut continuer, mais la parole lui manque, tant il craignait d'avoir, par cet aveu implicite, excité le courroux de son amante.

Fort bien ! s'écria Emélie qui feignit de n'avoir pas compris le sens du coupiet ; j'eusse été très-privée de ne pas vous entendre. — Et lui de te voir, reprit malignement Théo-

dore, qui s'apercevait du plaisir qu'Eugène prenait à regarder sa sœur ! — Quand on a votre talent, continua Emélie, on ne doit pas craindre de le montrer. — Je dois ce compliment à l'honnêteté, mademoiselle, et pour être honnête, quelquefois on cesse d'être sincère. — Point du tout, monsieur ; je conviens franchement que je trouve le son de votre harpe aussi doux.... — Qu'il trouve doux, interrompit Théodore, le son de ta voix ! — Mon frère plaisante, il aime la gaieté. — Chacun son goût, ma sœur.. ..; mais ce n'est point à cette divinité là qu'Eugène offre son encens ! .... une autre depuis peu..... Tu baisses les yeux.....

tu rougis..... vois donc, ma sœur, quelle timidité ! elle parle pour lui. — Tes discours, lui dit tout bas Eugène, sont déplacés, et, si ce n'est par amitié, au moins par charité tu devrais ne me les point tenir.

La conversation allait se ranimer, quand les deux domestiques qui avaient apporté la harpe vinrent la chercher, et dirent que le dîner était servi: on se salua de part et d'autre, et la croisée soudain fut fermée.

Chapitre VII.

Le malin Théodore s'aperçut, dès le premier moment, que sa sœur avait ravi la liberté de son ami..... Il avait peine à le taire, quoiqu'il l'eût déjà bien fait entendre..... Enfin il rompit le silence au milieu du chemin. — Comment trouves-tu Emélie? lui dit-il. —Moi? — Oui, toi.... depuis que tu l'as vue, tu me sembles triste, préoccupé; et si j'en croyais mes soupçons, ma sœur.... — N'achève pas..... tu pourrais avoir deviné, et notre intime amitié veut que ce soit moi qui t'en fasse le libre

aveu..... Oui, mon cher Théodore, j'aime Emélie, et d'après le tableau que mon père nous a fait de l'Amour ; je crois reconnaître le pouvoir de ce Dieu si redoutable..... A peine avais-je aperçu ton adorable sœur, que mon âme reçut une impression que je ne saurais expliquer ; j'étais heureux en la voyant ; mais en la voyant j'étais comme anéanti..... j'aurais voulu lui sembler aimable, et jamais je ne fus plus stupide..... Même en ce moment, je ne sais encore quel trouble obscurcit mes pensées. O mon ami ! porte s'il se peut, dans mes idées, le flambeau de la raison ; que ta paisible indifférence me sauve la honte de

l'égarement!—Mais, reprit Théodore, l'expérience de ton père..... pourra mieux que moi, t'être utile. — Que dis-tu? ..... mon père!.... bien au contraire, cachons-lui tout avec grand soin! — Quel discours, Eugène! — J'en conviens, ami, et c'est la première fois que je sens le besoin de feindre .... mais, hélas! pour éteindre le feu qui me consume, le Baron pourrait me priver du bonheur de la voir .... Ne plus la voir! s'écria-t-il avec fureur..... cette idée me déchire ...— Non, je ne saurais vivre loin d'Emélie; l'ordre qui l'exigerait serait l'arrêt de ma mort.... il vaut mieux, cher Théodore, attendre tout du temps..... Promets-moi la plus in-

violable discrétion. — Ce doute m'offence.--Seulement dimanche, quand tu la verras, parle-lui de moi, tâche de savoir ce qu'elle en pense. — Tu parles bien en amant, c'est-à-dire, en sot ! crois-tu bonnement qu'elle t'adore aussi ?... Et quand bien même cela serait, penses-tu qu'elle va me le confier.... tandis qu'elle peut le confier à toi-même ?.... erreur ! — Tu as raison ; mais essaye toujours, rends ce service à ton ami.

L'aspect du logis fit cesser tout à coup leur entretien..... ils entrèrent et se mirent à table. Qu'elle position pour Eugène !.... dissimuler le trouble de son âme, paraître gai quand il aurait eu

tant de plaisir à s'abandonner aux tendres rêveries...; en un mot, montrer tout le calme de l'indifférence, quand il éprouvait tous les orages de l'amour.

Le dîner fini, il fallut se mettre au travail ; Eugène n'en avait pas la force ; mais Eugène tâcha d'en avoir le courage.

Malgré les soins qu'il prit pour tout cacher, Dutange s'aperçut qu'il soupirait et que ses regards exprimaient les douces langueurs de la mélancolie.... « Mon ami, lui dit-il, en affectant un air de bonté, vous avez quelque chose d'extraordinaire. Vous voulez le dissimuler ; mais c'est en vain..... vos yeux trahissent votre âme. Eh! quoi! ne mérité-je point votre

confiance .... me soupçonneriez-vous trop sévère, ou capable de tout découvrir au Baron.... Ah ! loin de vous cette idée qui vous nuit autant qu'elle m'outrage. Ouvrez-moi votre cœur, soulagez-vous en déposant dans mon sein, les chagrins que vous renfermez dans le vôtre. J'ai été à votre âge, j'en connais toute la fragilité ; mes souvenirs armeront ma clémence, et mes avis vous épargneront peut-être bien des regrets ; prenez-y garde, Eugène ; un retour à la vertu est bien louable ; mais il est encore bien plus louable de ne s'en point écarter.... et pour cela, souvent il ne nous faut qu'un sage conseil.... Croyez bien que si je

vous exhorte à cet aveu, c'est moins excité par la curiosité, qu'animé par le désir de sauver votre jeunesse de l'écueil des passions..... Assez long-temps je fus votre précepteur, je veux désormais me montrer votre ami.

Eugène, séduit par ce langage trompeur, ne balança point à faire l'aveu de sa flamme... Oui, lui dit-il, oui, vous êtes mon ami, et je ne peux vous donner un gage plus certain de mon amitié, qu'en vous confiant que j'aime et que j'aimerai toute la vie la sœur de Théodore. — Tout beau! s'écria Dutange, je vois dans l'amour deux nuances tout à fait opposées... Autant l'amour tendre, respectueux est aimable, j'ose

même dire utile, autant l'amour qui sert de voile au besoin est vil et méprisable : lequel des deux donne des loix à votre âme? — Le premier, n'en doutez pas. Croire qu'Emélie peut en inspirer d'autre, serait insulter ses charmes. — En ce cas, qui peut faire naître le trouble où je vous vois... Allez, vous n'êtes qu'un enfant... Aimez-vous? rien n'est-il plus naturel, plus délicieux..... Est-on dans ce monde pour se priver des douceurs qu'on y rencontre? — Vous me rendez la vie. — Je n'en parlerai point à monsieur votre père; mais il faut promettre de me dire tout ce qui se passera entre vous et votre amante, afin que je puisse veiller sur vous

avec les yeux d'un véritable ami. — Je vous le jure. — Je ne veux pas que vous commettiez quelqu'étourderie; et qui marche sous l'étendard de l'amour, ne marche pas toujours sous celui de l'honneur.

Malheureux jeune homme, à qui vas-tu te confier! Cette imprudence est le signal de tes infortunes.

Chapitre VIII.

Encouragé par cette dangereuse conversation, Eugène se livra donc avec sécurité au doux penchant qu'il éprouvait.

Chaque jour il allait sous les fenêtres d'Emélie; quelquefois il ne la voyait pas ; mais quand elle s'y trouvait, tous deux.... ils se regardaient réciproquement, et leur silence était trop éloquent pour qu'ils osassent le rompre...

C'était peut-être la dixième fois qu'Eugène se trouvait au rendez-vous, quand Théodore aperçut

évidemment dans sa sœur ce qu'il avait deviné dans son ami. Tout bas, il conseilla à celui-ci de chanter un couplet, l'assurant que l'instant était favorable; d'abord la timidité d'Eugène rejeta le conseil, mais son amour fut vainqueur de sa timidité.... Hélas! un amant ne combat point, ou combat bien mal ce qui peut offrir l'espoir à ses désirs!.... Je ne sais que chanter, disait-il à son ami. — Qu'importe ce qu'on chante; l'Amour n'est-il pas indulgent?..... Le plus sincère aveu, cher Eugène, n'est pas toujours le plus éloquent... Ose tout; sois sûr que ma sœur te répondra avec la franchise de l'innocence... Le jeune amant succomba à la

tentation et chanta le couplet suivant :

J'aime et je n'ose le dire
A celle qui sut me charmer ;
Un tendre amant craint toujours d'exprimer
Son amoureux délire.
Mais le ciel que je vais sans cesse importuner
De ma fervente prière,
Permettra qu'Emélie ait l'art de deviner
Comme elle a celui de plaire.

Alors Emélie, sur la fin de l'air, repondit ce qui suit :

Le ciel que vous voulez sans cesse importuner
Exauça votre prière ;
La sensible Emélie a l'art de deviner
Beaucoup mieux que l'art de plaire.

A ces mots, mademoiselle de Monterville regarde Eugène, rougit..., soupire, et soudain ferme la croisée.

Eugène interdit ne savait s'il devait

devait croire à toute sa félicité. Ah! mon ami, dit-il à Théodore, que ne puis-je partager avec toi toutes les délices dont mon âme s'enivre en ce moment... Peux-tu concevoir tout mon bonheur, cher ami ; je suis aimé. Heureux près de toi, je goûtais les charmes de la tendre amitié ; mais heureux doublement près d'Emélie, je vais goûter l'ivresse de l'amour. Sa réponse ne me laisse aucun doute, Théodore..... je suis aimé. Et vingt fois il répéta je suis aimé.

Chapitre IX.

Tandis qu'il se livrait à la douce pensée d'être aimé, Dutange révélait au Baron le secret qu'Eugène lui avait confié..... Il aime, lui disait-il, et je prévois bien des chagrins pour vous, puisqu'il vous en fait un mystère; sa défiance à votre égard est impardonnable. Quant à moi, j'ai fait ce que je devais faire; mais conseils ni menaces n'ont rien pu sur lui..... Emélie lui fait oublier tout, jusqu'à son devoir. — Emélie? dites-vous. — Oui, monsieur, elle-même.... Cette

conduite a lieu de me surprendre, et j'avoue que je lui supposais plus d'amitié pour vous ; mais peut-être qu'il est encore temps d'arrêter le mal ; hâtons-nous donc d'employer tous les moyens pour le rappeler à la raison.--Généreux ami, répliqua le Baron étonné de ce qu'il venait d'entendre, je rends grâce à vos soins obligeans, et ce gage de votre amitié accroît la confiance que j'avais en vous ; aidez-moi donc s'il se peut à sauver Eugène du précipice où il veut s'engloutir ; joignez vos efforts aux miens, pour rendre un fils à son père. — Je vous conseille, monsieur, de sembler tout ignorer ; car sans cela, il me retirerait sa confiance, et alors nous ne saurions

plus rien.... Rapportez-vous-en à mon zèle, et croyez que je n'épargnerai pas mes soins pour vous rendre un service aussi important... Je l'aperçois, il revient avec Théodore... Je cours au-devant de lui, chercher à connaître de nouveaux détails que je ne manquerai pas de vous révéler.

Eugène, aussitôt qu'il aperçoit Dutange, se jette dans ses bras, lui fait part de l'aveu qu'il venait d'obtenir d'Emélie, et du dessein qu'il avait de lui faire tenir un billet. — Fort bien ! répondit le précepteur; un billet ! c'est là montrer qu'on est entreprenant, *amor, juvat audaces* (1). Vous

(1) Virgile, *fortuna juvat audaces*.

me le montrerez avant de le remettre à son adresse ; je veux voir s'il est tourné avec goût. — Volontiers. — Surtout qu'il soit bien tendre, bien passionné..... — Vous approuvez donc ce projet? — Sans contredit..... si, comme vous me l'avez dit, votre amour est respectueux..... Pourquoi n'aimeriez-vous pas.... Si vous pouvez aimer.... pourquoi ne le feriez-vous pas connaître... Dieu même veut qu'on aime; car Dieu seul distribue en nos cœurs les sentimens... S'il les distribue... c'est pour qu'ils agissent moralement... Il ne saurait donc condamner ce qui peut en résulter; car ce serait condamner un effet dont il serait la cause. Vous pour-

riez lui dire alors : *Grand Dieu, tu as tendu des piéges sur la route de mon existence; plein de confiance en ta supréme bonté, je me suis laissé guider par toi... Tu m'as conduis vers eux... Injuste aujourd'hui, tu me blâmes de m'y être laissé prendre.*

Aussitôt Eugène court à sa chambre, confier au papier ce qu'il voulait dire à son Emélie; peu de temps après, il revient et remet un billet à Dutange qui promet de le lui rendre incessamment.

Bientôt l'hypocrite précepteur est chez le Baron.... « Tenez, lui dit-il du plus loin qu'il l'aperçoit, voilà la preuve évidente de ce que je vous ai avancé ce matin...

Lisez... » Le Baron interdit, prend le papier et voit ces mots :

« *Qui vous voit, peut-il rester* » *insensible à tant de charmes....* » *Non, belle Emélie ; à peine* » *mes yeux avaient rencontré* » *les vôtres, que je perdis ma* » *liberté...Mais esclave heureux,* » *je chéris mes chaînes si vous* » *daignez sourire à ma capti-* » *vité.* »

EUGÈNE.

Après avoir lu, Dartisson plie le billet et le met dans sa poche... Rendez-le-moi, s'écria Dutange. — Non, reprit le Baron ; non, il est temps que je me montre... Vous pouvez beaucoup sur mon fils; mais l'autorité d'un père peut

encore davantage. Je cours chez mon vieil ami de Monterville, l'instruire de ce qui se passe. — Dieu! qu'allez-vous faire ? — Mon devoir. Et il sortit.

Dutange ne savait ce qu'il allait devenir. Sa crainte était qu'Eugène ne répétât les avis qu'il lui avait donnés..... Il chercha donc les moyens de parer le coup qui le menaçait ; il y songeait encore quand le Baron rentra. — Eugène, dit-il d'un ton satisfait, ne verra de long-temps son amante. Emélie, plus sincère que lui, avait déjà tout confié à son père.... Et mon fils, pour qui je me serais sacrifié, m'en faisait un mystère! Oh! le drôle sera puni de ses détours.... Mademoi-

selle de Monterville part incessamment pour le couvent..... Quelque temps d'absence suffira, j'espère, pour détruire un amour qui n'a pas encore eu le temps de prendre de fortes racines.

Chapitre X.

Mille fois Eugène alla sous les fenêtres d'Emélie, et ne la vit point.... Quelques jours.....; que dis-je! quelques siècles s'écoulèrent sans qu'il pût l'apercevoir. D'un autre côté, son père, irrité contre lui, ne pouvait assez cacher ce qu'il éprouvait pour qu'il ne s'aperçût de rien : il le voyait sombre, rêveur, avare de ses moindres caresses, et ne lui parlant presque plus..... Dès lors Eugène soupçonna la trahison, sans soupçonner le traître..... Pour le trouver, il compara toutes les vraisemblances, mais ses ef-

forts furent vains.... Il se rappelait bien que Dutange ne lui avait pas encore rendu son billet. L'aurait-il égaré?... Serait-il tombé dans les mains du Baron?.... Théodore, par un excès de zèle, aurait-il commis quelqu'imprudence? Emélie elle-même l'aurait-elle condamné à ne plus la voir?... Toutes ces pensées le jetaient dans le plus grand accablement; mais l'espérance venait parfois verser son beaume salutaire dans son âme affligée.

Vous ne me parlez plus d'Emélie, lui dit un jour son précepteur; que dois-je augurer de ce silence. — Je ne la vois plus. — Que dites-vous?... — Qu'elle ne se montre plus à sa croisée

— Il faut aller chez elle, sous le prétexte de rendre une visite à M. de Monterville ; car le prétexte est une monnaie avec laquelle on achète quelquefois le plaisir. — Mon père le voudra-t-il ? — Il est vrai..... et c'est ce que je blâme en lui..... Il vous prive d'une certaine liberté qu'on doit permettre à votre âge ; car à seize ans, un jeune homme doit commencer à marquer dans la société. On le voit aux bals, aux spectacles, prodiguant des soins à celle-ci, se dévouant pour celle-là ; combattre cent rivaux pour obtenir cent conquêtes.... sembler adorer toutes les femmes et ne s'attacher à aucune..... attaquer et vaincre la pudeur

des jeunes filles, terrasser la vanité des coquettes.... En un mot, être la terreur des maris et l'idole du beau sexe. Voilà ce qu'on appelle faire usage de son esprit et de ses talens.... A quoi sert votre ridicule retenue, à vous dégoûter de la vie; tous les jours sont égaux pour vous; jamais un plaisir bien vif ne vous fait oublier celui de la veille. Vous fournirez ainsi votre carrière sans avoir pu connaître les douceurs qu'elle vous offrait. —J'aime mon père, repliqua froidement Eugène, et le plaisir que je goûte près de lui, balance, surpasse même tous ceux que le monde peut me procurer. —Embrassez-moi, s'écria l'adroit hypocrite,

et sachez que tout ce que je viens de vous dire était pour connaître à fond votre cœur, et je vois avec bien de la satisfaction qu'il est tel que je le désirais.

Chapitre XI.

Cependant l'éloge que Dutange venait de faire de la vie d'un jeune homme, avait dérangé la raison d'Eugène.... Son imagination approuvait Dutange, sa vertu le blâmait; mais que la vertu est faible quand elle habite un jeune cœur qu'assiégent les passions! Il résolut donc de demander à Dartisson de le conduire dans la société, persuadé qu'il le menerait, pour débuter, chez son ami de Monterville..... Le Baron, étonné d'un tel langage, ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise.

à son fils..... — Je devais m'attendre à cette demande, lui dit-il. . . . ; vous ne pouvez résister plus long-temps au désir, au besoin de voir Emélie ?... — Quoi! vous savez.... — Oui, mon fils, je sais tout; voyez ce billet que m'a remis votre bon précepteur. Vous avez lu, mon fils, qu'oserez-vous répondre ? — Que Dutange est un traître! — Dites plutôt un ami véritable..... Il vous donna de sages conseils, vous les méprisâtes; il vous cita cent exemples, vous fûtes incrédule; il en vint aux menaces, vous sûtes les braver..... C'est alors que, ne pouvant rien sur vous, il m'éclaira sur votre

désordre. — Mon père, répondit Eugène qui ne pouvait revenir de son étonnement ; la conduite de Dutange est odieuse. — Mon fils, cessez de me parler, ou respectez cet honnête homme.—Moi, le respecter ! quand au mépris de l'honneur et de la délicatesse, il se sert de mille affreux mensonges pour me noircir à vos yeux ! Moi, le respecter ! quand, abusant de votre crédule bonté, lâchement il m'accuse de ce qu'il me conseillait lui-même ! Le respecter ! quand..... — Mon fils, interrompit le Baron, tous vos injurieux propos ne me surprennent pas ; car tel est le méchant, il donne toujours des

torts à quiconque dévoile les siens. — Mon père, le seul méchant est Dutange ; apprenez que je n'ai rien fait sans son conseil..... Je dis plus, c'est lui qui me représentait l'autorité d'un père comme un pouvoir tyrannique. — C'en est trop, mon fils..... retirez-vous. — Encore un mot, mon père..... Tout-à-coup le Baron se lève avec fierté. — Je sors, s'écria-t-il, puisque c'est le seul moyen qui me reste pour ne plus entendre vos blasphêmes. — Eugène, en voyant sortir son père, tombe à la renverse et perd connaissance. Personne n'était là pour le secourir.....Tout l'abandonnait..... Il resta dans cette pénible po-

sition l'espace d'une grande heure..... La raison enfin lui revient peu à peu..... il ne rouvre les yeux que pour répandre un torrent de larmes Cependant il lui reste une consolation. Théodore, se disait-il, partagera mes chagrins; volons auprès de lui, trouver quelque soulagement à ma douleur. Hélas! quand un ami essuye nos pleurs, malheureux encore, on ne croit plus l'être. Il sort avec précipitation, court à la chambre de Théodore..... il frappe..... il appelle, personne ne répond..... Enfin, après mille cris, un vieux domestique arrive, et lui apprend que le Baron venait d'emmener

Théodore avec lui..... Le foudre céleste n'aurait pu frapper Eugène d'un plus sensible coup. Je perds tout, s'écria-t-il, jusqu'à mon ami..... C'en est trop, je ne puis résister à l'excès de tant de maux! il faut mourir..... Hélas! ma mort prouvera-t-elle la noire perfidie de mon accusateur... En vivant, j'ai du moins l'espoir de triompher de la calomnie.....

Le Baron arrive et voit tout l'accablement de son fils; il en est touché ; mais il eût pensé montrer de la faiblesse en montrant de la pitié..... Il se contenta donc d'adoucir son air trop sévère.

Mon père, où est Théodore,

lui demanda respectueusement Eugène ? — Chez lui.... j'aime trop de Monterville pour exposer son fils à suivre votre exemple. Eugène ne put répondre que par un soupir qui partait du fond de l'âme.

Chapitre XII.

Dutange, qu'on n'avait pas vu de la journée, se présenta tout-à-coup devant le Baron et son fils..... Eugène recula d'horreur..... Dutange s'en aperçut, il rougit.....— Contemplez votre ouvrage, lui dit le jeune homme ; voyez vos victimes. Quoi ! vil imposteur, vous eûtes l'audace de supposer.... — Je n'ai rien supposé, interrompit le précepteur qui craignait qu'Eugène ne le dévoilât..... Un jour viendra, sans doute, ou vous me saurez gré de la sévérité que j'aurai mise à vous

surveiller..... — Quant à vous, mon fils, ajouta le Baron, je vous prie, je vous ordonne de ne faire aucun reproche à mon ami, à mon véritable ami Dutange..... Eugène allait répondre; mais la peur qu'il eut d'ajouter à l'injuste colère du Baron, lui fit garder un courageux silence.... Il se contenta de sortir, ne pouvant soutenir plus long-temps la présence de son infâme précepteur. Il errait dans le jardin en songeant à sa peine..... Conduit par le hasard..... peut-être par l'Amour, il se trouva bientôt, sans y penser, dans cet heureux endroit où il vit son Emélie pour la première fois.... Mille délicieux souvenirs

vinrent calmer l'horreur de sa position ; là, se disait-il, j'ai connu le bonheur, mais que ce bonheur dura peu, et qu'il me coûte cher en ce moment !..... Ah ! voici l'arbre sur lequel j'ai gravé mon chiffre et celui de mon ami..... Timide, hélas ! je n'ai point osé graver le tien, divine amante !..... O vous qui m'êtes si chers, Théodore, Emélie... j'en jure par les nœuds qui m'attachent à vous..... Chaque jour je viendrai sous cet arbre respirer un air qui..... Mais, qu'entends-je !..... j'aperçois une échelle qui dépasse le mur..... un homme paraît..... Qui es-tu ?... — Ne craignez rien..... mon beau monsieur..... ; je suis chargé de

vous

vous guetter pour vous remettre un papier. — De quelle part ?... — Vous le saurez.... Cet homme disparaît après qu'il eut jeté une espèce de lettre : Eugène la ramasse, l'ouvre et lit ces mots :

« *Adieu, Eugène; adieu, mon* » *seul ami; quand tu recevras* » *la présente, je serai peut-être* » *déjà bien loin de Saint-Ar-* » *noult*(1); *mon père vient d'ob-* » *tenir une lieutenance pour moi;* » *je pars à l'armée..... on me ca-* » *che l'endroit où je dois me ren-* » *dre...; mais je soupçonne que* » *c'est à Saint-Domingue.... Je*

(1) Situé dans le département de Seine et Oise, et où demeuraient Dartisson et de Monterville.

» *ne veux pas te quitter, et peut-*
» *être renoncer à t'écrire, sans*
» *t'apprendre qu'on a mis Emé-*
» *lie dans un couvent, pour lui*
» *faire oublier son amour ;*
» *car elle t'adore. Je veux aussi*
» *te prévenir qu'on doit inter-*
» *cepter nos lettres.... On est*
» *jaloux du seul bonheur qui*
» *nous restait.... J'espère bien*
» *cependant tromper la vigilance*
» *de nos gardes pour te faire*
» *tenir la présente.... Du cou-*
» *rage, malheureux Eugène, du*
» *courage!...Le destin, tel rigou-*
» *reux qu'il fût, ne saurait*
» *abattre une belle âme... Adieu,*
» *mille fois adieu ; puisse le*
» *ciel, protégeant l'innocence,*
» *nous accorder un temps plus*

» *prospère , un temps où ton*
» *père désabusé , avouera son*
» *erreur, où ton ami pourra te*
» *serrer dans ses bras.*

THÉODORE.

Eugène, après la lecture de cette lettre, garda quelques instans le silence de la douleur.... « Emélie!..... s'écria-t-il comme sortant d'un long sommeil ; et toi, Théodore ; vous m'abandonnez..... vous fuyez loin de moi ; loin de celui qui ne peut vivre sans vous..... Père insensé ! père cruel qui les y oblige, vois mes tourmens ; si tu n'es point un tigre, ils t'attendriront.

Eugène rassemblant le reste de ses forces, se traîne vers sa

chambre..... Là, tout lui rappelle son ami..... ; un rien l'intéresse.... Il aperçoit les cahiers de Théodore; il se précipite dessus, et le baigne de ses larmes..... Il se rappelle alors que tous deux ils s'étaient amusé, dans leurs instans de recréation, à faire une pièce de comédie, intitulée *l'Erreur d'un Fils*.... Il la cherche avec empressement et ne la trouve pas.... Où donc est-elle?... Qui peut l'avoir enlevée d'ici?... Personne ne savait qu'elle existait, pas même le Baron.... Il fouille tous les tiroirs, tous les cartons; peine inutile. Enfin il y renonce, et se contente de ce qu'il avait.... Il ignorait, hélas! quel usage Dutange se promettait d'en faire.

Chapitre XIII.

Il n'est pas inutile de donner au lecteur une idée de l'intrigue de cette comédie; la voici:

Un jeune homme que la mauvaise fréquentation avait corrompu, conçoit l'horrible projet d'empoisonner son père pour hériter de ses biens. Ce fils met dans sa confidence un sage précepteur qui, à force de morale, sut le ramener dans le sentier des vertus. Le jeune homme alors apercevant toute l'énormité de son crime, pleure amèrement sur le malheur qu'il avait eu d'y songer; jure

de réparer sa faute par une conduite exemplaire, et commence à l'instant par renoncer à voir tous ses perfides amis qui l'avaient entraîné au bord du précipice où il allait s'engloutir.

Dutange voyant qu'il pouvait faire tourner cette comédie contre Eugène, s'en était emparé ; en avait arraché seulement une feuille, et avait caché le reste avec grand soin.

Le lendemain il court chez le Baron.—Monsieur, lui dit-il d'un ton douloureux, j'ai des choses à vous apprendre qui vont vous faire frémir. — Que voulez-vous dire ? — Votre fils..... — Eh bien ! —Impatient d'hériter... — Après. —Veut....—Achevez.—Vous em-

poisonner!.... — M'empoisonner! vous êtes un imposteur! mon fils en est incapable.... — Je voudrais bien que vous disiez vrai.... mais j'ai la preuve du contraire. — Retirez-vous, infâme colomniateur!... — Moi, colomniateur!.... Et si je vous montrais ce qu'il m'écrivit de sa propre main à ce sujet? — Je vous en défie.—Promettez-moi d'être discret. — Je vous le jure.

Alors Dutange remit à Dartisson le fragment qu'il avait pillé dans cette comédie, et qui était précisément la lettre que le jeune homme écrit à son précepteur; elle était conçue en ces termes :

« Trève de morale, mon cher

» précepteur ; mon père est un » tyran.... . Un tyran n'est pas » digne de vivre..... Secondez » donc mes projets ; et si, grâce » à vos soins, j'hérite sous quel- » ques jours, je partage avec » vous toute ma fortune. »

Vous avez lu, monsieur ; eh bien ! suis-je un calomniateur ?..... Pour remplir mon devoir, je renonce à la fortune, et vous..... — N'achevez pas de m'accabler, interrompit le Baron ; je suis assez malheureux !.....

Alors pour la première fois il versa des larmes, et sentit la douleur plus forte que son courage. Il ne pouvait parler ; mais ses yeux qu'il élevait vers le ciel, semblaient implorer la mort....

Sur son visage, on voyait l'accablement de son âme ; toutes ses facultés étaient comme anéanties. — Cher ami, dit-il à Dutange, je vous dois la vie ; mais autant fallait-il que je mourusse.... Et toi, mon fils, aimable et sensible Eugène, qu'es-tu devenu..... toi dont je regardais les caresses comme le témoignage de ton amitié..... ; toi que je pressais sur mon sein avec tant de délices.... qu'es-tu devenu?.... Barbare! ce n'est pas assez de mépriser mes bienfaits ; ce n'est pas assez de me haïr, tu veux.... m'assassiner!..... A ces mots il retomba dans son premier accablement.

Le délire passa ; la raison reprit enfin son empire sur lui.... Il se décida dès lors à chercher les moyens d'expatrier son fils. Il court chez ses amis, les emploie, et bientôt obtient une sous-lieutenance pour Eugène. De retour, il lui en fait donner connaissance. Eugène va pour se jeter à ses pieds ; mais la porte est fermée.... Qu'il parte, disait hautement Dartisson ; qu'il parte, que je n'aie plus la douleur de le voir.... Mon père, criait Eugène, mon père, d'où vient tant de rigueur..... Le Baron était sourd à sa voix. Eugène ébranle la porte ; elle gémit et bientôt il la fait succomber sous ses efforts..... ... Il se précipite dans

les bras du Baron, qui veut le repousser; mais c'est en vain; son corps entrelasse le corps de son père..... Quelle nouvelle scélératesse de Dutange, dit-il avec l'accent de la douleur, peut enflammer tant de courroux.... Pour toute réponse, Dartisson lui jette le fatal écrit..... — Deux mots, mon père, s'écria-t-il noblement, et je vous suis rendu. — Fils ingrat, n'ajoutez pas à vos crimes en employant l'artifice pour vous justifier. — La vérité va parler par ma bouche, ajouta-t-il paisiblement; tout accusé a le droit sacré de se défendre.... vous ne sauriez me le refuser... Je dois à la vertu, je dois à mes intérêts, à mon

bonheur même de vous faire connaître la noire perfidie de Dutange: sachez....—C'en est trop, mon fils, retirez-vous.—Non, mon père, et j'achevrai. — Retirez-vous, vous dis-je, ou craignez ma malédiction.—Ah! mon père, j'embrasse vos genoux.... C'est dans l'attitude du repentir que mon innocence implore votre justice.... Eugène peut être accusé sans être coupable. Ah! n'allez pas trop précipitamment prononcer un arrêt qui doit à jamais l'exclure de votre sein.... Vous êtes ému, mon père.... mon père, vous pleurez..... Ah! parlez, parlez.... Un mot, un seul mot, et je renais à la vie.

Après un long silence qui

n'était interrompu que par les sanglots, Eugène, dans le moment où Dutange entrait, ajouta : Ce billet est un fragment d'une comédie que j'ai faite.... —Quelle imposture ! interrompit l'affreux précepteur... — Tais-toi, scélérat, s'écria Eugène en se relevant, et tremble de connaître ce dont est capable un malheureux qu'on accuse et qui ne peut montrer toute la pureté de son ame.... Je t'apprendrai, traître, qu'il ne faut pas tromper avec tant de sécurité.... Tu crois triompher; mais je laisse à Dieu le soin de te punir de tant d'audace.... Puisse le remord de tous tes crimes, verser dans ton cœur un lent et douloureux poison..... Tes tour-

mens m'assureront du moins l'espoir d'être vengé. Puisse.... Il allait continuer ; mais un domestique vint avertir que les malles étaient arrangées sur la voiture , et qu'on n'attendait plus qu'Eugène pour partir.... A ces mots le Baron ne put refuser quelques larmes à la nature : il croyait Eugène criminel; mais Eugène n'en était pas moins son fils..... Adieu , lui dit-il, et puissiez-vous loin de moi expier tous vos torts.... Eugène veux l'embrasser..... son père s'y oppose; et crainte de s'attendrir, il se lève, sort, emmène avec lui Dutange , et ordonne aux domestiques de retenir son fils , s'il voulait les

suivre ; mais Eugène ne fit point de tentative, persuadé de ne pouvoir réussir. L'apparence était contre lui ; l'impression qui en résultait ne pouvait se détruire qu'avec l'apparence elle-même.... Il monta donc en voiture, sans savoir où il allait.

Après quelques jours de marche, la voiture s'arrêta dans un endroit qui paraissait très-peuplé.... Vous êtes arrivé, lui dit son conducteur. — Où suis-je ? — A Toulon... Voici une excellente auberge ; vous pouvez y descendre en sûreté. Vous trouverez dans vos malles, vos papiers, vos habits et de l'argent. Adieu.

Eugène passa la première nuit

à écrire à son père.... Il tâcha de se justifier et de dévoiler Dutange ; il espérait réussir. Son père avait refusé de l'écouter, mais peut-être ne refusera-t-il pas de le lire.... Du moins, il comptait sur une réponse. Quelque temps après, il reçoit un paquet, il l'ouvre et ne trouve que sa lettre qu'on n'avait pas même décachetée..... Un léger murmure contre son père, sortit de sa bouche, et il se promit de tout faire pour oublier tant d'injustice.

Chapitre XIV.

Un matin, comme il déjeûnait, il reçoit l'ordre de se tenir prêt à s'embarquer pour Saint-Domingue, au premier vent favorable.... Cette nouvelle, loin de l'attrister, lui fit le plus grand plaisir, puisqu'il se rapprochait de Théodore. Bientôt le vent souffla du Nord-Est, et tout, dans un instant, fut préparé pour l'embarquement..... Après sept semaines, ils arrivèrent heureusement à leur destination. Là des ordres de leurs supérieurs les y attendaient, et chacun se rendit à son poste.

Eugène fut bien reçu par ses chefs, et sa mélancolie même les intéressait..... Ils auraient bien désiré d'en connaître la cause; mais Eugène ne leur parlait de rien.

Laissons un peu notre jeune infortuné réfléchir; et tandis qu'il va se livrer aux rêveries, faisons connaître au lecteur les événemens arrivés à Dartisson depuis le départ de son fils.

Chapitre XV.

Le Baron, pour punir Eugène de l'avoir voulu faire périr afin d'hériter, se proposa de le priver de la fortune qui lui devait revenir... Il fit part de son projet à Dutange qui l'approuva fort; car c'était là le but qu'il voulait atteindre. — Vous n'avez, dit-il, qu'à consulter un notaire... Et tenez, j'en connais un à Paris, dont la probité et la sagesse lui ont acquis l'estime de tous ceux qui s'adressent à lui... ne tardez pas à l'aller trouver. — J'irai demain. — Vous ferez bien, et tandis que vous serez

à la Capitale, j'irai à deux lieues d'ici voir un de mes amis... Je partirai même dès ce soir, si vous le trouvez bon. — Sans contredit...

Au lieu d'aller chez son ami, Dutange prend la route de Paris, et va trouver le notaire en question, dont il connaissait la vénale complaisance. En deux mots il le met au fait de tout, et lui promet une *honnête* récompense, s'il peut lui faire avoir le bien du Baron.

Le lendemain Dartisson arrive chez le même notaire, et lui fait part de ses intentions. — Vous n'avez, répondit celui-ci, qu'à choisir un ami délicat et désintéressé. Vous lui ven-

drez tous vos domaines, dont vous reconnaîtrez avoir reçu le prix. Cet ami franc et loyal vous laissera jouir paisiblement, ainsi qu'il en aura été convenu verbalement. A votre mort, il présentera son acte de vente, et personne ne pourra s'opposer à sa mise en possession. — Précisément, reprit Dartisson, j'ai un véritable ami qui n'est pas tout à fait aussi âgé que moi; c'est un bon moyen de lui prouver mon affection. — Quel est cet ami? — M. de Monterville. Cette réponse inattendue déconcerta le notaire; mais comme il conservait toujours sa présence d'esprit dans le danger, et qu'il ne restait jamais à court de ruse, il

ne perdit pas courage — Cet ami, demanda-t-il au Baron, est-il marié ? — Il est veuf. — A-t-il des enfans ? — Il en a deux. — Ciel! qu'alliez-vous faire ? . . . Cet ami n'a qu'à se fâcher avec ses héritiers ; ceux-ci exigeront des comptes de sa part ; on dressera un inventaire de ce qui est chez lui ; on trouvera le contrat de vos biens, et il sera considéré comme conquêt de la communauté qui a existée entre lui et sa défunte femme. Alors votre ami lui-même ne pourra s'opposer à votre ruine ; et s'il faisait quelques observations, on ne l'écouterait pas, persuadé qu'il veut frustrer ses héritiers.... Jetez donc vos vues ailleurs.....

Ne connaîtriez-vous pas quelque garçon sage et réfléchi, à qui vous pourriez vous fier ? — Pardonnez, j'ai mon affaire.... Il me faut quelque garçon qui ait, dites-vous, de la probité ? qui peut en avoir plus que Dutange, et mieux que lui mériter mes bienfaits ?... Dressez donc le contrat dans la meilleure forme possible, je l'emporterai avec moi, et je le ferai signer par l'acquéreur supposé.

Le soir tout était prêt, et le lendemain le Baron arriva d'un air triomphant au logis. — Que j'ai de grâces à vous rendre, dit-il à Dutange ; votre notaire est l'homme du monde le plus obligeant ; il m'a fait apercevoir,

avec une extrême complaisance, les suites bonnes ou mauvaises de mes divers projets. Il les a rectifiés, et m'a mis à même de remplir mes volontés sans courir aucun danger.

Ici Dartisson répéta à Dutange les conseils du notaire. Pour me seconder, ajouta-t-il, il me falait un ami, et je vous ai choisi. — Comment! s'écria l'hypocrite précepteur, me préférer à tant d'autres! Ah! monsieur, je ne mérite pas cet excès de confiance; mais si vous daignez me l'accorder, j'ose me flatter que vous n'aurez jamais à vous en repentir. — Il est juste, reprit le Baron, que je donne mon bien à celui qui me sauva la vie, et

que

que j'en prive le téméraire qui me la voulait ôter.

Dutange alors se vit le sort du Baron entre les mains : il lui avait juré de le laisser jouir paisiblement de ses propriétés ; mais il se promettait bien de n'en rien faire. Cependant s'il expulse Dartisson, chacun va crier à l'infamie ; il faut donc trouver un moyen moins révoltant, et qui produise le même effet.

Il fait un voyage chez son notaire pour le consulter. — Rien de plus facile, reprit celui-ci..... Combien valent les domaines dont il s'agit ? — 400,000 francs. — Contractez une obligation de 400,000 francs envers un de vos amis, qui, pour toute sûreté, vous

fera une contre-lettre ; cet ami prendra inscription aux hypothèques sur les biens qu'il sera sensé croire vous appartenir, et ce Dartisson se verra bientôt ainsi expulsé de sa propriété, sans que votre nom y soit pour rien.

Dans le transport de sa joie, Dutange sauta dans les bras du notaire, et l'embrassant de tout son cœur, il s'écria : Quel génie! Ah! monsieur le notaire, que vous seriez bon procureur !..... Vite cette obligation..... servez-moi d'ami, et vous saurez si je suis reconnaissant.... Mais avant tout, faisons la contre-lettre ; ce n'est pas que je doute de votre probité; mais votre robe noire a quelque chose de sinistre.

Le notaire signala sa promptitude : en moins de deux heures, obligation et contre-lettre, tout fut en règle. — Dutange très-satisfait revint chez le Baron, ou plutôt chez lui. — Il était bien sûr que le notaire ne tarderait pas à agir. — En effet, deux mois après l'inscription est prise ; un mois ensuite l'obligation écheoit, et l'assignation est adressée à Dutange qui n'y répondit point, ainsi qu'il en avait été convenu. — On obtint jugement, et l'expropriation forcée fut signifiée dans le délai prescrit. Ce revers inattendu dessilla les yeux du Baron, qui reconnut soudain l'affreux procédé de Dutange. — L'innocence d'Eugène vint tout-à-coup s'offrir à sa

pensée et redoubler l'horreur de sa position. Mais regrets inutiles! il n'était plus temps de réparer le mal; et ce respectable vieillard, à la douleur de perdre tout son bien, joignit la douleur plus sensible encore d'avoir faussement accusé son fils..... Il n'était pas coupable, s'écria-t-il, avec l'accent de la douleur... ! il n'était pas coupable ! et je l'accusais.... C'est moi qui, sans écouter sa juste défense, l'ai privé de son amante; c'est moi qui l'ai séparé de son ami, et c'est moi, pour comble d'horreur, qui l'ai chassé de mon sein pour y recevoir un monstre qui se plaît à le déchirer..... Comment expier tout mes crimes! non, jamais! je suis odieux à la

nature, à l'humanité, à moi-même.... Ah! mon fils, entends mes gémissemens, réponds à mes cris, et pardonne mon erreur..... Ah! reviens dans mes bras..... reviens consoler ton père de t'avoir si cruellement traité.... vois mes larmes et sois touché de mon repentir. Mais non; exilé par mon ordre barbare, une immensité nous sépare; rien ne peut désormais nous réunir.... Eh bien! puisqu'il en est ainsi, allons cacher ma honte et finir ma vie inconnu au reste des hommes; quittons ces lieux pleins de mon fils..... ces lieux témoins de mon infamie, et fuyons au sein de quelque désert..... Mais ton image, chère victime, sans cesse me re-

prochera mes forfaits..... Je la vois..... elle est menaçante et terrible!.... Ah! mon fils!.... mon fils!...

Le même jour l'infortuné Baron partit sans rien dire à personne; mais il écrivit ces mots à de Monterville.

« Je me crois obligé, cher » ami, de t'avouer que c'est à » tort que j'ai accusé mon fils.... » Le seul coupable est Dutange, » qui sut aussi, à force d'artifices, » s'emparer de mon bien... Réduit » à la plus affreuse misère, je vais » cacher mon désespoir et mon » repentir dans quelque retraite » ignorée.... Je connais ton bon » cœur, tu voudras me chercher;

» mais tu ne pourras jamais me
» trouver.....

« Reçois le dernier adieu de
» ton ami

DARTISSON. »

De Monterville, à la lecture de cette lettre, fondit en larmes..... Une sombre tristesse s'empara de son âme, et la vie lui devint un pesant fardeau..... Deux mille lieues le séparaient de son fils...; sa fille était enfermée dans une prison; c'est-à-dire, dans un couvent : il ne lui restait que son vieil ami, et son vieil ami l'abandonnait.

Chapitre XVI.

Eugène qui connaissait à fond ses mathématiques et qui dessinait passablement bien, fut chargé d'aller reconnaître le terrain..... Mais par un excès de zèle, il s'avance de trop près de l'ennemi.... un détachement le surprend et l'emmène dans un fort .... Tandis que le commandant le fouille et lui ôte toutes ses armes, un homme dont la figure rebarbative annonçait un geôlier, demanda à un officier si c'était aujourd'hui qu'on transférerait au fort voisin, le prisonnier nommé Théodore — Théodore!... reprit

Eugène.... Vous le connaissez? vous savez où il est?...— Pardieu! reprit le geôlier, il est où vous allez être; c'est à dire, dans un cachot. — Qu'a-t-il fait ?.... —Presque rien!.... un tour à se faire décapiter.... Mais suivez-moi, ajouta le geôlier, je n'ai pas le temps de bavarder.... Eugène ne put en savoir davantage.... Bientôt on le fait marcher et descendre dans un long et tortueux souterrain où régnait un affreux silence, qui n'était interrompu que par les gémissemens et le bruit des chaînes.... Tout à coup l'on s'arrête, on fait rouler lourdement sur ses gonds une énorme porte.... On pousse Eugène, et bientôt on la referme.

Pour nourriture, il trouve un morceau de pain de son, et pour lit une poignée de paille pourrie par l'humidité..... Là, Eugène se mit à réfléchir aux événemens de sa vie, et ne pouvait concevoir quelle fatalité le poursuivait... Le danger surtout que Théodore courait, lui causait un sensible chagrin; mais il se persuadait que c'était quelqu'inconnu qui portait le même nom que son ami. La nuit et bientôt le sommeil le surprirent dans ses réflexions; il n'avait pas encore beaucoup dormi, lorsqu'il fut éveillé par un bruit voisin.... Il entendait frapper, puis gratter, puis soupirer..... Il se lève; mais l'obscurité l'em-

pêche de rien voir..... Le bruit augmente, et bientôt s'introduit dans son souterrain. — Qui est là ? s'écria-t-il. Une voix plaintive lui repondit : Vous n'avez rien à redouter, je suis une victime du sort qui cherche la liberté ; si je ne puis la trouver, au moins je pourrai me consoler près d'un aussi malheureux que moi. L'accent de l'inconnu pénétrait jusqu'au fond du cœur d'Eugène.... il éprouvait un charme secret à l'entendre, et il en ignorait la cause... Venez, lui dit-il, venez ; un infortuné aime un infortuné.... Alors il tend la main à cet inconnu pour l'aider à passer par le trou qu'il

venait de pratiquer dans la muraille.... Ils s'empressèrent tous deux de se questionner réciproquement. Quelle est votre patrie, lui demanda Eugène? La France, répliqua l'étranger. — Elle est aussi la mienne; embrassons-nous; deux Français qui se trouvent dans les fers, ne sont-ils pas deux amis? Etes-vous éloigné de Paris, continua Eugène? — Non.... le village que mon père habite n'en est qu'à six lieues. — Arrêtez!... Vous êtes peut-être de Saint-Arnoult? — Vous l'avez dit. — Et vous connaissez..... Eugène est tout à coup interrompu par l'arrivée du geôlier

qui les entendait parler. Mais quel douloureux plaisir vint soudain s'emparer de leur cœur !... A la pâle clarté de la lampe que tenait un soldat, Eugène reconnaît Théodore ; Théodore reconnaît Eugène : ils vont pour se serrer dans leurs bras, on les sépare.... Eugène veut se défendre.... Théodore est un lion.... Mais leurs cris ont attiré plus de cent gardes !.... ils ne peuvent que s'appeler, et la voûte souterraine retentit tour à tour des noms de Théodore et d'Eugène. — Le commandant du fort, consulté sur ce qui venait de se passer, ordonna la translation de Théodore dans une redoute, à une lieue de là,

et la surveillance active d'Eugène.

Malheureux amis ! vous n'avez goûté qu'un instant le bonheur de vous retrouver ensemble ! et dans quel endroit encore !

Chapitre XVII.

Ames sensibles ! vous seules pouvez mesurer toute la douleur d'Eugène ! Chassé par son père..... loin de son Emélie, il court servir son pays..... et bientôt il est prisonnier. Ce n'est pas assez de lui ravir la liberté, on le prive de son ami ! Que dis-je ! on lui refuse même la douce consolation de l'embrasser ! et de l'embrasser peut-être pour la dernière fois, puisqu'il sait que Théodore est menacé d'être décapité !

Le danger que court son ami est le pire de ses tourmens....

Il va périr, se disait-il, et je ne peux le venger!..... Captif, je ne peux mourir du même supplice et dans le même instant que lui..... O barbares qui me retenez dans les fers! pour toute faveur je vous demande la mort.....; si je ne puis vivre près de Théodore, du moins que j'expire à ses côtés..... Et toi, mon père, toi l'auteur de mes maux!.... Pardon, je m'oublie.... Non, ce n'est pas toi..... on t'a trompé..... Quand ma bouche t'accuse, mon cœur est ton avocat!.....

Le bruit des grilles et des verroux interrompt Eugène..... La porte de son cachot gémit sur ses gonds, qui se plaignent

de sa pesanteur..... Un détachement bien armé paraît..... Suis-nous, cria le chef..... Eugène obéit..... il ne savait où on le conduisait..... On le fait traverser plusieurs rues ; enfin on s'arrête devant un vaste palais..... On le fait monter dans un appartement dont la dorure annonçait la plus grande magnificence..... Un homme couvert de diamans, paraît.... sa figure est menaçante : il ne fait qu'un signe, et les soldats se retirent.

» Jeune homme, dit-il à Eugène, les Français, nos ennemis, occupent les environs ; et nous avons besoin, pour le salut de notre pays, de con-

naître exactement leurs positions..... j'exige de toi ces renseignemens..... Parle sans crainte ; tu ne seras jamais victime du service que tu nous auras rendu..... — Qui que tu sois, répondit noblement Eugène, renonce à tes projets audacieux. — Vil esclave, sois plus humble, et veuille m'écouter.... Choisis une fortune immense, ou la mort. — Connais mieux le Français, et sache qu'il préfère une mort glorieuse qu'une fortune avilissante.... — Prends garde, jeune insensé..... mes arrêts sont irrévocables! — Je ne les crains pas. — Peut-être mets-tu ton espoir en ma clémence. — Que dis-tu ? ta clé-

mence !..... me prends-tu pour un criminel ? — Tu désobéis à mon ordre !.... — Ton ordre me fait horreur..... et c'est dans le moment même où tu veux que je trahisse mes amis, que je leur jure une éternelle fidélité. — Je vais prononcer !..... — *Prononce si tu veux, je saurai mépriser le supplice et mon bourreau.....* Alors cet homme se lève, sonne une petite cloche, et la chambre en un instant est remplie de monde.... Amis, leur dit-il, la douceur ni les menaces n'ont rien pu sur cet arrogant Français... il brave mes ordres; en conséquence je le condamne à mort..... Eugène entendit son arrêt sans changer de couleur, et

chacun se demandait où était la victime. Adieu, se dit-il en lui-même ; adieu doux espoir de désabuser mon père, adieu mon Emilie, adieu Théodore.... Alors il tira un voile épais sur tout ce qui allait se passer. . . . . .

Bientôt le peuple, toujours avide de sang, remplit la plaine au milieu de laquelle l'échafaud est dressé..... Le bourreau n'attend plus que la victime..... Pour servir d'exemple, tous les prisonniers français sont placés au premier rang..... une nombreuse garde veille au bon ordre..... Mille cris annoncent Eugène que traînent à pas tardifs, six bœufs conduits par six esclaves. — Son air fier inspire de l'intérêt aux

plus inhumains.... chacun s'attendrit ; mais le fatal jugement est prononcé. Déjà il est au pied de l'échafaud..... et bientôt dessus..... déjà le bourreau le dépouille de ses vêtemens..... Eugène penche sa tête et la livre à ses assassins..... Le bourreau lève le damas, et dans le moment où il allait frapper, un bruit confus et lointain arrête son bras ; on suspend l'exécution, le bruit approche, et bientôt on distingue ces mots : Aux armes! aux armes!... On aperçoit dans l'éloignement un nuage de poussière..... au millieu brillent les armes et les boucliers.... Ce nuage s'avance.... on reconnaît soudain une nombreuse cavalerie qui presse le

flanc des coursiers qui la portent..... Leur chef surtout, avec la rapidité de l'éclair, fend la foule, monte à l'échafaud l'épée à la main, saisit Eugène, et d'un air menaçant semble défier l'univers d'oser vouloir le lui ravir. — Qui es-tu, vaillant héros, s'écria Eugène, et quelle divinité conduit ton bras. — L'amitié, répliqua-t-il.... Aussitôt Eugène se lève et reconnaît... Théodore.

Chapitre XVIII.

A l'aspect de l'ennemi, le peuple effrayé, se sauve dans ses foyers.... Le soldat met bas les armes.... et Théodore, pour asile, choisit le plus beau palais.... Hélas ! le plus beau palais est celui où Eugène fut condamné à mort ! mais celui-ci n'avait pas encore trouvé le temps d'en parler à son libérateur.... A peine sont-ils entrés, que les prisonniers français qui venaient d'être délivrés et qui avaient eu connaissance de l'affreux procédé que cet homme puissant avait tenu à l'égard d'Eugène, l'amenèrent couvert de

chaînes aux pieds du vainqueur.... A la vue de cet homme, Eugène frémit d'horreur.... Quel est cet esclave? demanda Théodore.— Général, répondirent ceux qui le tenaient, c'est l'assassin de votre ami. Je l'avoue, ajouta ce vieillard; un zèle patriotique me fit prononcer un arret qui va me coûter la vie.... Mais avant d'expirer, je viens arroser vos genoux des larmes du repentir..... Quoi! interrompit Théodore en s'adressant à Eugène, cet homme est celui qui commanda ton suplice.... Qu'on le livre aux plus affreux tourmens. —Un moment, Théodore... La voix de la colère crie plus fort dans ton cœur que celle de l'humanité! apaise ton ressentiment.... sois généreux.

généreux.... Un noble procédé est la vengeance du sage.... Laisse-moi prononcer sur son sort.... J'ai failli être sa victime.... que je sois son juge.... Tu m'as condamné à mort, ajouta-t-il en s'adressant au vieillard captif; moi je te condamne à la vie.... Ton supplice surpassera celui que tu voulais me faire souffrir, puisque je mourais innocent et que tu vivras coupable.

Ce vieillard va pour se jeter de nouveau aux pieds d'Eugène... Relève-toi, lui dit-il; épargne-moi la honte de te voir ramper; quiconque est indigne de bassesse, n'aime pas la voir dans autrui. —Rends grâce à mon ami, reprit Théodore.... je te laisse vivre et

te range dans la classe des autres ennemis.... Obéis aux lois de la guerre, et ta personne comme tes biens seront respectés... Dans l'instant même on le dégagea de ses fers, et on le mit en liberté.

CHAPITRE XIX.

DÈS qu'il fut sorti, Théodore raconta ses aventures à Eugène.... D'après l'ordre de mon père, lui dit-il, je me suis embarqué pour Saint-Domingue, ainsi que je te l'ai marqué...Arrivé avec mon régiment dans une forêt spacieuse, l'ennemi nous attaque; nous nous défendons ; la victoire semble pencher pour nous ; nous chargeons l'ennemi qui recule et repasse une large rivière qu'il avait traversée la veille, au moyen de planches posées sur des pieux.... A mesure qu'il reculait, il renversait les planches dans

l'eau ; de sorte que les Français ne pouvaient le rejoindre.... Derrière cette rivière était une haute montagne, suivie d'une vaste colline..... Là l'ennemi tranquillement attendait un renfort..... Voyant que quelques heures plus tard l'ennemi, en plus grand nombre, pourrait nous faire éprouver une perte considérable, je saisis une trompette, et marchant sur les pieux au risque de tomber dans l'eau, j'arrive sur l'autre rive, je sonne la charge ; l'ennemi croit que toute l'armé française a passé la rivière ; il fuit sans attendre son renfort et nous laisse ses canons, caissons, etc. Pendant ce temps, les Français établissent un pont et viennent avec sécurité

s'emparer du butin qu'avaient laissé les insulaires.

Le général en chef, témoin de ce fait, me présenta les épaulettes que je porte aujourd'hui....

Il y a huit jours, je me trouvai à une affaire majeure; un de nos chefs, monsieur V..., fut fait prisonnier. Comme il nous était très-nécessaire, je résolus de tout entreprendre pour découvrir sa retraite, afin de le délivrer... Je sors des rangs, et sous le prétexte de parlementaire, j'arrive vers l'ennemi, qui s'aperçoit de ma ruse, et me charge de fers en me promettant la mort...J'étais dans l'attente du supplice quand je te rencontrai hier dans ce souterrain... Mais Dieu permit qu'on nous

séparât et qu'on ordonnât de me conduire dans une redoute à une lieue de là; car au milieu du chemin je fus délivré par nos braves camarades.

Alors je rassemblai mes soldats: Amis, leur dis-je, il est temps de signaler votre bravoure.... L'ennemi retient captif un Français digne de votre dévouement; secondez mes efforts, et courons le délivrer.... Je vis aussitôt dans tous les yeux étinceler le feu du courage.... Je saisis cet heureux instant.... Nous marchons vers ton souterrain.... Quelle surprise! tu n'y es plus.... on te conduit à l'échafaud.... , Sera-t-il encore temps!.. Nous volons à ton secours.... et.... Théodore ne put

continuer ; le plaisir qu'il éprouvait dérangea l'ordre de ses expressions.

A son tour, Eugène lui raconta la perfidie de Dutange et l'aveugle procédé du Baron. Théodore en frémit, et allait murmurer contre Dartisson, quand quatre nègres, chargés d'une boëte, entrèrent dans leur appartement : il la posèrent aux pieds d'Eugène, et se retirèrent sans dire un mot. Aussitôt que les deux amis se trouvèrent seuls, ils s'empressèrent de l'ouvrir, et aperçurent une grande quantité de diamans et de pierreries très-précieuses.... Au milieu est un papier... Théodore l'ouvre et lit ces mots : « Généreux Français, je mé-» ritai la mort, vous m'avez laissé

» vivre ; daignez accepter ce faible
» gage de ma reconnaissance, je
» n'ose point dire de mon amitié...»

Après qu'ils eurent examiné toute la magnificence du présent qu'ils venaient de recevoir, ils résolurent de retourner en France aussitôt la paix faite, d'acheter des terres et de vivre toujours ensemble.

Mais, mon père, disait Eugène, me croit sans doute toujours coupable ; comment pourrai-je, hélas! goûter quelque plaisir..... Non, mon ami, rien dans le monde ne saurait me dédommager de lui.... Je serai toujours malheureux..... si toujours il se refuse à m'aimer.... Loin de toi cette idée, lui répondit Théodore, ton père est bon et

l'absence de son fils lui aura fait regretter la sévérité qu'il aura mise à te traiter.... S'il te croit coupable, il t'excusera ; s'il te sait innocent, il implorera le pardon de son erreur. Théodore n'eut pas grande peine à persuader Eugène : on croit bien facilement ce qu'on désire.

CHAPITRE XX.

Deux mois après la délivrance d'Eugène, on publia un traité de paix conclu entre les Français et les possesseurs de l'île Saint-Domingue. Dès lors, Eugène et Théodore brûlant du désir de revoir leur pays, et de jouir au sein de leur famille des richesses qu'ils avaient légitimement acquises, demandèrent et obtinrent leur congé.

Un vaisseau prêt à mettre à la voile, les reçut; et ils partirent emportant avec eux la bénédiction de leurs ennemis, et les regrets de leurs camarades.

Six semaines après leur embarquement, ils entrèrent dans le port de Toulon. Là, ils vendirent un peu de leurs diamans, achetèrent une bonne voiture, deux bons chevaux, et prirent la route de Saint-Arnoult, où ils arrivèrent quatorze jours après leur départ.

Si la joie faisait battre le cœur de l'un, comme la crainte agitait le cœur de l'autre! Théodore veut d'abord emmener Eugène chez lui; mais trop impatient de connaître son sort, Eugène s'y refuse. Va, dit-il, dans les bras de ton père, je cours aux pieds du mien.... Théodore y consent et fait promettre à son ami de ne pas tarder à venir le retrouver.

Chapitre XXI.

Eugène arrive à la porte du Baron..... ce n'est qu'en tremblant qu'il soulève le marteau..... Un domestique ouvre. — Que demandez-vous ? — Le maître de la maison. — Vous ne pouvez le voir. — Pourquoi ? — Il est malade. — Malade !..... raison de plus. — Il ne peut recevoir aucun étranger. — Je suis son fils. — Vous ? cela me paraît un peu fort ; il n'en a pas. — Je suis son fils, vous dis-je. — Il est vrai qu'il a voyagé jadis et qu'il a fait des siennes. — Trêve de plaisanterie.... courez

m'annoncer au Baron. — Au Baron ? vous rêvez, je pense.... mon maître ne fut jamais Baron. — Qui donc est votre maître ? — M. Dutange. — Dutange !..... — Oui, monsieur le militaire, lui-même. — Ciel ! — Qu'avez-vous ? — Je n'ai rien. Adieu.

Qu'on juge de la surprise d'Eugène, en voyant la propriété du Baron entre les mains d'un homme qui n'avait rien...; mais ce qui l'inquiète, c'est de savoir où est son père et quelle raison a pu le déterminer à quitter un asile qu'il aimait tant.... Ce mystère lui semble impénétrable; il n'espère l'éclaicir qu'auprès de M. de Monterville... Il court aussitôt chez ce vieillard... Mais

quelle surprise nouvelle ! il le trouve appuyé sur son fils, fondant en larmes, et ne pouvant prononcer que ces mots :

Partisson vit dans quelque souterrain que je n'ai jamais pu découvrir..... Dutange l'a ruiné !... Ce malheureux père est allé loin de nous cacher sa misère.

Mon père ! s'écria Eugène, mon père ! où êtes-vous ?..... Il ne peut en dire davantage, il tombe évanoui aux pieds de Théodore.... une pâleur mortelle couvre son visage.... son sang est glacé, son corps est anéanti.... A force de soins il rouvre un œil mourant..... et d'une voix éteinte il appelle son

père..... Des larmes sillonnent ses joues ; il croit le voir.... il rassemble ses forces, veut marcher vers lui.... ferme ses bras, croyant le tenir.... et ne saisit qu'une ombre.... Je l'aperçois, s'écriait-il dans son délire ; il est là..... là..... je le vois..... ses cheveux blancs couvrent un front qui n'eut jamais à rougir.... il pleure, je crois.... Mon père.... vous pleurez..... approchez que mon sein recueille vos larmes.... venez dans mes bras, nous pleurerons ensemble.....; mais ce sera de joie.... Vous êtes insensible à mes accens..... vous reculez..... vous disparaissez..... mon père!.... mon père!.....

Théodore sentait son cœur se

briser..... de Monterville plus courageux, prodiguait ses soins à l'infortuné Eugène qui, peu à peu, revient à la raison..... La fureur succède à l'accablement.... Ce n'est plus un homme sensible qui pleure, mais un lion qui mugit..... Courons, s'écria-t-il, courons chez Dutange, et purgeons la terre d'un monstre dont l'existence afflige l'humanité..... C'est inutile, reprit de Monterville, Dieu va bientôt le punir de ses crimes.... il est au lit de la mort.... Eugène fit un soupir qui semblait annoncer que cette nouvelle le soulageait.... Théodore, dit-il après un instant de silence, j'attends encore un nouveau témoignage de ton

amitié. — Lequel ? — Viens avec moi chercher mon père. — Où ? — Partout s'il le faut. Mais je me rappelle que souvent il me parlait d'un souterrain qu'il avait remarqué dans les voyages qu'il fit aux Alpes.... ce souterrain est dans les environs de Glandèves. Je suis presque certain qu'il s'y sera réfugié. Allons-y, repliqua Théodore. Et le départ fut décidé pour le lendemain.

Après qu'il eut sacrifié les premiers momens à son père, son amante s'offrit à son souvenir Où donc est votre Emélie ? demanda-t-il à de Monterville. — Au couvent..... Ne voulant engager sa foi à nul autre qu'à vous, et n'espérant plus vous

revoir, elle..... — N'achevez pas, interrompit Eugène.... je frémis.... elle a fait ses vœux! — Non... mais elle est prête à les faire. — Courez à son couvent..... volez lui apprendre mon retour.... mais il ne sera peut-être plus temps..... La perfide aura.... — Calmez votre vivacité..... demain j'irai la trouver, et tandis que je songerai à vous donner une épouse, tâchez de me rendre un ami....

Chapitre XXI.

Le lendemain à peine fait-il jour, que deux bons chevaux sont tout prêts à être montés ; le porte-manteau est bien garni ; rien ne peut leur manquer.....

Après mille adieux de part et d'autre, et surtout la recommandation d'aller au cloître d'Emélie, nos deux voyageurs se mirent en route et tournèrent leurs pas vers les Alpes. Après bien des jours de fatigue et d'inquiétudes, ils arrivent à Glandèves, et demandent à quelques habitans s'ils ne connaissaient pas, dans les environs, un

souterrain habité par un vieillard. Personne ne peut leur donner des renseignemens ; ils se décidèrent dès lors à parcourir toutes les forêts voisines de cette ville..... Mais peine inutile ; rien ne flatte leur espoir ; ils vont, viennent, montent, descendent..... hélas ! c'est en vain : ils appellent ; l'écho seul répond à leurs accens..... Théodore n'avait plus d'espérance ; Eugène commençait à perdre la sienne... La nuit les surprit dans la forêt ; mais la lune éclairait l'horison.... parfois de gros nuages en interrompaient la lumière, et plongeaient l'univers dans d'épouvantables ténèbres.... Nos deux voyageurs

en attendant sa clarté, s'arrêtèrent et mirent pied à terre ; la lune reparaît et leur fait apercevoir près d'eux un antre caverneux ; plus loin, un fleuve dont l'onde se brisait avec fracas en tombant sur d'énormes rochers..... Ce site plaisait à leur mélancolie.... Pour un être qui sent, la nature a des beautés dans ses horreurs..... Comme ces deux amis étaient à contempler ce qui les entourait, un bruit armonieux, mais lointain, vient frapper leurs oreilles..... Me trompé-je, dit Eugène, ou bien entends-je réellement quelques sons... — Il me semble que j'entends aussi quelque bruit répendu dans les airs..... Il fait

nuit .... nous ne savons où aller loger, et quel chemin peut nous conduire au plus voisin village ; si tu veux m'en croire, dirigeons nos pas vers ce que nous entendons ? — Volontiers.—Plus nous avançons, plus ces sons me semblent mélodieux...—Ecoutons bien.... par instant je crois entendre une voix.. . — Moi je l'entends très-distinctement..... — On dirait que ces sons partent de ce grand rocher sur lequel la lune darde ses rayons. — Je le pense aussi. — Il me semble voir un fantôme blanc assis et tenant une harpe. — Je le vois ainsi que toi.... Que ses accens sont tendres et plaintifs ! — C'est sans doute quelque hermite,

— Attachons nos chevaux à ces arbres et marchons droit à lui.

Alors ils s'avancèrent vers l'inconnu qui avait cessé de chanter..... Ils s'arrêtèrent à une très-petite distance de lui, et remarquèrent avec plaisir l'extérieur de cette retraite, dont le bas était caché par des roseaux qu'arrosait un petit ruisseau, et le dessus couvert de mousse et de lierre; près de l'entrée, s'élevait un grand chêne, au pied duquel s'arrondissait un banc de gazon. Le vieillard assis sur ce banc, reprit bientôt sa harpe et chanta ces paroles :

Sur le sort de sa victime,
C'est trop peu de gémir.
Las ! pour expier mon crime,
Il faut, il faut mourir.

Cher Théodore, s'écria Eugène, qu'osé-je croire, et quelle nouvelle illusion vient me tromper encore..... cette voix..... ces sons..... — Chût..... écoutons. Le vieillard continua :

Echo plaintif et solitaire,
Apprends et redis-moi mes torts à chaque instant ;
Extrême en mes transports, injuste en ma colère,
Pour le coupable, hélas ! j'ai puni l'innocent.

C'est lui, Théodore, c'est mon père !..... courons dans ses bras. — Doucement, répliqua Théodore..... nous pouvons nous tromper. — Qui que vous soyez, s'écria l'inconnu qui les voyait s'approcher, respectez l'asile

l'asile d'un malheureux qui, dans le silence des nuits, pleure son infortune..... Passez, voyageurs..... mes accens trop langoureux doivent être insupportables à qui les entend.... — Vieillard, reprit Eugène qui se tenait toujours un peu éloigné, tes accens loin de nous être insupportables ont ému notre âme... Quoique bien jeunes encore, nous connaissons aussi le malheur ! — Approchez donc, et venez, en mesurant mes blessures, vous consoler des vôtres.... A ces mots nos deux voyageurs s'avancent... le vieillard fait la moitié du chemin pour les recevoir..... Mais quelle surprise pour lui !..... quel ravissement

pour Eugène!..... Il reconnaît son père ; Dartisson doute de ce qu'il voit.... Tous trois, d'abord muets, ils ne peuvent que se serrer dans leurs bras..... leurs yeux répandent des larmes, mais des larmes de sensibilité..... Sublime spectacle, bien difficile à peindre, mais bien doux à concevoir!..... Spectacle où la piété filiale et l'amour paternel éprouvent des secousses également délicieuses!....

Eh quoi! dit le Baron en rompant le silence, ne suis-je point abusé par quelque songe?— Non, mon père; Eugène est dans vos bras, et Théodore à vos côtés.... Ah! cher fils, auras-tu le courage d'oublier..... — Nachevez pas,

mon père; livrons-nous tout entier à notre bonheur, et n'allons pas, par de tristes souvenirs, empoisonner le plus bel instant de notre vie.... — Fils trop généreux!... pourrais-je jamais réparer le mal que je t'ai fait. — Quand je vous vois, mon bonheur présent me fait oublier mon infortune passée.... Venez sur mon sein, sur le sein de Théodore, puiser dans nos cœurs des consolations sur tous nos malheurs, et doubler les plaisirs que le ciel nous prépare. Hâtons-nous de quitter ce souterrain qui semble encore raisonner tristement le son de vos douloureux soupirs.—J'y consens, mes chers amis; mais avant, venez visiter ma retraire.... A ces mots,

le Baron les prit par la main et les mena dans une espèce de caveau, qu'éclairait faiblement une lampe presqu'éteinte ; à gauche était un lit formé de broussailles; au-dessus une cavité dans le rocher servait de buffet et renfermait plusieurs morceaux de pain bis....Voilà, dit le Baron en les montrant, ma seule nourriture !..... encore fallait-il pour l'obtenir, que j'allasse intercéder humblement la pitié des villageois..... Tu rougis, Eugène..... tu pâlis Théodore..... O mes enfans! je vous afflige..... partons de ces lieux.... — Oui, mon père, ajouta Eugène..... quittons-les, et venez jouir, au sein de vos amis, de la fortune

que nous avons faite dans nos campagnes.....Je suis riche et riche doublement, puisque j'ai retrouvé mon père.

CHAPITRE XXII
ET DERNIER.

AUSSITOT tous trois ils allèrent à l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux, et partirent pour le village voisin, dont le Baron enseigna la route, et où ils passèrent tous trois le reste de la nuit; quelques jours après, ils arrivèrent chez de Monterville qui ne pouvait croire ce qu'il voyait..... ses larmes et non sa bouche expriment la joie de son âme.... il se jette au cou de son vieil ami..... Ce jour, lui dit-il, efface tous nos maux.... et il l'embrassa de

nouveau..... Emélie était là ; Emélie revit enfin Eugène..... elle soupira..... ce soupir donna de nouvelles forces à son amour.

On prépara un grand repas pour célébrer le retour du Baron... Tous ses amis y assistèrent..... Chacun attendri, ne se lassait point de montrer à Dartisson, les regrets qu'il avait eu de le perdre, et le plaisir qu'il sentait à le revoir. Eugène était à table près de son amante..... il lui parla de sa flamme..... Un second soupir échappa de la bouche d'Emélie ; timide, elle gardait le silence ; mais son silence en disait assez au cœur d'Eugène.

Le dîner fut interrompu par

l'arrivée d'un domestique de Dutange, qui demandait à parler à monsieur de Monterville ; on le fit entrer.... Monsieur, s'écria-t-il en se jetant à ses pieds, ne me refusez pas.... venez avec moi. — Où ? — Chez mon maître..... bientôt il ne sera plus ; mais pour mourir plus tranquille, il veut vous voir, vous parler, avouer ses torts, et vous demander un pardon qu'il demanderait au baron Dartisson s'il pouvait le revoir ; vous ne sauriez lui refuser ce dernier service.... On doit se montrer généreux envers un coupable qui va paraître au Tribunal suprême.

Allons-y tous, reprit le Baron ;

soyons tous les témoins de son repentir, puisque nous avons été les témoins de ses erreurs.

Chacun quitta la table et suivit le domestique. Dutange était entouré des ombres de la mort : mais quoiqu'expirant, il avait toute sa connaissance ; il reconnut le Baron et son fils.... et leur tendit ses faibles bras... Approchez, leur dit-il, et pardonnez mes crimes ... Je ne mérite pas ce bienfait, cependant j'ose l'implorer.... Je suis un misérable que l'intérêt perdit.... mais voyez mes larmes, elles sont sincères.... On ne feint pas alors qu'on va mourir. J'ai faussement accusé Eugène, j'ai ravi vos biens ; la

souvenir de tant d'infamie vous en venge assez.... — En abusant de ma confiance, reprit le baron, vous m'avez causé, je l'avoue, de bien sensibles peines ; mais j'oublie tout, puisque vous êtes repentant.... Vivez pour expier vos torts, vivez pour donner un honnête homme à la société.... Mon fils, ajouta-t-il en regardant Eugène, de la grandeur d'âme.... suivez mon exemple.

Alors Dartisson embrassa Dutange.... Eugène en fit autant.... Et vous, notaires, dit le malade en s'adressant à deux hommes qui se tenaient éloignés, avancez, et retenez mes dernières volontés... Cette maison et toutes ses dé-

pendances, ainsi que la terre de Dartisson, appartiennent au Baron que voici présent, malgré les contrats que je possède.. A peine eut-il achevé ces mots, qu'il expira.

Ce retour à la vertu avait ému tous ceux qui s'étaient trouvés là..... Quoique coupable, Dutange emporta des regrets, et sa tombe fut arrosée des larmes de ceux mêmes qu'il avait si cruellement offensés.

Le Baron reprit possession de son ancienne maison, et força son ami de Monterville à y venir demeurer avec son fils... Eugène épousa Emélie. Théodore ne tarda point à imiter son ami;

l'himen alluma bientôt pour lui son flambeau ; et tous ensemble passèrent des jours que la tendre amitié seule peut rendre aussi délicieux.

FIN.